PAMPHILE LE MAY

LE PÈLERIN DE SAINTE-ANNE

ROMAN DE MŒURS

NOUVELLE ÉDITION



MONTRÉAL
C. O. BEAUCHEMIN & FILS, LIBRAIRES-IMPRIMEURS
256 et 258, rue Saint-Paul



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR:

Essais poétiques . . . . 1 vol.
Evangéline (traduction) . . . . 1 vol.
Poèmes couronnés . . . . 1 vol.
Les Vengeances . . . . 1 vol.
Le Pèlerin de Sainte-Anne (roman) . . . . 2 vol.
Picounoc-le-maudit (suite du Pèlerin de Sainte-Anne) 2 vol.
Une gerbe (poésies) . . . . 1 vol.
Petits poèmes . . . . 1 vol.
L'Affaire Sougraine (roman) . . . . . . 1 vol.
Le Chien d'or (roman) traduction . . . . 2 vol.
Fables . . . . 1 vol.
Tonkourou (nouvelle édition des Vengeances) . 1 vol.
Rouge et bleu (comédies) . . . . 1 vol.

LE

PÈLERIN DE SAINTE-ANNE

NOUVELLE ÉDITION

PROLOGUE

Le troisième dimanche du mois d'octobre 1849, l'on vit des groupes de causeurs se former plus nombreux et s'attarder plus longtemps que de coutume, après la messe, à la porte de l'église de Lotbinière. C'est que notre curé avait démontré, dans un sermon plein de force et de suavité, comment se voit partout le doigt de Dieu, et comment le Seigneur peut faire tourner chaque chose à sa gloire.

Il avait parlé d'un garçon de chantier devenu muet en blasphémant, d'une jeune fille soudainement frappée de folie, et de la mort affreuse d'un vieux scélérat. Il avait publié la

miséricorde de Notre Sauveur et la puissance des larmes du repentir ; il avait glorifié l'humble prière qui désarme toujours l'éternelle justice. Des pleurs avaient coulé de ses yeux et l'émotion avait fait trembler sa voix. Le père Lallemand qui dormait toujours, ne ferma point l'œil pendant ce récit, et la grosse Catherine qui passait pour un cœur dur, ne put empêcher quelques gouttes brûlantes de descendre sur ses joues hâlées.

Le groupe le plus considérable s'était formé sur le coteau de sable qui longe l'église, au sud, comme une vague dorée. Au milieu de ce groupe se trouvait un personnage sans doute intéressant, car tous les regards étaient rivés sur lui. Il était serré comme dans un étau.

— Si vous aviez vu, glapit tout à coup une grande et sèche femme, si vous aviez vu cet affreux visage de mort !... ces yeux ouverts et rouges de sang !... cette bouche écumante !

— J'ai vu cela, j'ai tout vu, reprit une voix de baryton, et je n'ai pu dormir tranquille depuis ce moment. Il me semble toujours que la main qui tenait la misérable créature va me saisir aussi.

Le dialogue fut interrompu par l'arrivée d'une personne simplement mise, qui marchait à pas lents, la tête basse et les bras pendants.

— N'avez-vous pas rencontré la petite Marie-Louise ? demanda-t-elle, en s'arrêtant.

Quelqu'un répondit :

— Elle reviendra ; ne désespère point. Le bon Dieu garde bien ce qu'il garde.

D'autres murmurèrent :

— Pauvre Geneviève ! retrouvera-t-elle la raison perdue ?

Elle continua :

— La chère enfant, il faut que je la cherche : sa mère me l'a confiée. Elle n'est point dans la fosse du ruisseau : la fosse est remplie. L'eau coule sur le cadavre du méchant... mais elle ne lavera point ses crimes.

Et, sans attendre, elle partit chantant avec des larmes :

Aujourd'hui j'ai perdu bien plus d'une espérance
En floraison,
Et le doute a soufflé sur ma frêle existence
Son froid poison !
Ici-bas j'ai cherché des amitiés divines,
Soins superflus !
L'amour a des regrets, le bonheur, des épines...
Je n'y crois plus !

Au moment où la pauvre folle s'éloignait, une gracieuse et légère fillette passait sur le bord de la route, un livre de prières à la main et les cheveux sur les épaules.

— Regardez donc Noémi Bélanger, dit une basse profonde.

— Elle est belle comme l'ange de pierre de la chapelle de Notre-Dame-des-Douleurs, repartit vivement un jeune homme.

Noémi marchait toujours. Elle passa comme la libellule qui fait vibrer ses ailes de gaze. Quand elle arriva près du groupe, elle leva timidement les yeux comme pour chercher quelqu'un, puis elle les reporta bientôt sur le chemin poudreux, souriant de ce sourire lumineux qui éclaire le front de la jeunesse.

PREMIÈRE PARTIE

LE CHATIMENT

I

L'AVE MARIA

Douze ans avant le touchant sermon de notre curé, avant ce récit étrange qui tint en éveil le père Lallemand et fit pleurer l'impassible Catherine ; douze ans avant la réunion des groupes de jaseurs, à la porte de l'église, l'ar rivée de la folle au chant plaintif et de Noémi, la jeunesse souriante, le 24 mai 1837, Eusèbe Asselin revenait de la ville, et nous apprenait que le bateau de Jean-Baptiste Daigle, mieux connu chez nous sous le sobriquet de " Paton," avait chaviré dans la rade, et que plusieurs personnes de la paroisse s'étaient noyées.

Voici comment la *Gazette de Québec* du 23 mai 1837, rapporte ce pénible événement.

" Un accident qui a plongé plusieurs familles dans l'affliction, a eu lieu hier dans ce port. Un bateau de Lotbinière appartenant à Jean-Baptiste Daigle, et contenant treize personnes, savoir : neuf hommes, parmi lesquels se trouvaient MM. Moraud, notaire, et le docteur Grenier, de Lotbinière, et quatre femmes, venant à passer sur le câble d'un bâtiment à l'ancre dans le port, a chaviré, et sept des personnes qu'il contenait se sont noyées. Voici leurs noms, autant que M. Moraud qui nous donne ces détails, les connaît ou peut se les rappeler : François Rivard, Chrysostome Roiraux dit Laliberté, Frédéric Laliberté, tous pères de famille, la veuve Beaudet, mère de quatre enfants en bas âge, et trois filles dont les noms sont inconnus. Les survivants ont gagné à la nage la barque *Thames*, capitaine Allen, où ils ont été recueillis.

Monsieur Moraud nous prie, tant en son nom qu'en celui de ses compagnons d'infortune, de témoigner leur profonde reconnaissance au capitaine Allen et à son équipage, dont les généreux efforts les ont sauvés.

P. S.— Une note qui nous est communiquée donne ainsi les noms des personnes qui se trouvaient à bord du bateau :

Personnes noyées : François Rivard, Frédéric Laliberté, Joseph Laliberté, Théophile LeMay, Marie Blanchet, Rosalie Rousseau, Sophie Pérusse (la veuve Beaudet), et un autre dont le nom est inconnu.

Sauvés . Le docteur Grenier, M. Moraud,

notaire, Jean-Baptiste LeMay et un autre dont le nom est aussi, inconnu."

Or, cet inconnu qui se trouvait parmi les victimes, c'était Jean Letellier, un brave habitant de mon voisinage. Il laissait une femme jeune et belle, et un petit garçon de huit ans, frais et mignon comme ces petits anges que les artistes savent peindre autour du saint berceau.

La mère Lozet fut chargée d'annoncer la triste nouvelle à la douce créature, sa voisine. Elle mit sa jupe neuve et son mantelet d'indienne à fond blanc, tout comme pour aller à l'église ; elle s'agenouilla devant son crucifix pour demander la force et la prudence, puis elle sortit.

Elle marchait lentement, lentement, comme retenue par la peur d'arriver. Ah! si elle avait pu annoncer du bonheur, comme elle aurait marché vite, la bonne vieille !

— Excuse, fit-elle en entrant, excuse, Julie, si j'entre sans cogner.

— Entrez, entrez, mère Lozet, dit la jeune femme d'une voix invitante. Venez vous asseoir.

Elle approcha une chaise. La mère Lozet

s'assit, la tête basse, presque troublée. La sueur perlait dans les rides de son front.

— Il fait beau, reprit madame Letellier, et nos hommes, je l'espère, se sont rendus heureusement à la ville.

La vieille voisine, les yeux pleins d'eau, ne la regardait pas. Elle n'osait parler, car sa voix brisée par l'émotion l'eût trahie trop vite. Elle tira sa tabatière et son mouchoir de poche, offrit, pour se donner de la contenance, une prise de tabac que parfumait une grosse fève, en huma deux, et s'essuya les yeux discrètement.

— Je n'ai pas été bien la nuit dernière, continua la pauvre jeune mère. J'ai mal dormi. J'ai fait des rêves fatigants. J'ai vu de l'eau et des personnes qui nageaient pour atteindre le rivage et ne pouvaient y arriver. Il me semble qu'elles m'appelaient et j'étais paralysée par l'effroi ; je ne pouvais faire un mouvement .... Puis l'heure approche. Si le vent d'en haut retardait la barge, je pense qu'à son retour Jean verrait sa famille augmentée.... Comme il serait content si le Ciel nous donnait une fille !....

En entendant cela, la mère Lozet se sentit oppressée par l'angoisse, et les sanglots l'étouffèrent.

— Mon Dieu ! qu'avez-vous donc, fit vivement la jeune femme ? Vite ! parlez. Est-il arrivé quelque chose à Jean ? Se serait-il noyé. Mon Dieu ! Mon Dieu !

— Julie, Julie, ne te décourage pas. Il faut se soumettre à la volonté de Dieu, répondit la mère Lozet en l'étreignant contre son cœur.

— Ah ! mon mari est mort ! mon mari est mort !

Et jetant ce cri de désespoir, elle s'évanouit

Plusieurs personnes arrivèrent. C'étaient M. le curé, Pierre Blais et sa femme, la bonne femme Chénard et la José-Baptiste. On la déposa sur son lit. Une fièvre terrible la mit, dès le soir même, aux portes du tombeau. Comme la lampe qui se ranime avant de s'éteindre, elle se réveilla dans les ombres de la mort. Cette petite fille qu'elle avait tant désirée, elle la tenait dans ses bras. Elle l'enveloppa d'un long regard d'amour et la pressa sur ses lèvres blêmes. Ensuite elle appela son petit garçon :

— Embrasse-moi, dit-elle d'une voix faible, je vais mourir.... Cher enfant,... tu ne me verras plus !

L'enfant la couvrit de baisers et de larmes.

— Reste ici, disait-il, ne t'en vas pas. Je ne veux pas que tu meures... Papa va revenir... Ne meurs point.

Tout le monde pleurait.

— Je m'en vais avec le bon Dieu, continua la mourante. Tu y viendras aussi toi, si tu es un bon enfant. Récite tous les jours un *Ave Maria*, et la sainte Vierge te gardera, pauvre petit...

— Je vais le dire tout de suite, répliqua l'enfant.... mais ne meurs pas !

Et, se jetant à genoux, il récita dévotement, les yeux levés vers une image de la Mère de Dieu : *Ave, Maria, gratiâ plena, Dominus tecum....*

Et pendant qu'il priait ainsi, sa mère expira.

II

L'ASSEMBLÉE DE PARENTS

— Un, deux, trois, quatre, cinq, six.... Vous n'êtes encore que six ; nous ne pouvons point procéder. Il faut que vous soyez sept : la loi est précise. Vous êtes tous parents des mineurs ? Les amis ne comptent qu'à défaut de parents... Je vais prendre vos noms, qualités et degrés de parenté ; ça sera autant de fait en attendant le septième... Mes lunettes ? Allons ! où sont mes lunettes ?... Agathe, avez-vous vu mes lunettes ?...

Une voix enrouée répondit du fond de la cuisine :

— Non, monsieur le notaire, je ne les ai pas vues.

Le notaire cherchait partout, rangeait, soulevait et remettait dix fois à la même place les papiers et les livres qui encombraient sa table. Il commençait à perdre patience et grommelait entre ses dents. L'un des six, moins gêné que les autres, éclata de rire, et le notaire le regarda sévèrement.

— Pardon, fit le rieur, mais elles sont presque à cheval sur votre nez.

Le tabellion porta la main à son front.

— Tiens ! dit-il, je pouvais bien ne pas les voir.

Il rit en disant cela et les autres crurent qu'il avait de l'esprit.

Au même instant la porte s'ouvrit et le septième entra.

Le notaire que je viens de vous présenter se nomme Edmond Bégeon. Il n'est pas vieux et n'a pas l'air jeune. Il est petit et semble se cacher au fond de sa barbe. Les responsabilités de la profession ont labouré son front. Il chante au lutrin et grogne à la maison. Il a été conseiller, maire et marguillier. Il se croit quelqu'un, les autres le croient quelque chose et c'est assez pour son bonheur.

Les sept personnes qui réclamaient ses services professionnels étaient les parents du défunt Jean Letellier. Ils s'assemblaient pour nommer un tuteur aux petits orphelins, Joseph, âgé de huit ans, et Marie-Louise, que sa mère avait mise au monde en mourant.

Le notaire prit sa plume d'oie, une grande

feuille de papier réglé, et coucha les préliminaires. Quand il eut fini il se tourna vers les parents et demanda :

— Qui choisissez-vous ?

— Pierre Leclerc, dit l'un.

— François Blanchet, fit un autre.

— Non !

— Oui !

— Allons ! messieurs, pas d'animosité, observa le notaire en essuyant les verres de ses lunettes.

— Blanchet est plus vieux, remarqua un troisième, Jacques Boisvert.

— Leclerc est cousin germain, repartit Laliberté, le premier qui avait parlé.

Boulet, le maçon, qui se trouvait parmi les sept, proposa de nommer Eusèbe Asselin :

— C'est à lui que revient la charge, dit-il, il est beau-frère du défunt.

Au même instant un cheval s'arrêta devant la porte. Un homme aux cheveux crépus, à la longue barbe, sauta de la charrette et entra dans l'étude de maître Bégeon.

— Est-ce que j'arrive trop tard, demanda-t-il ?

— Non, monsieur Asselin ; il n'y a rien de fait, répondit le notaire.

— J'en suis bien aise. On m'a oublié, mais je n'oublie pas, moi.

— Tu aimais tant ton défunt beau-frère, risqua Laliberté.

Eusèbe Asselin répliqua, lançant un regard de feu :

— Toi, mêle-toi de tes affaires, ce sera mieux.

— Allons ! messieurs, pas de querelle ici, supplia le notaire...

A la question. Qui nommez-vous ?

— Eusèbe Asselin, cria Boulet.

— Leclerc ! répliqua Laliberté.

Les autres gardèrent le silence.

— Je prends les noms, dit le notaire.

Et il écrivit, en murmurant d'une voix basse et grave, les noms proposés.

Asselin l'emporta.

—On fera ratifier par la cour, reprit maître Bégeon.

Maintenant nommez le subrogé tuteur.

Le choix fut vite fait. Tous, excepté Asselin, opinèrent pour Laliberté. C'était comme une revanche qu'ils voulaient prendre. Eusèbe

les regarda d'un œil qui voulait dire : Je suis plus fort que vous !

Il emmena chez lui les deux orphelins.

III

PREMIÈRES LARMES

La petite Marie-Louise se développait bien. Elle était gentille et douce. Son œil grand ouvert semblait déjà regarder la vie à travers un rêve. Joseph poussait bien aussi. Une plante vivace qui mordait ferme au sol. Cependait il portait parfois des airs de souffrance. Il travaillait trop et ne dormait pas assez. Son tuteur le faisait lever dès six heures du matin, en hiver, pour l'envoyer, mal chaussé et misérablement vêtu, donner le foin aux génisses et l'avoine aux chevaux, délier les gerbes pesantes et les étendre sur l'aire. Il se hâtait de défaire un lien, puis il entrait dans l'étable pour se réchauffer à l'haleine des animaux. Les bœufs aux cornes longues, les génisses à la robe luisante ruminant toujours avec un léger bruit de meule qui broie le grain, le regardaient fixement avec leurs grands yeux doux, et semblaient touchés

de sa misère. Son oncle lui avait fait un fléau et déjà durant de longues heures, il battait les épis. Puis, il apportait de l'eau à la maison ; souvent même, il en puisait pour l'étable ou l'écurie. Alors c'était une corvée pénible. Il eût fallu n'avoir point de cœur pour le voir sans le plaindre, tirer, avec un long crochet de bois glacé, le seau demi-plein qu'il allait verser dans les auges profondes. Transi de froid, il pensait au soleil et soupirait après l'été. Et, l'été, ce n'était plus de froid que souffrait le pauvre orphelin, mais de chaleur. Le supplice changeait, c'était tout.

Il fallait bêcher le sol humide ou dur, herser les planches raboteuses pour ensevelir les grains, déterrer les roches qui nuisaient à la charrue, arracher les racines et les broussailles dans les abatis. Au temps de la moisson, il glanait les épis, ramassait avec le râteau, mettait les harts, aidait à charger les voitures. Il montait sur le fenil pour fouler le foin que la fourche de saule jetait par bottes pesantes. La sueur ruisselait de son visage et sur tout son corps ; ses jambes fatiguées tremblaient ; ses yeux s'emplissaient de larmes et de poussière ; ses poumons

aspiraient un air étouffant .... Alors, il pensait au vent, à la neige, et désirait l'hiver.

Laliberté, le subrogé tuteur, avait bien quelquefois fait des observations à Asselin ; mais il n'avait guère de patience, Asselin, et l'on s'éloignait, quand on le voyait secouer sa grosse tête frisée, ou fermer ses poings osseux.

Vieux garçon de trente-six ans, il était devenu misanthrope. Les voisins disaient qu'il ne se mariait pas afin de dépenser moins. Il ne riait jamais. Possesseur d'une belle ferme de quatre arpents sur trente, il se disait pauvre, travaillait beaucoup et ne donnait rien.

JosephteRacourci était sa ménagère. Grande, sèche, sans âge avouable, babillarde comme une pie, économe jusqu'à l'avarice, elle s'engageait à sept chelins par mois, depuis nombre d'années, toujours dans l'espoir, disaient les malins, de se donner un jour pour rien. On n'aimait, dans le canton, ni le vieux garçon, ni la vieille fille.

IV

LES PETITS ÉCOLIERS

Quand la mère Lozet apprit qu'Asselin était le tuteur des enfants de Letellier, elle dit en plongeant le pouce et l'index dans sa tabatière :

— Je les plains, ces pauvres orphelins !

Et une larme vint luire au coin de sa paupière ridée. C'était une bonne vieille que la mère Lozet. On la voyait accourir partout où il y avait une douleur à consoler. Elle était plus empressée à partager les peines que les plaisirs. Elle disait :

— Ceux qui sont heureux n'ont pas besoin de moi : ils ont toujours assez d'amis ; mais les malheureux sont souvent seuls.

Ce fut la femme de Louis Gagnon qui lui conta cette nouvelle, un jour qu'elle la rencontra près du cenellier, à la fourche des chemins. Et, justement, pendant qu'elles causaient, le petit Joseph, l'orphelin, passa en pleurant. Il portait un livre et une ardoise sous le bras gauche, et de sa main droite il tenait le bord de son chapeau de paille, car il ventait fort. Il se rendait à l'école.

Le subrogé tuteur avait insisté, en effet, sur l'urgence de mettre Joseph à l'école et de le préparer à sa première communion. Il savait que la ferme des mineurs était mieux cultivée que leur esprit. Il connaissait les habitudes d'économie et de travail d'Eusèbe Asselin ; mais il connaissait aussi son avarice et son esprit de chicane, et il se demandait parfois, si cet homme sans scrupule ne trouverait pas moyen d'ébrécher à son profit l'humble héritage de ses pupilles.

Le maître d'école n'atteignait pas encore les hauteurs exubérantes de l'âge mûr, et il semblait toucher aux rives nues de la vieillesse. Ses cheveux n'avaient pas attendu l'automne de la vie pour tomber et son front était sillonné de rides. Il avait un regard faux et un parler dur. Avec cela il s'appelait Zidore Rossette.

Eusèbe Asselin allait souvent le voir. Il y avait entre eux une grande intimité. La servante aigre, sèche et sans âge, Josephte Racourci, devenait inquiète et le suivait d'un œil jaloux. C'est que le maître d'école avait une sœur. Elle n'était ni belle ni bonne, la sœur du maître d'école, mais il n'y a pas que la

beauté et les vertus pour faire des conquêtes.

Le petit Joseph pleurait en marchant, nous l'avons dit, et cependant il se hâtait.

— Pourquoi pleures-tu, mon petit, demanda la mère Lozet ?

— Je ne sais pas ma leçon, et le maître va me battre.

— Pourquoi ne la sais-tu pas ? Il faut étudier pour devenir savant.

— Je n'ai pas le temps d'étudier, je travaille toujours.

— Le soir ?

— Oh ! mon oncle dit que cela gaspille la lumière. Si je savais ma leçon, j'aimerais bien l'école.

Au même instant une troupe d'enfants passa en courant, gars et fillettes pêle-mêle.

— Viens donc, Joseph ! dirent-ils. Tu vas arriver tard, et tu seras puni.

L'orphelin partit avec les autres. L'un d'eux, le petit Ferron, un gibier de potence en herbe, lui donna un croc-en-jambe et une poussée. Il tomba sur la face, dans une mare d'eau — car il avait plu la veille — et l'eau dormait par plaques grisâtres, dans les ornières du chemin.

Son livre s'ouvrit en touchant le sol, et les feuilles en restèrent souillées de boue ; son chapeau vola au vent, tomba sur la route et se mit à tourner comme une roulette jusqu'au loin. Tous se mirent à rire, excepté Noémi Bélanger, une jolie enfant, qui dit à Ferron :

— Que tu es méchant !

Il se moqua d'elle.

La mère Lozet qui jasait encore avec la Gagnon lui cria aussi :

— Je le dirai à ton père, va ! mauvais garnement !

Ferron, sans se tourner, fit un profond salut. La mère Lozet ne lui vit pas le visage.

V

LE TRIOMPHE DU COUPABLE

—Entrez !

C'était la voix rude du pédagogue qui appelait les enfants dispersés dans la prairie. Les enfants accoururent. Ils entrèrent en se bousculant. Les petites filles s'assirent d'un côté, les petits garçons, de l'autre. Le maître se mit à une table au milieu de la salle, en avant

des bancs. Il frappa de sa règle de merisier sur un livre qu'il tenait à la main et tous se jetèrent à genoux. Il bredouilla l'*Ave Maria ;* ils répondirent : *Sancta Maria* en regardant voler les mouches, puis se hâtèrent de feuilleter leurs livres pour repasser la leçon.

Alors le petit Joseph parut sur le seuil de la porte. Il avait pleuré, et ses vêtements étaient tachés de boue.

—Pourquoi n'es-tu pas venu pour la prière ? demanda le maître d'un ton colère.

L'enfant baissa la tête et ne répondit rien.

—A genoux ! reprit Rossette, en montrant de sa règle le milieu de la pièce.

L'enfant obéi.

—Comment, malpropre, oses-tu venir à l'école dans un pareil état ? Et ton livre ?... Ah ! je vais avertir l'oncle, mais c'est mon devoir de te corriger d'abord.

—Ce n'est pas ma faute, murmura l'enfant.

—C'est Clodomir Ferron qui l'a jeté dans la vase, monsieur le maître, risqua une voix douce et suppliante.

—Noémi Bélanger, tais-toi ! qui te permet de parler ?

Baise la terre, cria le maître brutal.

La naïve enfant toucha de ses lèvres roses le plancher sale. L'orphelin osa dire :

—Oui, monsieur, c'est Clodomir qui m'a fait tomber.

—Ce n'est pas vrai ! répliqua hardiment Ferron. Il est venu se jeter sur moi, et v'lan ! . . . .

Le menteur fit avec ses mains le geste qui signifie une culbute. Les écoliers rirent tout haut. Rossette avait trop grande envie de battre l'orphelin pour douter un instant.

—Tends la main, lui commanda-t-il.

Joseph ouvrit une main tremblante, ses yeux se levèrent suppliants vers son bourreau et de grosses larmes roulèrent sur ses joues pâles. Le premier coup tomba sur ses doigts comme un charbon ardent.

—L'autre main, fit le maître.

—Ce n'est pas ma faute ! ce n'est pas ma faute ! criait le petit.

Et la règle de bois franc s'abattait avec un bruit sec sur ses mains rouges et enflées.

La tête cachée dans son livre, une petite fille pleurait.

Un petit garçon regardait ses camarades d'un air triomphant.

Le maître satisfait, reprit son siège ; puis il fit lire, écrire et réciter, machinalement et sans intelligence, comme toujours, ses écoliers qui n'apprenaient rien.

L'école finie, le petit Joseph ne se hâta point d'arriver à la maison. Il savait qu'un nouveau châtiment l'y attendait. Etre puni deux fois pour une faute que l'on n'a pas commise, c'est révoltant. Il ne se révolta pas encore cependant. Son tuteur, sombre et bourru, parce que la pluie de la veille l'avait empêché d'entrer le foin, le repoussa d'une main rude, loin de la table où fumait, pêle-mêle, dans une large terrine vernie, la soupe aux pois, les pommes de terre et le morceau de lard.

L'orphelin sortit. Il alla se coucher dans le foin, au bord de la prairie et s'endormit en pleurant. Alors il eut un songe et goûta un moment de bonheur.

Il revenait de l'école coquettement vêtu d'un gilet neuf et chaussé de souliers luisants. Il avait su ses leçons et gagné la première place. Le maître lui avait donné une image. Il ren-

tra tout radieux et son père le pressa dans ses bras. Sa mère étendit une nappe de toile blanche sur la table, et servit, dans un bol de faïence aux fleurs bleues, un potage exquis. Ensuite, elle apporta, un rôti d'une senteur enivrante, puis des confitures. Elle le prit par la main, le conduisit à la table et lui fit une large part de tous ces mets succulents. Il mangeait avec un appétit que rien ne pouvait apaiser Le père souriait. Il raconta ses succès à l'école et montra l'image qu'il avait reçue en récompense de son travail. C'était le portrait de sa mère, avec l'auréole d'une sainte. Il la porta à ses lèvres ; son père fit de même. Sur le revers il y avait une prière : Il lut : *Ave, Maria, gratiâ plena.* Alors une angoisse amère lui serra le cœur ; il poussa un cri et s'éveilla.

Le rêve suave s'était envolé ; la triste réalité accablait le petit martyr. Il se souvint de la promesse qu'il avait faite à sa mère mourante et, tombant à genoux auprès de la clôture de cèdre, il récita dévotement l'*Ave Maria.*

Il y eut bien des sourires et des chuchottements dans l'église, le jour des Rois de l'hiver

suivant, quand on entendit *publier*, premier et dernier ban, Eusèbe Asselin et Caroline Rossette, la sœur du maître d'école. Josephte Racourci ne put supporter l'épreuve et elle quitta le service de son maître ingrat, en disant avec une amertume mal déguisée :

—Je ne suis pas accoutumée à servir les dames et à. . . . dorloter les enfants.

Elle avait une autre expression sur les lèvres.

Eusèbe Asselin eut une progéniture. Sa haine des enfants de son beau-frère augmenta en proportion de l'amour qu'il avait pour les siens. Madame Eusèbe surtout se montrait implacable. Les femmes sont plus ingénieuses que nous à faire le mal, comme à faire le bien. Elle aimait sa race ; elle léchait et caressait ses petits, comme une tigresse, en montrant les dents aux autres. Jamais un baiser, jamais une douce parole pour l'orpheline.

L'orpheline, elle avait le fouet si un enfant pleurait, car c'était toujours sa faute. Elle couchait, comme son frère, sur la paille, dans une chambre sans feu, en hiver, pendant que les autres enfants dormaient chaudement enveloppés dans les draps de flanelle. L'orpheline,

elle rongeait une croûte de pain sec, quand les autres jetaient au chien les restes de leurs beurrées sucrées. Et pourtant Jean Letellier avait laissé de quoi nourrir, vêtir, et chauffer ses deux enfants.

Peu à peu Joseph s'endurcit aux coups ; son humeur s'aigrit, son caractère devint difficile. A ses compagnons qui lui donnaient une taloche il en rendait deux ; à son tuteur qui le réprimandait il faisait une grimace. Il aimait sa petite sœur et parfois, pour elle, mettait à sac la laiterie. La douleur et la persécution les rapprochaient de plus en plus. Cependant la vie lui devenait insupportable, et, un jour il prit la résolution, non pas de mourir, mais de s'enfuir.

VI

L'AUBERGE DE L'OISEAU DE PROIE

Située rue Champlain, en face d'une maison vide et à côté d'une autre trop remplie, l'auberge de l'*oiseau de proie* était, comme toutes les auberges de dernière classe, sale, enfumée, mal éclairée, mal aérée. Elle avait pour enseigne

un oiseau quelconque au bec crochu, aux griffes mordantes, qui étreignait une colombe. Cet oiseau était peint en bleu foncé et la colombe, en rose tendre. Les gens de cage et les félons fréquentaient cette maison, où l'on pouvait boire jusqu'à rouler sous table.

La maîtresse de ce lupanar, une femme grande et forte comme un gendarme, s'appelait madame Labourique. Elle était veuve ou passait pour l'être, et elle avait une fille pas grande, pas grosse, pas belle, qui semblait recouverte d'un vieux parchemin. Cette fille peu séduisante se nommait Louisonne.

Le 15 octobre 1840, vers midi, sept jeunes garçons étaient assis et fumaient auprès du comptoir dépeinturé de la mère Labourique. C'était Picounoc, dont personne ne savait le vrai nom : long mince, anguleux, *bagoulard* et nasillard ; c'était Luc Sanschagrin : petit joufflu, riant fort et buvant sec ; Pierre Fourgon, chauve au sommet, un peu prétentieux dans son geste, pas beaucoup dans sa parole, beau chanteur ; Paul Hamel, ex-élève de troisième, chassé de tous les collèges pour ses espiègleries, esprit gouailleur, âme sensible

avec cela, capable de décliner tous les noms en latin, mais incapable de décliner l'honneur de boire un coup. Les autres, Ulric Legendre, Louis Poussedon et François Tintaine, comme tout le monde : pas trop fins, pas trop sots, bons cœurs parfois, parfois égoïstes, tous fumeurs et buveurs jusqu'à la mort.

Au moment où la gaieté paraissait à son comble, Picounoc se leva, recula sa chaise d'un coup de pied, enfonça ses mains dans ses poches et s'écria, hêlant la maîtresse qui passait au large :

— Par ici, madame Labourique. Sang de pruche ! c'est moi qui paie le dîner. Mettez-nous une bonne table ; tout ce qu'il y a de mieux. Une omelette au lard et des œufs frais. Attention aux œufs, la mère ! La dernière fois, les œufs étaient trop vieux et les poulets, trop jeunes. . .

— Ce gaillard, est-il espiègle ! répliqua la vieille femme. Et elle alla quérir une nappe trouée qu'elle étendit sur une table graisseuse.

— J'ai de l'argent, aujourd'hui, reprit Picounoc, en tapant sur son gousset.

— Dis-nous comment cela se fait, demanda Tintaine.

— Comment cela se fait ? C'est un miracle sang de pruche !

— *Credo,*— fit l'ex-élève qui parlait souvent latin pour ne pas perdre, disait-il, le fruit de ses études, — *credo,* mais raconte.

— Voici, repartit le cynique conteur, sur un ton de plus en plus nasillard. Je partis tête et pieds nus pour un voyage de pénitence ; je revins de même, mangeant et buvant selon la charité des habitants, ne courant ainsi aucun danger de mourir d'une indigestion. Je faisais cette course sainte, afin d'obtenir de l'argent. L'argent ouvre le ciel et l'enfer, sauve et perd également bien l'âme et le corps. J'étais plein d'espérance et de dettes. Cependant, à mon retour, je longeais tristement les rues de la basse ville, le gousset vide et cherchant de quel côté m'allait venir la fortune. Je me rendis sur le marché ; je louvoyai longtemps dans la foule. Tout à coup, sang de pruche ! j'aperçus un gamin qui se payait des petits chevaux de pâte sucrée, à même une bourse longue, ronde et pleine comme cette carafe. J'arrive en cou-

rant près de lui ; je le heurte. Il tombe, je tombe, nous tombons. Je me relève et je file. Rendu au coin de la rue Laplace, je me détourne, et je vois le gamin qui tâte son gousset d'une main désespérée, et regarde à terre autour de lui, d'un œil humide et inquiet. Je lève les yeux au ciel en m'écriant : Seigneur, donnez-lui donc une autre bourse, et faites que je passe bien près de lui !

Un éclat de rire suivit cette boutade cynique.

Les sept amis qui se trouvaient ainsi assemblés dans la cantine de la mère Labourique, étaient des *gens* de chantier. Bien des jeunes garçons, alors comme aujourd'hui, allaient passer l'hiver dans les bois et revenaient le printemps sur les cages. Quelques-uns restaient honnêtes et chrétiens; mais la plupart tombaient dans un cynisme profond, et gaspillaient dans les bouges maudits, le fruit de leurs rudes travaux.

— La table est servie, messieurs.

La mère Labourique, en s'adressant à ses hôtes, montrait d'un geste qu'elle croyait gracieux, la table garnie d'assiettes ébréchées, de couteaux et de fourchettes fleuris de rouille.

Comme ils s'attablaient, Louisonne entra suivie d'un petit garçon qui pleurait. Ils la saluèrent et ses lèvres jaunes sourirent. Picounoc, regardant l'enfant, s'écria :

— Le miracle du marché !

Poussedon demanda :

— Viens-tu du ciel, mon petit ?

L'enfant, un peu troublé, répondit naïvement :

— Je viens de Lotbinière, monsieur.

Louisonne dit :

— Je l'ai trouvai pleurant au coin de la rue Sous-le-fort. Il a perdu son argent et n'a rien à manger. C'est triste un enfant qui souffre de la faim : je me suis laissée attendrir et je l'ai emmené ici. Nous allons le garder, il nous sera fort utile.

— Viens ici, mon garçon, nasilla Picounoc.

L'enfant fit quelques pas puis s'arrêta tout à coup.

— Ne prends pas de chaise, puisqu'il n'y en a point, et mange, continua le jeune homme, puisqu'il y a quelque chose à manger.

L'enfant s'approcha de la table et mangea de bon appétit.

Cet enfant, on le devine, c'était le petit Joseph, l'orphelin.

Vers le soir les hôtes de l'*Oiseau de proie* s'embarquèrent sur le *Patriote.* Ils devaient prendre des canots à Montréal et remonter l'Outaouais jusqu'à Bytown, où se faisaient les engagements.

VII

CE QUE C'EST QUE D'AVOIR UNE BONNE MÉMOIRE.

Joseph avait profité du moment où sa tante trayait les vaches réunies dans un coin du pacage, pour entrer dans la laiterie, faire son dernier souper au lait et à la crème, et remplir de provisions un petit sac de toile trouvé à propos. Dès qu'il fut rassasié, il revint dans la maison, se dirigea vers la chambre à coucher de ses tuteurs, souleva le lit de plumes, plongea le bras dans la paillasse de toile et en retira une bourse bien garnie.

— Merci, ma chère et bonne petite tante, fit-il par moquerie.... Adieu pour longtemps, hélas ! Adieu, mon cher oncle ; ne vous laissez

pas mourir de chagrin si je ne reviens plus ici me faire bâtonner.

Il enjamba légèrement le perron de la porte de derrière et s'éloigna au pas de course. Deux jours après il était à Québec, flânant sur les quais et les marchés, dormant dans les auberges, entre des draps de laine, payant sans y regarder et se félicitant de son émancipation. Cependant sa joie ne fut pas de longue durée, car Picounoc, en le dépouillant de sa bourse garnie, le jeta dans l'angoisse.

Madame Eusèbe regretta plus ses écus que le marmot.

Eusèbe regretta de ne pouvoir fustiger l'enfant comme il s'était promis de le faire. La petite Marie-Louise paya pour son frère.

Elle avait trois ans alors. Madame Asselin la prenait souvent sur ses genoux, comme pour la caresser, et, de ses doigts crochus, la pinçait cruellement. L'enfant ne comprenait pas pourquoi on la maltraitait ainsi, et elle regardait son bourreau avec une indicible expression de douleur, quand elle n'éclatait pas en sanglots. Cependant la souffrance ne la tuait point. Son œil jetait des éclats radieux et sa petite tête

prenait l'expression de gaieté mutine des papillons qui dansent dans les rayons du soleil.

Joseph passa quelques années dans la ville, changeant souvent de maître et d'emploi. Il jouissait d'un grand renom chez les siens, et régnait sur un peuple d'enfants terribles.

Le souvenir de sa petite sœur le rendait triste, parfois, car il savait que la pauvre enfant souffrait toujours, et il avait envie de l'aller ravir à ses gardiens cruels. Il n'oubliait pas, non plus, la dernière étreinte de sa sainte mère, ni son dernier baiser, et chaque jour, évoquant son image adorée, il récitait l'*Ave Maria* promis.

Enfin, il voulut voir du pays et s'essayer à la vie d'homme. Il partit pour les chantiers. Au rude labeur de la forêt, dans l'air saturé d'aromes vivifiants, il se développa d'une façon merveilleuse. Il avait commencé par faire la cuisine ; il finit par s'armer de la hache et frapper dur. Il acquit du prestige dans les *camps* de l'Outaouais, comme il en avait eu sur les quais de la ville. Sur les quais il avait été gouailleur et querelleur ; dans les *camps*, il était buveur et jureur.

Un jour, il revint à Québec. Il entra chez la mère Labourique et personne ne le reconnut. Il remit bien, lui, la plupart de ceux qui se trouvaient là. Un jeune homme payait à boire. Il s'approcha de lui, prit son verre et le vida d'une gorgée. Tout le monde demeura stupéfait. On n'avait jamais vu pareille insolence. Joseph restait impassible. L'insulté sortit enfin de sa stupeur, et jetant un cri strident et nasillard :

— Sang de pruche ! s'écria-t-il, reviens-y !

Puis après un silence gros d'orages :

— Mère Labourique, remplissez mon verre.

La vieille hôtelière obéit. Mais avant que Picounoc—car c'était lui—eut porté le verre à ses lèvres, Joseph l'avait pris de nouveau et vidé. Un murmure sourd courut dans la pièce. Il y avait de la bataille dans l'air.

— Pas de chicane, mes enfants, supplia la vieille femme.

Elle n'avait pas achevé que Picounoc s'était rué d'un bond sur son adversaire. Joseph qui prévoyait cela, ne recula point, para de son bras gauche, et de son poing droit, dur comme une masse, frappa en pleine figure le malheu-

reux agresseur qui roula sur le plancher malpropre.

Les autres voulurent prendre la défense de leur compagnon.

— Si vous vous mettez tous contre moi, vous êtes des lâches ! leur cria Joseph. Venez un par un, deux par deux, si vous le voulez, et je vous sors tous par la fenêtre !

Personne ne bougea.

— Pourquoi me maltraites-tu de la sorte, demanda Picounoc tout abasourdi ?... Je ne t'ai jamais fait de mal.

— Jamais fait de mal, dis-tu, voleur de bourse ?

— Voleur de bourse, moi ?

— Oui, toi, continua Joseph. Te souviens-tu, il y a huit ans de cela, tu payas le dîner et le rhum à tes amis, ici même, aux dépens d'un malheureux enfant que tu avais débarrassé de son argent ?

— Ah !... fit le battu qui retrouvait ses souvenirs.

— Eh bien ! reprit Joseph, c'est moi qui étais le volé... comprends-tu ?

— Plusieurs se mirent à rire, Picounoc dit :

— Faisons la paix. Sang de pruche ! tu es un homme.

— Je ne demande pas mieux, répliqua Joseph, maintenant que j'ai pris ma revanche.

Ils burent longtemps à la nouvelle amitié, chacun payant à son tour, puis ils partirent de nouveau pour les chantiers.

VIII

UN DOCTEUR COMME IL Y EN A TROP

L'élection des commissaires d'école venait d'avoir lieu à Lotbinière, et la plupart des élus savaient lire. Zidore Rossette, le maître d'école, se sentit perdu. Il se décida à renoncer à l'enseignement. Il écrivit, en conséquence, au président des commissaires, une lettre agrémentée de fautes, qu'il signa *Rosette*, et secouant la poussière de ses semelles, il partit.

Dans le même temps une jeune fille disparaissait, c'était Geneviève Bergeron.

Recherchée par lui depuis longtemps, Geneviève était une naïve et confiante jeunesse, qui voyait dans tout amoureux un mari futur. Madame Letellier l'avait prise sous sa protection,

et par ses conseils et sa prudence, elle avait éloigné le danger. Mais depuis que l'ange gardien était dans la tombe, la vertu s'en allait par lambeaux.

Et Rossette était un enjôleur. Les promesses ne lui coûtaient rien.

Ils arrivèrent ensemble à Québec, sur le bateau de Mathurin.

Or ce jour-là, vers les deux heures de relevée, un jeune homme, porteur d'une barbe rousse, et chaussé de bottes longues, était appuyé nonchalamment sur un de ces énormes poteaux de bois franc autour desquels les matelots enroulent les amarres des vaisseaux. De temps en temps il levait la tête et ses yeux verdâtres semblaient interroger le vent qui soufflait de l'ouest et le cap Diamant qui fermait le fleuve à quelque distance en amont. Dès qu'une voile paraissait en se balançant comme une aile d'oiseau, il se servait de ses mains fermées en tube, comme d'une longue-vue, pour la mieux voir, puis il reprenait sa posture nonchalante. La mer était basse.

Des gamins, les pieds nus, couraient sur la grève vaseuse, à l'endroit où s'élève aujour-

d'hui le marché Champlain. Des canots, des chaloupes, des vaisseaux de toutes sortes, couchés sur le flanc, attendaient la marée montante pour reprendre leur allure coquette.

Deux hommes vêtus de toile grise et coiffés de chapeaux de paille, pagayant avec vigueur pour refouler le courant, longèrent alors le quai où se tenait le jeune homme à barbe rouge.

— A ce soir, docteur, crièrent-ils.

— Bonne chance ! répondit la barbiche enflammée.

— La cage est au Cap-Rouge, reprirent les canotiers.

— Soyez prudents.

— Nous sommes vieux dans le métier ; nous sommes des élèves de *Cambrai*, dit l'un.

— Oui, seigneur ! fit l'autre avec une conviction sincère.

Le canot s'éloignait toujours. Une petite voile carrée, toute blanche, apparut rasant les quais vis-à-vis la citadelle. C'était le bateau de Mathurin. Il décrivit une courbe et vint s'échouer sur la rive.

Aussitôt on vit un vieillard infirme sortir

de l'auberge de l'*Oiseau de proie.* Il se traînait plutôt qu'il ne marchait. Il était véritablement tout disloqué. Il paraissait souffrir beaucoup et faisait peine à voir.

En arrivant au bateau, il poussa un gémissement sourd et se laissa choir sur le pont. Il fut vite entouré de curieux.

— Voilà, commença-t-il d'une voix pleureuse et cassée. Je suis tombé, il y a quelques jours, du toit de cette maison que vous voyez là—il montrait l'auberge—et les médecins m'ont dit que je n'avais rien de brisé... Ils m'ont laissé souffrir... Vous voyez, messieurs, vous voyez mes jambes ?... Vous voyez mes mains ? Ils disent que c'est la fièvre qui cause ce dérangement des jointures, et que ce cela va se passer... avec le temps.

— Comme c'est venu, je suppose, observa un loustic ?

Plusieurs se permirent de rire. Le vieux éclopé leur dit :

— Ah ! si vous enduriez mon mal, vous ne ririez pas.

La femme de Nazaire Filteau observa avec

justesse qu'il fallait avoir le cœur dur pour rire d'un vieillard tant affligé.

Le docteur qui rêvait sur le quai, tout à l'heure, arriva comme par hasard. Le vieillard lui répéta ce qu'il venait de raconter aux gens de la barge, ajoutant quelques remarques fort peu agréables à l'adresse des médecins.

— Doucement, père, fit le jeune homme, d'un air contrarié, n'insultez pas tout le monde de la science médicale à cause de l'ignorance de certains individus.

— Pardon, supplia le vieillard, pardon si je vous ai offensé ; mais je souffre tant !

— Je puis vous remettre aussi bien que vous étiez à l'âge de vingt ans, repartit le docteur.

— Vous ?

— Oui, moi.

— Ah ! c'est donc le bon Dieu qui vous amène ici ?

— Il va le guérir ! il va le guérir ! murmurèrent les femmes !

Et chacun joua du coude et de l'épaule, pour se faire place auprès des pavois où le vieillard s'était traîné.

— Montrez-moi vos mains, fit le docteur rousselé.

Le vieux tendit ses mains décharnées. Le jeune homme les palpa, les examina, fit jouer les doigts, pressa les jointures. L'autre criait comme un forcené. Les habitants étaient dans l'admiration. Le docteur prit une fiole pleine d'une liqueur rouge et la versa sur les parties lésées. Ensuite, il s'attaqua aux jambes. Le bonhomme résistait. Il n'était pas capable d'en supporter davantage, jurait-il. Il y avait des femmes qui pleuraient. L'homme de l'art ne se laissa pas attendrir. C'eût été de la lâcheté !

Au bout d'un quart d'heure le malade s'écria :

— Je ne sens plus de mal ! je suis guéri !

Son sauveur lui dit :

— Marchez, ne craignez rien. Venez avec moi.

Un cri d'enthousiasme s'éleva du bateau.

— Comment pourrai-je vous payer ? je suis pauvre, bien pauvre, exprima l'heureux vieillard.

— Bah ! fit le médecin, je soigne les pauvres pour l'amour de Dieu, et les riches, pour de l'argent.

Puis, se tournant vers les habitants qui descendaient à terre :

— Messieurs, si jamais vous avez besoin de mes services, venez à l'hôtel de l'*Oiseau de proie*, rue Champlain.

Presque tout le monde lui fit escorte. Chacun s'en revint souriant et heureux, tenant de petites bouteilles remplies jusqu'au goulot, d'une eau colorée qui pouvait guérir de tous maux, même de la soif. La recette avait été bonne.

Rossette avait suivi les autres, quand il voulut payer, le docteur lui dit :

—On ne parle pas de cela. Je suis votre débiteur.

— Vous, mon débiteur ?... je ne comprends pas. . . .

— J'ai bonne mémoire. Vous m'avez traité avec bonté jadis, eh bien ! c'est à mon tour, quoi de plus naturel ?

— Diable ! vous m'intriguez : qui êtes-vous donc ?

— Qui je suis ? devinez. Si vous ne trouvez pas, tant mieux. Moi, je sais que vous êtes maître d'école, que vous vous appelez Rossette, que Geneviève...

— Par les cornes de Satan ! vous savez bien des choses, exclama Rossette.

Et il dévisageait le marchand de drogues, et il se mettait l'esprit à la torture pour retrouver, dans le passé, quelqu'un qui ressemblât à cette barbe roussie, jetée en broussaille sur cette figure de fouine. Soudain :

—Ha ! coquin, je te reconnais !

Et il lui lança son nom à la figure.

— Eh ! oui, vous l'avez ; c'est cela ; c'est lui... c'est moi, affirma le jeune homme... On gagne sa vie comme l'on peut.

— Et les affaires ont l'air de bien aller.

— Pas mal. Au reste, j'ai plus d'une corde à mon arc. Mais j'ai des associés de fortune... et d'infortune.

— Je comprends, fit Rossette.

— Faites-vous encore l'école ? demanda le docteur.

— Non, cela ne paie pas assez, et fatigue trop.

— Que faites-vous ?

— N'importe quoi.

— Avez-vous de l'argent ?

— Un peu.

— Voulez-vous entrer dans nos rangs ?

— C'est dit. Les yeux fermés, de confiance.

Après cette singulière entrevue, le maître d'école alla prendre Geneviève au bateau, et la conduisit chez Mademoiselle Paméla Rossette, sa sœur, une modiste d'un certain renom établie au N° 30 de la petite rue Saint-Joseph.

IX

LE PROJET DE MADAME ASSELIN

Le soir du jeudi précédent, madame Asselin avait dit à son mari, en se mettant au lit, qu'elle irait, le lendemain, cueillir des framboises dans le bois du domaine, si le temps était beau. Eusèbe avait grogné d'abord. Mais quand elle ajouta qu'elle emmènerait la *petite*, il se prit à songer et plusieurs fois il répéta :

—Ah ! tu emmènes l'enfant ! tu. . . .

Et la femme murmurait, en sourdine, d'une voix étranglée :

— La petite gueuse ! la petite gueuse !

Des lambeaux de phrases surgirent encore de leur demi-sommeil, comme des immondices

du fond des eaux mortes. Ils n'avaient pas prié avant de s'endormir.

Le lendemain, les champs ruisselaient de soleil et l'ombre des arbres était d'une fraîcheur agréable. Asselin mit son javelier sur son épaule et s'en alla couper le blé. En fauchant il pensait à ce que sa femme lui avait dit la veille. Il espérait bien que l'enfant ne reviendrait plus. Joseph n'était pas revenu ; il ne réclamerait sans doute jamais sa part d'héritage. Il resterait donc, lui le tuteur, en possession de la ferme. Et comme il se délectait dans cette pensée criminelle, il vit sa femme et l'orpheline traverser les prairies vertes et les champs de moisson dorée. Il ne put se défendre d'un vague remords. Il se trouvait lâche. Il était avare ; et sa femme plus méchante que lui, le dominait. Appuyé sur sa faulx, il les suivit d'un œil troublé, jusqu'à la lisière de la forêt.

Elles franchirent le *clos d'embarras*. Les framboises, comme des grappes de rubis, pendaient de tout côté. L'enfant, ravie, criait d'une voix fraîche et gaie, et ses doigts et ses lèvres se teignaient de la pourpre des fruits succulents.

Elle allait de buisson en buisson, comme les petits oiseaux que ses pas effrayaient. Le bois devenait plus épais. Sa tante marchait plus vite maintenant et lui criait de la suivre. La pauvre petite passait auprès des talles rouges, sans oser les cueillir. Elle courait par instant, et demandait à la femme inhumaine de l'attendre. Tout à coup elle la perdit de vue. Elle s'arrêta effarée, regardant avec inquiétude comme une alouette qui a cru entendre les pas du chasseur. Elle monta, pour mieux voir, sur un tronc renversé. Elle appela ; nulle voix ne lui répondit. Elle porta la main à ses yeux et le jus pourpré des framboises se mêla à ses larmes. Elle descendit et se mit à courir au hasard. Elle se dirigeait vers la lisière du bois. Alors la femme méchante lui cria :

— Par ici ! par ici !

L'enfant tressaillit de joie et s'arrêta.

— Par ici ! par ici !

L'enfant prit une autre direction et s'enfonça sous les bois. Elle courut longtemps. Ses pieds mal chaussés se déchiraient sur les rameaux secs et noueux qui jonchaient le sol. Elle voulut revenir sur ses pas et se perdit davantage. Elle

se mit à pleurer de nouveau. La nuit descendit. Les rameaux prirent des formes effrayantes ; les bouleaux, dans leurs écorces blanches, ressemblaient à des fantômes enveloppés de linceuls. La pluie commença de tomber, et le crépitement des feuilles sous les gouttes incessantes était comme un battement d'ailes d'oiseaux méchants. Elle se heurtait aux arbres morts que le temps avait renversés ; elle tombait sur la mousse spongieuse ou dans les flaques d'eau. La pauvre enfant, comme elle était effrayée, comme elle souffrait !

Elle arriva sur le bord d'un petit ruisseau, roula en bas de la berge, se déchira le front sur une pierre et ne bougea plus.

Le lendemain matin Eusèbe Asselin courut chez ses voisins leur dire que l'orpheline et sa tante, s'étant égarées dans le bois, avaient passé la nuit dehors, et que l'enfant n'était pas revenue. En un instant le village fut sur pied, et une troupe d'hommes descendit vers le domaine. Pendant qu'ils battaient la forêt, les femmes, à la maison, causaient ensemble. Madame Eusèbe essayait de pleurer, et réussissait

mal. Les autres ressentaient une peine réelle et avaient de vraies larmes dans les yeux.

L'enfant ne fut pas retrouvée.

X

LA CAGE

Djos, pendard ! viens à la rame. Vite ! la *cage* s'en va sur les roches.

Celui qui répondait à ce nom défiguré, à cette abréviation canadienne de Joseph, sortit d'une petite cabane de planches et courut prendre place à l'une de ces énormes rames qui servent à diriger les *cages* sur le grand fleuve. Il porta ses regards sur la côte qui s'élevait devant lui, et, tout en poussant la rame d'un bras nerveux, il parut se perdre dans une profonde rêverie.

Jusque vers le soir le ciel avait été serein, l'air chaud, le fleuve, calme. Les oiseaux avaient chanté en voltigeant sur les peupliers verts, et les moissonneurs avaient chanté en montant dans le champ de blé, la faucille sur l'épaule. Les maisonnettes blanches et les

ormes superbes de la rive s'étaient mirés dans l'onde, et l'on eut dit une campagne submergée et renversée qui fleurissait toujours.

Comme un immense nuage dans les cieux, une *cage* grande comme une prairie, glissait sur le fleuve. Au milieu s'élevait une dizaine de cabanes, avec des lits de sapin où pouvaient se reposer les rameurs. Elle dépassa la rivière du Chêne qui roule tortueuse et brillante comme un serpent. Elle laissait la Pointe-des-Hurons où Tonkourou s'était bâti un wigman d'écorce, quand un vent d'est violent se prit à souffler. Le contremaître appela tous les hommes aux rames, car la mer qui commençait à monter, menaçait de rejeter le large train de plançons sur la grève rocheuse.

Djos, rêveur ou endormi, n'était pas arrivé le premier, et c'est alors qu'il entendit accoler à son nom le qualificatif de pendard.

La mer houleuse déferlait avec un bruit solennel sur le rivage. Les bancs de roche qui s'élèvent au bord du chenal, chez nous, comme une grappe de raisin au bord d'une coupe, étaient entourés par le flot débordant, et se noyaient peu à peu.

— Ramez fort ! criait le chef, ou nous sommes perdus !

Et cinquante rameurs courbés sur les rames étaient tout en sueur malgré la fraîcheur du vent. Ils réussirent à tenir le large pendant quelque temps, mais quand le fleuve eut jeté sur les battures de cailloux sa nappe agitée, le courant se dirigea vers la terre, et la cage vint s'échouer à la rive près du ruisseau des Chel, au Domaine.

— N'importe, fit le contremaître en jurant, nous sommes mieux ici que sur les bancs de roche.

Un autre reprit, — c'était Poussedon — :

— Nous irons voir les filles pour nous désennuyer. Djos nous conduira. Il doit se souvenir un peu des lieux et des gens.

Djos sourit. Un autre ajouta :

— Je dois avoir des parents ici, moi, puisque je n'en ai pas ailleurs.

C'était Picounoc qui badinait ainsi. Plusieurs rirent ; mais une larme parut aux paupières de Djos, qui n'était autre que l'orphelin. Un de ses compagnons observa :

— Djos, depuis qu'il ne parle plus, ne perd pas une occasion de pleurer.

— C'est que ce n'est pas gai d'être muet quand on pourrait dire tant de choses amusantes.

— Et il est curieux, continua l'un de ces drôles, l'ex-élève de troisième, il est curieux que vous mes amis, *amici mei*, qui avez été témoins comme moi, *sicut et nos*, du châtiment de ce garçon, vous n'en fassiez pas votre profit.

— Bah ! affirma le contremaître, il n'est pas muet ; c'est une plaisanterie.

— Qui dure un peu longtemps, riposta Picounoc, car il y a six mois jour pour jour, que, coupant son dernier mot en deux, il n'en a laissé tomber que la moitié.

Djos s'était éloigné des railleurs, et passant de pièce en pièce, il était venu jusqu'à la grève où d'un bond, il s'était élancé.

La forêt descendait jusqu'au bord des eaux sombre et pleine de senteurs, et la verdure des bouleaux, des chênes et des érables, tranchait admirablement sur le tuf noir des caps qui s'étendaient plus loin comme des ailes de chauves-souris.

XI

LE CHANTIER

C'est dans un chantier de la Gatineau que s'étaient trouvés réunis les jeunes gens que nous avons vus à l'auberge de l'*Oiseau de proie*, et qui conduisaient à Québec, maintenant, la cage que le vent et la marée venaient de jeter à la côte. Chaque matin de l'hiver ils étaient sortis de leur *camp* de bois rond, pour aller à l'ouvrage, comme un essaim d'abeilles sort de la ruche pour aller butiner.

Il y avait les *bûcheux*, les scieurs, les charretiers et les *claireurs*.

Les *bûcheux*, ce sont eux qui font retentir la forêt de leurs coups secs, rapides et mesurés. Si l'arbre est gros, ils frappent à deux. Les éclats volent sur la neige et les branches frémissent. Bientôt un craquement se fait entendre, l'arbre mutilé tremble, sa cime se penche doucement d'abord, décrivant une courbe dans le ciel bleu. Le vent passe dans les rameaux et on dirait que les rameaux se plaignent. La chute s'accélère, le bruit augmente.

les branches du colosse qui tombe fouettent, déchirent, écrasent tout ce qu'elles rencontrent. Un choc sourd et formidable suit, puis tout fait silence. L'arbre majestueux gît ignominieusement sur son lit de glace. Pour lui plus de printemps nouveaux avec de nouvelles draperies ; plus de nids harmonieux, plus de gémissements avec les tempêtes, plus de murmures avec les brises du matin. Il est mort. Et toujours les coups de la hache retentissent. Et toujours des arbres craquent, penchent et s'affaissent. Et toujours ces mille bruits sont répétés par milles échos.

Picounoc se vantait d'être le meilleur *bûcheux*.

Quand un arbre est tombé, l'ébotteur le dépouille de ses atours et compte le nombre de billots qu'il donnera.

Tintaine et Fourgon passaient pour les meilleurs ébotteurs du chantier.

La troupe des scieurs coupe, en faisant chanter l'acier de ses longues scies, l'écorce rugueuse, l'aubier tendre, le pin résineux ou le chêne dur.

L'ex-élève était un scieur incomparable.

Comme les coups de bec de pivert sur les

arbres, on entend les haches des piqueurs qui enlèvent, sur quatre faces, l'écorce des billots et préparent la voie à l'ouvrier par excellence. Le voici, cet ouvrier ! Il porte sur l'épaule une hache énorme avec laquelle il s'identifie. On l'apelle la *grand'hache.* Dans sa main l'outil semble léger. Son œil est juste et sa hache tranchante n'entame pas plus qu'il ne faut le billot dégrossi, qui devient une pièce carrée superbe et droite comme si elle eut passé sous le fer du rabot.

Joseph, le pupille d'Asselin et Noé Sans-chagrin étaient des *grand'haches.*

Quand le billot est scié, quand le plançon est équarri, les charretiers le traînent jusqu'à la *jetée* sur leurs *sleighs* à bois, par les chemins que les claireurs, chaussés de longues *bottes sauvages,* ont tracés dans les neiges.

Poussedon s'était enrôlé dans la troupe des claireurs et Lefendu s'était fait charretier.

La *jetée,* c'est le bord de la rivière d'où l'on précipitera, le printemps venu, les milliers de pièces de bois que le courant emportera jusqu'à des distances étonnantes. Une nouvelle bande apparaîtra alors. Ce sera une troupe active

qui courra sur les billots flottants avec la légèreté du félin ; qui escaladera les berges escarpées, montera dans les canots, franchira les rapides, poussant dans le courant, les pièces qui s'accrochent à la rive, défaisant les barrages qui s'improvisent çà et là comme des barricades de géants.

XII

LE BLASPHÈME

C'était six mois avant l'atterrissage du grand train de bois sur la grève de sable, vis-à-vis la forêt du domaine, en février, et le dimanche. Il neigeait, et les rameaux ressemblaient, sous leurs flocons blancs, à des vieillards couronnés de diamants. Les travailleurs de la forêt, réunis dans le camp, se reposaient des fatigues de la semaine en jouant aux cartes ou aux dés, en dormant sur les couches de branches, en causant autour du poêle bourdonnant. Quelques-uns se vantaient de leur cynisme ou de leur impiété. Soudain Poussedon se dressa :

— Si j'ai dit un mot de prière depuis que je suis ici, je veux que le diable me désâme !

— Bah ! la grande nouvelle, fit un autre.

— Il y en a qui prient, observa un troisième.

— Du bout des lèvres...

— Du fond du... ventre, ajouta l'ex-élève : *Deus venter.*

— Djos, par exemple ?...

— Djos, c'est un farceur ; il fait semblant de prier.

— Jugement téméraire ! s'écria une autre voix, une voix un peu moqueuse et fort nasillarde — Sait-on jamais, en effet, ce qui se passe dans l'esprit de ses frères ? Peut-on sonder les mystères du cœur de l'homme ?

— Et de la femme, donc ?...

Le rire éclata.

— Pas d'interruption, Lefendu ! Je dis, continua la voix nasillarde, que vous portez un jugement téméraire sur votre compagnon. Le curé de chez nous m'a souvent affirmé sur sa parole d'honneur que l'on ne peut pas pénétrer dans l'esprit de ses semblables.

— *In spiritu semblablorum,* termina l'exélève.

— Vive le semblable au rhum ! crièrent plusieurs.

La porte du camp s'ouvrit alors et un robuste garçon entra. Il était blanc de neige.

— Que fais-tu dehors par un temps pareil, Djos, lui demanda Tintaine, en déchargeant dans le creux de sa main sa pipe culottée ?

— Est-ce que je vous demande ce que vous faites ici, vous autres ? riposta Joseph Letellier, car c'était lui qui entrait en effet.

Un de la bande dit :

— Il vient de méditer sur la *faim* de l'homme .... quand arrive midi.

Un autre :

— Il cherche la belle au bois dormant.

Un troisième :

— Il fait le catéchisme aux renards.

Et Djos, moitié riant, moitié menaçant :

— Par Sa Majesté Satan ! si vous ne vous fermez pas, je vide le camp..... Et vous périrez tous dans les neiges éternelles !

— Amen, fit Poussedon.

— Versons-lui donc un coup pour lui rendre sa belle humeur, proposa Lefendu.

L'ex-élève tira du placage une cruche au ventre intéressant ; un autre apporta une tasse

de fer-blanc. Djos sourit, prit la tasse et but une chaude gorgée.

— Tu ne dis pas ton bénédicité, observa Picounoc d'un air scandalisé.

Djos fit le signe de la croix. On applaudit.

— Tu sais qu'un bon chrétien doit offrir au bon Dieu toutes ses actions, continua Picounoc.

— Et ses omissions, ajouta Djos.

— Toi qui es dévot comme le diable ou le bedeau, fais-nous donc un sermon sur la *fréquentation*, proposa Fourgon.

— Mes chers frères, remarqua l'ex-élève, mettez donc une sourdine aux cordes de votre organe. *In chordis et organo.*

Djos repartit :

— Pas de sermon aujourd'hui, je suis enrhumé, mais une prière. A genoux !

— Va pour une prière ; tout le monde à genoux !

— Je prie la cruche votre mère nourricière, continua-t-il, de vous verser un peu de son esprit.

Et il versa à chacun au milieu des éclats de rire.

— Quelle belle prière, s'écria Sanschagrin, et tout de suite exaucée !

— Je n'en sais pas d'autre, affirma Djos.

— Tu te vantes, tu pries, riposta Lefendu.

— Je ne prie pas. Vrai comme vous vous remplissez à mesure que la cruche se vide.

— Tu pries en dedans, pour qu'on ne s'en aperçoive point, risqua Fourgon.

Sanschagrin dit :

— Quand il passe devant la croix du noyé, au pied du grand rapide, il ôte son chapeau.

— Je ne salue pas les hommes, encore moins les choses... répondit Joseph Letellier.

— Bravo ! fut-il crié.

— Pas les hommes, mais le Christ, suggéra Tintaine.

— Le Christ ? Je ne l'ai jamais vu.

— La Vierge, alors ; tu salues la Vierge.

— La Vierge, je ne la connais pas. Il faudra qu'elle me salue la première.

— Jure-le, commanda Picounoc.

— Je le jure !

— Prends une formule solennelle, ajouta Lefendu. Dis, une main au ciel et l'autre sur

le cœur : Que ma langue se dessèche dans ma bouche si je mens !

Djos, exalté par les applaudissements, troublé par les vapeurs de l'alcool, leva la main gauche vers le ciel, mit la droite sur sa poitrine, et dit :

— Que ma langue se dessèche dans ma bouche si je mens !

L'ex-élève ajouta : Diabolus arrachet omnes poilos corporis !... Que le diable m'arrache, un par un, tous les poils du corps !

Djos ne répéta point.

— Voyons ! répète ! continue !... *perge quo cœpisti*, cria l'ex-élève.

Continue ! hurlaient les autres en ricanant : Tous les poils du corps ! *Omnes poilos corporis !*

Djos, les yeux injectés de sang, pâle, effrayant à voir, les regardait tour à tour et ne disait rien.

— Parle ! mais parle donc ! lui criait-on.

— Est-il drôle, repartit Fourgon, qui riait à s'en tenir les côtes.

— Il a peur, dit Poussedon.

— Le lâche ! gronda Lefendu.

— Il n'achèvera pas, affirma Picounoc ; il a peur du bon Dieu... il a peur du Christ !...

Et Djos les regardait toujours de ses grands yeux de feu. Sa bouche entr'ouverte s'agitait convulsivement ; ses bras s'élevaient au-dessus de sa tête, comme pour supplier ; son corps frémissait ; des pleurs roulaient sur ses joues blêmes. Dieu l'avait frappé : il était muet.

XIII

PULCHRA ES....

Le matin se levait radieux. Le soleil déroulait une nappe de lumière sur les ondes calmes du grand fleuve. La mer montait, et la *cage* échouée sur la grève du Domaine commençait à flotter. Djos était allé de nouveau sur les côtes verdissantes. Jamais les merles et les pinsons n'avaient mieux chanté. Les bois s'étaient séchés au souffle du matin et une senteur délicieuse venait de partout, comme un encens de la terre qui serait monté vers le ciel.

Djos suivait le cours du ruisseau qui perd son onde dans le tuf du rivage, quand, tout à coup, il aperçut une forme gracieuse perdue à demi dans la limpidité du courant, à demi dans

les fougères dentelées et les caillous polis des bords. C'était le corps flexible d'une enfant. Il y avait du sang sur la pierre. Elle s'était peut-être tuée dans sa chute. Il la releva en tremblant. Elle ouvrit de grands yeux tristes et parut avoir perdu le souvenir. La serrant avec pitié sur sa poitrine, il l'emporta.

En le voyant accourir avec cette enfant, les *gens de cage*, intrigués, se groupèrent sur les derniers plançons, et se mirent à le plaisanter.

— Un enlèvement! s'écria Tintaine, les mains au ciel.

— C'est une enfant, observa Picounoc : elle est innocente comme toi et moi.

— Comme toi et moi, ajouta Lefendu, c'est un peu risqué.

Le contremaître s'avança vers Djos qui entrait dans l'eau jusqu'aux genoux pour atteindre la rame que l'on avait jetée en guise de passerelle.

— Quelle est cette enfant ? Où l'as-tu prise ? Pourquoi l'apportes-tu ici ? dit-il avec humeur et volubilité.

Le pauvre muet regardait le contremaître

en marchant sur la rame étroite avec son doux fardeau.

Mais parle donc !...

Il allait ajouter un juron quand il se souvint que Djos ne parlait plus.

Tous se pressaient autour du muet pour voir l'enfant.

— Mille noms ! qu'elle est belle, s'écriait celui-ci.

— Comme elle est blessée ! faisait celui-là.

— *Pulchra es*, dit l'ex-élève, en allongeant le cou pour regarder par-dessus l'épaule de Picounoc, *sed macula est in te.*

— Tais-toi donc, imbécile, avec ton latin.

— Si tu savais cette belle langue, Picounoc, tu ne voudrais jamais parler l'iroquois, comme tu le fais.

Le muet tâcha d'expliquer par des signes, où et comment il avait trouvé la petite infortunée. Il fit puiser de l'eau dans un plat de fer-blanc et lui lava la figure. Cela la ranima. Elle ouvrit de nouveau ses beaux yeux noirs, regarda autour d'elle ; puis, d'une voix faible, murmura :

— Tante, où êtes-vous .... J'ai soif.

On se hâta de lui donner à boire, puis on l'accabla de questions. Mais ses pensées étaient confuses. Elle dit seulement :

— Oh ! tante va me battre !... et elle se prit à pleurer.

Le muet avait des larmes dans les yeux. Il se souvenait de ses souffrances passées peut-être, et cela le rendait plus sensible.

— Allons ! commanda le contremaître, reportez sur la grève cette petite créature.

— Sur la grève ? firent plusieurs, où voulez-vous qu'elle aille ?

— Le muet la serra contre son cœur.

— Déposez-la dans une cabane, alors et vite, aux rames !

Le muet, souriant, la coucha dans la meilleure cabane, sur la plus molle couche de branches, et rejoignit ses compagnons. On mit les rames dans les tolets, en avant, et l'on rama lentement, mais avec vigueur. Le courant entraîna bientôt la cage loin de la rive. On entendit des clameurs monter du fond des bois ; elles arrivaient faibles et mystérieuses au milieu du fleuve. C'était l'appel des hommes qui cherchaient la petite Marie-Louise.

XIV

LE MAUDIT

Zidore Rossette avait donc laissé Lotbinière, après avoir fait remettre au président des commissaires d'école, cette lettre signée *Rosette*, dont nous avons parlé déjà. Il avait emmené Geneviève qui se croyait aimée et se consolait par la pensée d'un prochain mariage. La pauvre fille éprouva un serrement de cœur quand elle entra chez la modiste de la rue St-Joseph. Elle voulut s'en retourner, mais il la rassura par de mielleuses paroles. Il revint à la basse-ville, descendit l'escalier de la Côte de La Montagne, et suivit la rue Champlain. Il entra à l'auberge de *l'Oiseau de proie*. Deux hommes étaient accoudés sur le comptoir et causaient à voix basse. C'étaient le docteur et son malade, le disloqué,

— Bonjour, M. le maître, fit le charlatan ; c'est comme cela qu'on vous appelait au village.

— Bonjour, mon garçon. Eh bien ! suis-je assez fidèle au rendez-vous ?

— Je vous attendais ; approchez. Je vous pré-

sente M. Saint-Pierre,—Saint-Pierre salua d'un coup de tête,—c'est un homme incomparable, continua le docteur ; un agent sans pareil, pour le mal. Confiez-lui votre bourse ou votre femme, il ne vous rendra ni l'une ni l'autre.—Le brigand eut un rire cynique.—Il est doué d'une santé de fer et vous le croyez prêt à s'éteindre. Il est droit et fort, alerte et musculeux. Vous l'avez vu près du bateau, se traînant comme un fantôme, hurlant de douleur ; vous le voyez maintenant cambré comme un jeune cheval et prêt à chanter le couplet égrillard. Vous le verrez encore, puisque vous êtes des nôtres, changer de figure, de forme et d'aspect, pour se rendre méconnaissable aux yeux des gens trop curieux. C'est notre maître à tous, baisez-lui la main en signe de soumission.

Rossette colla ses lèvres minces sur l'épaisse main du bandit.

— Bien ! continua le charlatan, puis s'adressant au vieux chef : Maintenant, maître, je dois vous déclarer que vous avez devant vous la plus belle canaille que je connaisse, après vous et moi. Les personnes présentes sont toujours exceptées. Maître d'école, il ne sait

pas lire ; garçon, il est père de famille ; précepteur d'enfants, il dresse des chiens et fait battre les coqs ; jeune, il est chauve ; pauvre, il vole ; riche, il gaspille. Il est digne d'entrer dans notre compagnie ; et vous pouvez lui donner un rôle à jouer.

Le maître d'école riait. Le bonhomme Saint-Pierre lui demanda :

— Avez-vous peur du bon Dieu ?

— Peur, non. Je le salue mais on ne se parle point.

— Avez-vous peur du diable ?

— Le diable ? c'est un ami d'enfance.

— Bravo ! Vous appartenez à une société de voleurs bien honnêtes qui ne font de mal à personne.... sans nécessité.

— Merci, chef ; c'était le rêve de ma vie.

Les trois nouveaux amis s'assirent à une table et burent en causant, quelques verres de rhum frelaté.

— Le seul élève dont je puisse me louer, disait Rossette, c'est ce brave docteur, notre ami..... Aussi, vous voyez comme il court sur le chemin de la fortune.

— Et le petit Joseph, donc ! insinua le charlatan.

— Le petit Joseph, oui ! je l'oubliais celui-là. L'avons-nous caressé du bout de notre règle de bois franc !..... Ses larmes me faisaient rire. Il pleurait de si bon cœur.

— Savez-vous ce qu'il est devenu ? demanda le docteur à barbe rousse.

— Non, mais je sais qu'Eusèbe est fort content d'en être débarrassé. Et si la petite fille disparaissait maintenant....

— Diable ! que renotez-vous-là, vous autres ? interrogea le chef ; je n'y comprends rien.

— Voici, chef, répondit le charlatan, Joseph et Marie-Louise sont deux orphelins, et ces deux orphelins ont en héritage la plus belle ferme de Lotbinière.... Ils sont sous la tutelle de leur oncle Eusèbe Asselin. Eusèbe Asselin est le beau-frère de Rossette, notre nouveau compagnon.... Voilà pourquoi ils feraient bien, ces marmots, de glisser inaperçus. Je me place au point de vue du tuteur.

— Connu ! observa le vieux : nous y verrons... si la reconnaissance existe encore chez les tuteurs.

Après un instant de silence, Rossette dit au chef :

— Ce que mon ancien élève m'a raconté de vos talents est bien propre à piquer ma curiosité, et je serais aise de vous connaître mieux. Qui êtes-vous donc ?

— Moi ? fit Saint-Pierre, je suis un maudit ! entendez-vous ? un maudit.

— Eh bien ! le diable vous emportera, voilà tout.

Le vieillard se dressa soudain et fixa sur Rossette un regard effrayant :

— Je suis un maudit, grinça-t-il, un maudit ! C'est mon père qui m'a maudit, et moi, j'ai maudit mes enfants.....

Rossette était épouvanté ; le charlatan souriait. Le vieillard continua :

— J'aimais le plaisir dans ma jeunesse, et je le cherchais partout : dans les promenades, dans les jeux, dans la danse ; je me moquais du curé et des jeunes gens qui suivaient ses conseils. Je devins paresseux. Mon père me fit des remontrances ; je lui répondis durement. Il en ressentit une grande douleur, puis il me menaça de me déshériter. J'aimais une

jeune fille. Ses parents ne voulurent pas me la donner en mariage, je l'enlevai. Nous nous sauvâmes aux Etats-Unis où un ministre protestant plein de complaisance nous unit pour la vie. Le lendemain, le lien de l'hymen était rompu ; ça ne tient pas plus qu'un fil. Quelques années plus tard je revins dans ma famille. Mon père était mourant. Le chagrin avait abrégé ses jours. Je l'embrassai et lui demandai sa bénédiction et ses biens.

— Ma bénédiction, je te la donne de tout mon cœur ; puisse-t-elle te rendre heureux et bon chrétien ! mes biens, je les ai donnés à ta sœur.

— Alors, que je dis, vous pouvez garder votre bénédiction. Portez-vous bien.

— Arrête, mon enfant, murmura-t-il d'une voix étranglée, j'ai donné à tes enfants ma terre du troisième rang.

— A mes enfants ? voilà qui est drôle. Est-ce que j'ai des enfants, moi ? ma femme est-elle revenue ?

— Lâche, râla mon père.

Je sentis la honte me monter à la figure.

—Lâche ! Abandonner ainsi une femme, seule et sans soutien, dans un pays étranger.

— Je ne suis pas venu pour écouter vos sermons, m'écriai-je.

— Tu m'entendras, car c'est pour la dernière fois. Vois et songe à ta vie.

— Vous m'ennuyez.

—As-tu été heureux dans le crime ? continua mon père.

— C'est mon affaire, vous dis-je !

— Songe que tu mourras un jour....

— Mourez donc tout de suite, vous !

Mon père, saisi d'horreur et de colère, se dressa sur son lit comme un mort qui se serait levé du tombeau, et me touchant presque de sa main décharnée, il me cria :

— Je te maudis.

Je partis : la tête me bourdonnait. A quelques pas de la maison je rencontrai ma mère qui pleurait et conduisait par la main deux jeunes enfants, un petit garçon et une petite fille.

Pierre-Enoch, dit-elle, tes enfants, tes jumeaux.

— Mes enfants ? je leur transmets la malédiction que je viens de recevoir.

Je m'éloignai de ma paroisse pour n'y retourner jamais.

—Et vous n'avez jamais revu vos enfants, demanda Rossette ?

— Jamais ! J'ignore s'ils vivent encore, j'espère qu'ils n'ont pas ce malheur.

Un silence plein d'horreur suivit. Le charlatan le rompit le premier.

— Il me tarde de voir revenir Robert et Charlot, fit-il, et de connaître le résultat de leur tentative.

— Robert et Charlot ? répéta Rossette, avec un point d'interrogation.

— Oui, deux des nôtres, qui sont à la recherche d'un radeau de bois carré. Des rusés, vous les connaîtrez tout à l'heure.

Le maître d'école comprit.

— Nous avons rencontré un canot monté par deux hommes, continua-t-il, deux vestons de coton bleu, deux chapeaux de paille à larges bords.

— C'est cela. Ce sont nos écumeurs. Ils savent leur métier.

A ce moment, des coups répétés retentirent dans la porte.

XV

COMME TU NOUS AS FAIT PEUR !

La *cage* où se trouvaient le muet et l'enfant atteignit le Cap Rouge vers le soir, à l'heure où le soleil descendait derrière la chaîne bleue des Laurentides. Le muet ne descendit pas au rivage. A peine s'éloignait-il un instant de la couche agreste où reposait la petite malade. Il semblait plongé dans de profondes réflexions, et de temps en temps, une larme roulait de sa paupière. La nuit arriva. L'eau devint noire comme un lit de ténèbres et quelques étoiles brillèrent au firmament. Tout le monde s'endormit sur les lits de sapin. Tout à coup un cri suivi d'un juron sonore, s'éleva du large.

— Venez nous aider ; le vent nous jette sur votre cage !

Le contremaître sortit vivement de son gîte et demanda :

— Qui êtes-vous ? d'où venez-vous ?

— Nous venons du moulin de St-Nicolas, fut-il répondu, et nous descendons un radeau à Québec. Prêtez-nous un homme qui nous aide à ramer.

Le contremaître dit au muet :

— Vas-y donc, toi, tu seras rendu plus tôt avec ta protégée.

Le muet prit l'enfant, l'enveloppa dans sa capote d'étoffe grise et sauta dans le canot.

— Qu'emportez-vous là ? firent les deux canotiers.

Djos avait bien raison de ne pas répondre. Il coucha la petite à la pince du canot, et prit un aviron. Les deux hommes riaient, mais dans l'obscurité, personne ne les voyait rire. Le canot atterrit à l'Anse-des-Mères, et les plançons furent mis en dedans d'une estacade.

Le muet s'éloigna après avoir reçu des canotiers une bonne poignée de main. Il suivit la rue Champlain et se rendit à l'*Oiseau de proie*, portant dans ses bras la petite Marie-Louise. L'enfant semblait mieux, c'était sans doute la fraîcheur de la nuit qui la ranimait. Le muet avait résolu de la confier à une famille où il avait servi comme domestique autrefois. Il

savait que cette famille aurait pitié d'elle et la rendrait à ses parents. Mais il attendrait le lever du jour chez la mère Labourique. Il y arriva bientôt. Il frappa ; nul ne vint ouvrir. Un reflet de lumière glissait par une fente des contrevents. Il regarda et vit trois hommes qui causaient en fumant, assis à la table, près du mur. Il frappa de nouveau. La vieille hotelière vint, en se frottant les yeux, s'arrêter devant la porte verrouillée.

—Qui est là ? demanda-t-elle de sa voix rauque.

Personne ne répondit.

—Qui est là ? parlez, fit-elle une seconde fois.

Le muet frappa plus fort. Les trois individus assis a la table eurent peur. Ils se levèrent et sortirent par la porte qui donnait sur la cour. Le muet frappait toujours. La mère Labourique croyait à une visite de la police ; quand elle vit ses hotes dehors, elle reprit courage et se mit à débiter un tas de choses :

—Mes bons messieurs, disait-elle, je vais ouvrir ; ne vous fâchez pas. Vous comprenez bien

qu'il en coûte à une femme honnête de laisser entrer chez elle, la nuit, des hommes qu'elle ne connaît point.... Je ne garde personne à boire ici la nuit, je vous le jure. Je tiens une maison comme il faut.

Le muet riait de la méprise de la vieille, et, dans un coin d'un hangar humide, les trois hommes attendaient pleins d'inquiétude. Tout à coup une voix vibrante retentit :

— Batiscan ! la mère, êtes-vous folle ? qu'est-ce que vous nous chantez-là ?

La vieille eut un tressaillement d'allégresse.

— Charlot, mon coquin, dit-elle avec un rire enroué, comme tu nous as fait peur !

La porte s'ouvrit et Charlot entra suivi de Robert son compagnon. C'étaient les canotiers de tantôt. Le muet les suivit.

— Tiens ! Joseph ! fit-elle en l'apercevant. Et cette petite fille ?... Où as-tu pris ça ?... Enlèves-tu les enfants, toi ?... Voyons, parle ! Il ne me répondra pas, non, à moi qui suis comme sa mère !

Djos mit un doigt sur sa bouche et fit signe qu'il ne pouvait parler. La vieille continua :

— En voilà un mystère, par exemple ! Fou, va ! Parle donc. Picounoc vient-il ? J'ai hâte de le voir. Puis Paul Hamel qui parle toujours latin !... puis Sanschagrin, Lefendu, Tintaine, Poussedon ! Ah ! mes gredins ! J'espère que vous allez vous amuser un brin... Il ne parlera pas, non !

Charlot observa :

— S'il vous répond, nous l'entendrons parler pour la première fois et pourtant nous avons passé deux heures ensemble. Nous avions besoin d'un homme et il nous a prêté ses services de la meilleure grâce du monde.

— Oui, seigneur ! confirma l'autre.

— C'est un garçon obligeant, reprit l'hôtelière, je le connais. Je vous dis que je suis presque sa mère. Il a demeuré longtemps ici. Il était jeune alors ; grand comme ça... Mais ce n'est pas vrai que tu ne parles plus ?... tu plaisantes ?

Des larmes coulèrent sur les joues du jeune homme. Personne ne douta plus. La vieille reprit :

— Je vais éveiller Louisonne afin qu'elle prépare des lits... Ah ! mais ! fit-elle, se ressou-

venant tout à coup, les amis !... Il faut que je les rappelle... Ils en ont eu une fameuse peur ! Vous frappez une heure durant et vous ne parlez pas... On vous questionne : mot !... Ce n'était pas rassurant. Ils ont délogé.

— C'est ce garçon qui a frappé, dit Robert, et nous ne sommes arrivés que pour entendre une bribe de vos lamentations.

La mère Labourique se fourra la tête dans un carreau sans vitre, et de sa voix rauque jeta dans l'obscurité immonde de sa cour des notes qui furent comprises, car un grand éclat de rire lui répondit, et les trois chenapans entrèrent. Robert et Charlot s'avancèrent au-devant du chef, puis regardèrent Rossette avec une surprise nullement déguisée.

— Serrez-lui la main, ordonna Saint-Pierre, il est des nôtres. A tantôt les explications.

Rossette et les nouveaux venus se donnèrent la main.

— Pourquoi ne parliez-vous ? demanda le charlatan.

— Nous avons parlé dès notre arrivée ; et nous n'avons pas même eu besoin de frapper...

— Je ne comprends pas.

— Nous avons été devancés par un jeune homme, un muet... qui a frappé tant et plus, mais qui ne pouvait parler.

— Où est-il ?

— Là, assis près d'une enfant qu'il emmène je ne sais où.

Les brigands s'avancèrent pour voir le jeune homme et la petite fille. Un reflet de lumière tombait sur le visage pâle de Marie-Louise. On eût dit un ange taillé dans le marbre blanc.

— Marie-Louise ! s'écria tout à coup le maître d'école.

— Mon *oncle !* répondit la petite, et tout émue, elle se jeta dans les bras du nouveau bandit, qu'elle avait coutume d'appeler ainsi quand elle vivait avec ses petites cousines, sous le toit d'Asselin.

Un éclair illumina la pensée du muet. Un frisson courut dans ses veines... la douleur et la colère, le regret et la peur déchiraient son âme. Il se dressa, saisit l'orpheline et la ramena à lui.

— Laissez cette petite fille, voleur d'enfant ! hurla Rossette, qui reprit Marie-Louise par une main.

Le muet l'enlaça de son bras nerveux.

— Laissez-la ou je lui arrache l'épaule, criait le maître d'école.

L'enfant se mit à pleurer. Le chef intervint et dit à Djos :

— Cette petite a reconnu son oncle ; elle veut le suivre ; quittez-la ou nous allons vous mettre à la porte.

Le muet, emporté par la rage, laisse aller sa protégée, ferme les poings, et d'un coup violent, il fend le nez de l'oncle faux qui roule sur le plancher malpropre avec l'enfant. Mais les autres se ruent sur lui. Il se défendait bravement, secouant sa tête et ses épaules comme un lion irrité, sa crinière. Il s'adossa au mur afin de n'être pas attaqué par derrière. Ses bras tournaient comme des ailes de moulin, et les coups tombaient drus sur la tête de ses adversaires. La vieille hôtelière était terrifiée.

—Mon Dieu ! gémissait-elle, ne faites pas tant de bruit, la police va venir. Nous allons tous être arrêtés.

XVI

HABET DÆMONEM MUTUM.

Tout à coup un bruit effroyable ébranla la porte. La bagarre cessa comme par enchantement. Le silence le plus profond régna sous ce toit que venaient de faire trembler les jurements et les blasphèmes, le bruit des mains et des pieds des lutteurs. Ceux qui arrivaient étaient les compagnons du muet. Rossette et le chef, tout meurtris, disparurent avec l'enfant.

— Mille sapins ! te voilà ici, toi, dit Picounoc au muet ! Et la petite ?

Djos qui n'était pas encore calmé, menaça du poing le maître d'école absent, et s'efforça de faire comprendre à ses camarades ce qui venait de se passer.

— C'est donc vrai qu'il ne parle plus ? demanda la mère Labourique.

— *Habet dæmonem mutum.* En français : Il a le diable au corps, répondit l'ex-élève.

Charlot expliqua aux *hommes de cage* la scène qui venait d'avoir lieu. Ceux-ci jugèrent que Djos n'avait pas raison de vouloir garder une

enfant qui retrouvait son oncle. Un instant après l'oncle sortit d'une autre chambre avec un emplâtre sur le nez. A la vue du nez enflé de Rossette, Picounoc prit un air effrayé, recula de trois pas et se mit à chanter :

Ah ! quel nez ! ah ! quel nez !
Tout le monde en est étonné !..

Le rire fut général. Le chef revint à son tour. Il avait un œil fort endommagé ; un cercle noir descendait jusqu'au milieu de la joue. L'ex-élève le montra du doigt, disant avec emphase :

— Oculos habent et non videbunt.

— Tu pourrais avoir ton tour, répliqua le vieux Saint-Pierre, qui n'était pas d'humeur à plaisanter.

Picounoc chanta de sa voix fêlée :

— Respect aux vieillards ! Songeons qu'un jour nous serons vieux et bons à rien, si ce n'est à donner des bénédictions.

— Des bénédictions ! gronda le vieillard, qui parle de bénédiction ici ?

— C'est moi, répondit Picounoc. Mais, pas de gêne ; si vous n'aimez pas à nous en donner, nous n'en serons pas pires amis. Nous nous

passons mieux de bénédiction que d'argent.

— Le chef fixa son œil perçant sur le jeune homme et tout à coup lui tendit la main.

— Serre cette main, mon garçon, lui dit-il, tu en es digne ; nous nous valons. Seulement, je suis ton maître. Moi, c'est à mon père que j'ai dit de garder ses bénédictions.

— Mille sapins ! si je le connaissais mon père, j'en ferais bien autant.

Le muet était resté dans un coin, une jambe sur l'autre, les bras croisés, la tête penchée. Il se leva, prit son chapeau et sortit.

Les gens de chantier continuèrent à boire. Les brigands disparurent tour à tour par la porte de la cour, et se retrouvèrent dans le hangar.

— Avez-vous réussi ? demanda le chef aux deux canotiers.

— A merveille. Du bois superbe, répondit Robert. Nous avons coupé les liens sans éveiller de soupçons. Cependant nous avons failli avoir un petit désagrément. Un plançon s'est arrêté sur une rame restée dans le talet : cela fit du bruit. Alors Charlot a payé d'audace. Il a appelé : on est venu ; il a demandé de l'aide :

on nous en a donné... sous la forme d'un muet. Imaginez donc la chance : un homme qui ne parle pas !

— Et toute la besogne a-t-elle été bien faite, demanda le chef ?

— Oui, seigneur ! fit Charlot, la marque est enlevée et remplacée.

Rossette, accompagné de deux de ses camarades, conduisit alors la petite Marie-Louise chez mademoiselle Paméla, sa sœur. Le lendemain il écrivit à son beau-frère Eusèbe Asselin la lettre suivante

Mon cher Eusèbe,

Une chose incroyable mais vraie : la petite Marie-Louise est entre mes mains. Tu ne la reverras plus. Elle a été amenée ici par un jeune homme *de cage* muet. Tes pupilles ont bien du bon sens de disparaître comme ça. Brûle cette lettre. Viens à Québec vendredi ; je t'attendrai à *l'Oiseau de proie*....

Il songea d'abord à confier la lettre à quelqu'un des habitants venus au marché, mais il se ravisa ; il la mit à la poste ; c'était plus sûr. Asselin et sa femme la lurent ensemble et s'embrassèrent en disant : — la chance nous court !

XVII

LE RÊVE

Geneviève dormait d'un sommeil agité, sur un lit de paille, dans sa chambre de la rue Saint-Joseph, quand Rossette arriva avec la petite Marie-Louise. Les coups qu'il frappa l'éveillèrent. Elle se leva. Un faible rayon semblait percer le plancher sans tapis et jouer au plafond. C'était le reflet de la bougie qui s'échappait par une fente. L'orpheline fut enfermée dans un cabinet, et le frère entama avec sa sœur une longue conversation. Geneviève, inquiète, colla son oreille au plancher et put entendre. On complotait la perte de la petite. Elle se souvint de la femme chrétienne qui l'avait aimée et protégée, et il lui sembla que du fond de sa tombe elle la suppliait de sauver son enfant. Elle pria Dieu de l'aider. Redoutant d'être vue, elle se remit au lit, puis elle finit par s'endormir la face cachée dans un drap. Alors elle eut un songe étonnant.

Elle se trouvait dans un désert, sur le bord

d'une côte de sable jaune et brillant comme une poussière d'or. Et au pied de cette côte, à une grande profondeur, grondait comme un tonnerre sourd, le flot d'un torrent. Elle voulait s'éloigner de cette pente dangereuse et ne le pouvait pas. Une voix montait du fond de l'abîme, et cette voix, c'était celle de l'homme qui avait juré de la perdre.

— Viens donc, disait-il, cet homme, et sa bouche était séduisante comme une fleur de cactus.— Viens, le gazon est frais ici, l'onde est limpide et les oiseaux modulent des hymnes de volupté. Viens, l'autel est prêt. Je couronnerai ton front d'immortelles et de roses.

Elle ferma les yeux et fit un pas vers l'abîme. Le sable se mit à descendre avec un murmure sinistre. Elle eut peur et voulut remonter.

— Descends ! descends ! disait la voix de l'amant.

Elle glissait, elle glissait, elle glissait. Mais l'homme était devenu monstre, et ses doigts armés de griffes déchiraient le sable pour le faire rouler plus vite. Elle fit un effort suprême pour s'arrêter. Elle voulut crier : le son mourut dans son gosier aride. Le hurlement du torrent

augmentait. Tout à coup elle vit surgir au-dessous d'elle un arbrisseau que le sable mouvant ne pouvait engloutir. Elle s'y cramponna avec l'énergie du désespoir. Un blasphème monta du fond du précipice. L'arbrisseau se développa, s'arrondit, prit la forme suave d'une belle femme. Geneviève reconnut son amie, la femme de Letellier, la mère de Marie-Louise. Elle pleurait.

— Sauvez-moi ! supplia Geneviève.

— Sauve mon enfant ! supplia la pauvre mère. Va le déposer au pied de la croix.

Et elle lui mit l'orpheline dans les bras. Geneviève vit alors une croix noire au sommet de la côte. Elle partit. Le sable roulait de plus en plus : l'amant multipliait ses appels. Les yeux fixés sur la croix, haletante, épuisée, elle montait, montait. Soudain le soleil s'obscurcit, la nuit l'enveloppa : elle tomba évanouie. Elle était au pied de la croix.

Elle s'éveilla.

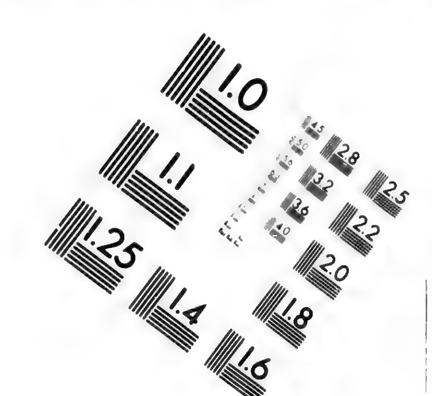
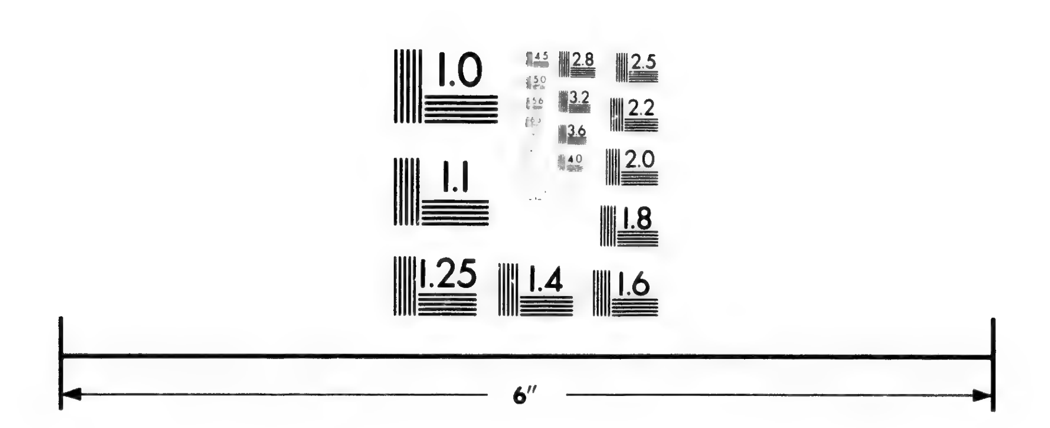
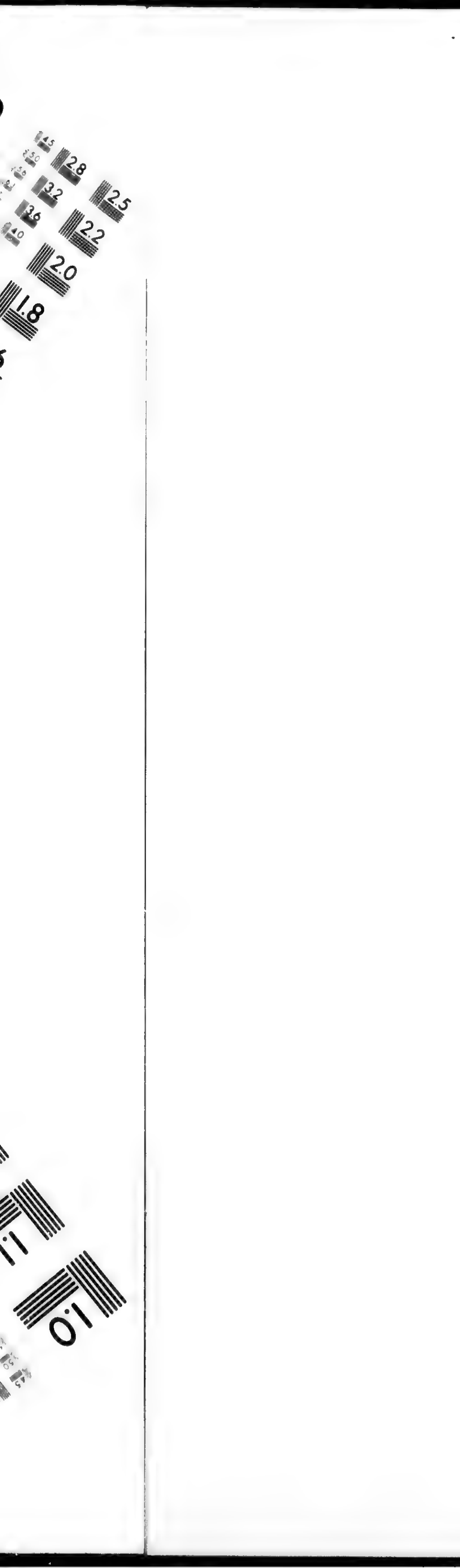


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





XVIII

LE CHARLATAN

Le samedi suivant était jour de marché. Dès l'après-dîner de la veille les habitants arrivèrent de la campagne avec leurs produits. Chacun prit sa place accoutumée, invitant de la voix et du geste les citadins à acheter les produits de la nature et de l'industrie.

Portant sur son dos une boîte énorme que retenaient des courroies de cuir passées en avant des épaules, un jeune homme à barbe rouge sortit de l'auberge de *l'Oiseau de proie* et se dirigea vers la place. Il s'arrêta près d'un porche où passait beaucoup de monde, mit sa lourde boîte à terre, l'ouvrit, en tira plusieurs petites bouteilles, puis se hissa sur un tréteau d'occasion.

— Mesdames et messieurs, commença-t-il, d'une voix légèrement impressionnée, approchez ! c'est la voix de l'humanité compatissante qui vous invite. Venez, vous tous qui souffrez, jeunes et vieux, hommes et femmes ! Quel que

soit le mal que vous endurez, je puis le guérir. Je possède un élixir : le sirop de la vie éternelle. Pas de contrefaçon possible ; c'est écrit sur les bouteilles mêmes. Ce n'est point pour l'argent que je fais cela, c'est pour le bonheur de l'humanité souffrante !

Les habitants s'approchèrent peu à peu : le cercle des curieux s'élargit. Le charlatan continua :

— Souffrez-vous du mal de dents, ce mal qui vous met la rage au cœur et les larmes aux yeux ? Avez-vous des rhumatismes, ces tenailles invisibles qui vous broient la moelle des os ? Avez-vous des maux d'oreilles qui rendent sourds et fous ? Des blessures, des coupures, des engelures, des brûlures ? Etes-vous dyspeptiques, rachitiques, apoplectiques ? Etes-vous faibles ou trop sanguins ? Voulez-vous conserver votre teint et rester toujours jeunes ? faites usage de mon sirop. Le voici : le sirop de la vie éternelle !

— Cet homme est un docteur sans pareil, affirma l'un des curieux, je l'ai vu, lundi dernier, remettre parfaitement bien, en un moment, un vieillard fort endommagé.

Le charlatan criait toujours avec un entrain digne d'une meilleure cause :

— Allons ! mesdames, messieurs, qui en veut ? Rien que trente sous. Voyons ! personne ? Personne ne veut se guérir ?... personne ne veut rester jeune ? personne ne veut conserver sa santé ?

Un homme marchandait des légumes à quelques pas de là, soudain on le vit pâlir, porter la main à la poitrine et s'affaisser.

— Un docteur, un docteur, vite ! fut le cri qui s'éleva.

Le charlatan sauta en bas de son tréteau et courut au malade. Il lui fit boire une gorgée de son élixir, lui mit la poitrine à nue et le frictionna avec le reste de la bouteille. Le mourant poussa un soupir de soulagement, presque un cri de joie. Il était sauvé. Joyeux, il acheta pour un dollar de l'incomparable sirop. C'était encore, cet homme, le chef des brigands.

— Messieurs, reprit le charlatan, je remercie Dieu de ce qui vient d'arriver. Vous avez la preuve maintenant de l'efficacité de mon remède et de la grandeur de ma probité. Si vous

négligiez d'acheter le sirop de la vie éternelle, vous seriez coupables, car vous vous exposeriez à souffrir, à négliger vos travaux et à mourir par votre faute, peut-être, et sans confession...

La vente rapporta bien. Le charlatan dut annoncer que sa boîte était vide.

— C'est dommage, observa un habitant porteur d'une énorme tête frisée.

— Venez avec moi, M. Asselin, j'en ai à mon hôtel.

— Vous me connaissez ?

— Et qui ne connaît pas le plus riche habitant de Lotbinière ?

— Vous me flattez.

— Mais pas du tout, je ne dis que la vérité.

Asselin suivit le docteur à *l'Oiseau de proie.* Plusieurs personnes fumaient dans la pièce où se trouvait le comptoir. Un nuage épais se promenait sous le plafond peu élevé. Le charlatan invita tout le monde à boire avec M. Asselin. Un seul refusa. Les rondes se succédèrent vite ; chacun se fit un point d'honneur de payer la sienne.

— Oui, dit Asselin que la cinquième ronde avait grisé, je suis un habitant à l'aise. Aussi,

je sais conduire ma besogne ; ce n'est pas le premier venu qui m'en remontrera ; et si les prix d'agriculture étaient inventés, ma poitrine ne serait pas assez large pour y accrocher toutes mes médailles.

Il accompagna cette affirmation d'un *meâ culpâ* sonore.

— Et vous avez deux belles fermes maintenant, insinua le vendeur de drogues.

— Deux !... oui, deux.

— Vous avez hérité de votre beau-frère.

— De mon beau-frère ? ça dépend.

— Le petit garçon n'est jamais revenu ?

— Jamais ! et il a mieux fait.

— La petite fille est morte dans le bois ?... Vous êtes heureux, vous.

— La petite Marie-Louise ? Oui, elle s'est égarée... un soir... Je l'ai bien cherchée. On la croit morte.

— Mais vous qui avez de l'argent à n'en savoir quoi faire, ne craignez-vous pas les voleurs ?

— Les voleurs ? ils seront bien fins s'ils trouvent mes pièces blanches.

— Bah ! défoncer des coffres, ouvrir des tiroirs, c'est l'affaire d'un moment.

— Pas si bête que cela, Eusèbe Asselin, ah ! ah ! ah ! ah ! non ! pas si bête ! Les vieilles casquettes et les vieux bas sont plus fidèles gardiens que les coffres et les tiroirs.

— Auriez-vous pensé à cela, vous autres, demanda le charlatan à ses amis ?

— C'est qu'Eusèbe Asselin, n'est pas un imbécile, je vous dis.... Docteur, vos remèdes, que je m'en aille vendre mon grain.

Il se mit la tête sur son bras et s'endormit appuyé sur la table. Un jeune homme sortit de l'auberge : c'était celui qui avait refusé de boire.

— C'est heureux pour lui qu'il ne parle pas, observa Charlot, car il ne sortirait pas ainsi.

Asselin ronflait comme un tuyau d'orgue. Quand il s'éveilla les brigands n'étaient plus là. Il les crut partis.

XIX

DROLUS EST

Le muet, séparé brusquement de sa protégée, pendant la nuit du lundi, s'en était allé, rêveur



et désolé, vers la *cage* qu'il regrettait d'avoir quittée sitôt. Une pensée pourtant l'avait un peu soutenu, la pensée que l'enfant serait rendue à sa famille par le maître d'école. Il était revenu à la ville pour voir si Rossette prendrait, en effet, passage à bord du bateau. Et voilà pourquoi il se trouvait à l'auberge de l'*Oiseau de proie*, lorsque son oncle Asselin y fut amené par le charlatan.

Joseph n'était plus ce garçon cynique que nous avons vu dans les chantiers buvant plus que les autres, et blasphémant avec gaieté le saint nom de Dieu. Le châtiment l'avait converti. Quand une force invisible enchaîna sa langue, que ses lèvres s'agitèrent convulsivement pour ne laisser passer qu'un râle affreux, il vit ses crimes s'élever contre lui, comme une volée d'oiseaux sinistres, et des larmes de repentir coulèrent de ses yeux. Il eut honte de sa lâcheté et tomba à genoux.

Ses compagnons crurent à une plaisanterie et trépignèrent de joie. Il sortit et s'enfonça sous les pins chargés de neige.

— *Drôlus est !* quel farceur ! exclama Paul Hamel en battant des mains.

Puis il le suivit dans la forêt. Une heure plus tard il rentra tout bouleversé.

— Mille sapins ! dit-il, il y a du mystère là-dedans. Il est fou ou il est muet.

Picounoc se dressa :

— Sang de pruche ! Tu nous en contes, là ! Vas-tu croire à ces châtiments que les curés nous prédisent, toi ?

— J'y crois quand je les vois, repartit l'ex-élève, qui parlait sérieusement pour la première fois de sa vie.

— Où est-il ? que fait-il ?

— Il est à genoux sur le gros pin que le vent a renversé l'autre jour, et il pleure.

Une exclamation de surprise s'éleva sous le toit enfumé et plus d'un visage pâlit.

Le soir vint et la nuit s'étendit sur les bois sombres ; puis le jour fit pleuvoir ses rayons sur la cime des arbres, et les hommes reprirent leurs travaux, et Joseph ne parlait point ! La hache affilée retentit sous le dôme de la forêt, la scie vibrante mordit les pins résineux, les traîneaux glissèrent sur la neige, et Joseph ne ne parlait point ! Mais peu d'entre ces gens dépravés se repentirent et cessèrent de blasphé-

mer ; tant il est vrai que les miracles ne convertissent presque jamais les cœurs endurcis.

Le muet priait avec ferveur, du fond de l'âme, le matin avant d'aller au travail, et le soir après son rude labeur. Acceptant le châtiment avec soumission, il espérait qu'un jour Dieu lui ferait miséricorde. Il avait entendu parler du sanctuaire de Ste-Anne, où tant d'infortunés avaient trouvé la consolation, et il songeait à s'y rendre en véritable suppliant, pieds nus et nu-tête.

L'hiver s'enfuit, les arbres reverdirent, les oiseaux revinrent à leurs nids de mousse. Les plançons furent mis à l'eau. Ils descendirent avec le courant, pêle-mêle, selon le caprice de la rivière. Plus loin, quand la rivière devint plus large ils furent mis en radeaux. Plus loin encore, quand ils entrèrent dans le fleuve géant, ils formèrent une immense *cage* ; et, cette cage, nous l'avons vue glisser avec les flots, s'échouer sur la grève de Lotbinière puis enfin aborder au Cap-Rouge.

Le contremaître s'aperçut de la disparition du radeau. Il soupçonna les canotiers qui lui avaient demandé du secours la nuit précédente,

et il interrogea le muet qui répondit par des signes assez significatifs.

—Viens avec moi, ordonna-t-il.

Ils partirent en canot. A l'Anse-des-Mères, ils virent un radeau bien pareil à celui qu'ils cherchaient, mais le bois portait une marque différente. Deux hommes causaient sur la grève, près des plançons : un bourgeois, un journalier. Le contremaître s'approcha d'eux.

— Voulez-vous avoir l'obligeance de me dire d'où vient ce bois, demanda-t-il ?

— De Saint-Nicolas, répondit celui qui portait la vareuse de l'ouvrier.

— Ne vient-il pas du Cap-Rouge, plutôt ?

— Non, Seigneur !

— Ile me manque un radeau tout à fait semblable.

— Monsieur !

— Ce bois, continua le contremaître, n'a pas sa vraie marque ; il a été remarqué depuis peu.

— Voici le bourgeois, répliqua le journalier, il va vous renseigner.

Monsieur, fit le bourgeois, ce bois m'appartient. Il a été remarqué, vous avez raison ; mais

il l'a été par ceux qui me l'ont volé, et j'ai envoyé, hier soir, des hommes le quérir à Saint-Nicolas.

Le contremaître n'insista pas. Il vit que la trame était bien ourdie, et ne voulut pas laisser percer ses soupçons. Il valait mieux permettre aux voleurs de se reposer dans une parfaite confiance.

— Alors, monsieur, fit-il, je vous demande pardon.

—Je comprends votre démarche et je vous pardonne volontiers.

Le muet avait étudié ces deux hommes avec attention. Il semblait stupéfait. Quand il reprit l'aviron, il les regarda avec un profond mépris.

Le bourgeois, c'était Charlot, et Robert était le journalier.

XX

VERE DIGNUM ET JUSTUM

Quand le muet sortit de l'auberge de *l'Oiseau de proie*, où se trouvaient réunis les voleurs et son oncle Asselin, il était agité des plus

poignantes émotions. Il entendait toujours la voix de son oncle souhaitant qu'il ne revînt jamais. L'histoire de la petite Marie-Louise égarée dans le bois le confirma dans la pensée qu'elle était en effet sa sœur. Elle aussi, la pauvre enfant, elle était de trop dans le monde. Sa vie devait se cacher sous un linceul... Elle ne retournera pas à Lotbinière, pensait-il, puisque mon oncle ne veut plus la revoir !... Rossette est sans doute le complice de notre bourreau. Je comprends pourquoi elle l'appelle et le croit son oncle.... Elle est entre ses mains depuis quatre jours. Il a eu le temps de l'éloigner. Qui sait ? elle est peut-être morte.

Ainsi pensait le muet. Et les pensées tumultueuses tourbillonnaient dans son esprit comme les feuilles mortes, au vent d'automne. Il longea le cap, prit la rue Notre-Dame et entra dans la petite église de la Basse-Ville. Cinq heures sonnaient. Plusieurs personnes, à genoux dans les bancs, priaient avec ferveur.

La lampe, comme une étoile qui brille dans la nuit, vacillait légèrement, suspendue à la voûte blanche, et ses rayons, pleins de douceur et de mystères, se jouaient avec amour devant

le tabernacle d'or où reposait le Saint des Saints. De temps en temps, dans le silence, on croyait entendre le frôlement d'ailes des anges qui se prosternaient devant l'autel. Il s'agenouilla. Un prêtre vint à passer : il s'avança vers lui.

— Que voulez-vous ? demanda le ministre du Seigneur.

Il fit un geste douloureux, et partit à sangloter en se frappant la poitrine.

— Etes-vous muet ?

Il répondit par un signe.

— Voulez-vous vous confesser ?

Même signe affirmatif. Alors le prêtre ajouta :

— Suivez-moi.

Ils entrèrent dans la petite sacristie, à côté du sanctuaire.

Le muet ressentit une ivresse ineffable en entendant les paroles du pardon. Il revint dans l'église et demeura longtemps prosterné devant le Saint-Sacrement.

La nuit commençait à descendre. La lampe brillait plus vivement et les ombres faisaient ressortir son éclat, comme les épreuves font ressortir l'éclat de la vertu. Il se leva pour sortir. Une femme et une enfant s'avançaient

vers les balustres. Un reflet de la lampe tomba sur le visage de l'enfant au moment où elle passait près de lui et il reconnut sa petite sœur. Il l'enveloppa de ses bras et la pressa sur sa poitrine. La femme voulut le repousser ; il ne bougea point. L'enfant ne semblait nullement effrayée. Cela faisait du bruit : le prêtre accourut.

— Ah ! vous voilà, dit-il à la femme ? Et c'est l'enfant dont vous m'avez parlé ?... Mais que faites-vous donc, vous ? demanda-t-il au muet ? Laissez cette enfant.

— Est-ce là l'homme que vous craignez ?

Il s'adressait de nouveau à Geneviève.

La femme répondit qu'elle ne connaissait pas ce garçon singulier.

— Le connais-tu, toi ? fit-il à l'enfant.

L'orpheline dit qu'elle l'avait vu sur la cage et qu'il avait pris soin d'elle.

— Qu'importe ? observa le prêtre, j'ai promis de sauver cette enfant, je la sauverai.

A ces paroles le muet pousse l'enfant dans les bras de son nouveau protecteur, porte à ses lèvres un pli de la soutane sacrée et s'éloigne.

A la porte de l'église il rencontra Paul Hamel et Sanschagrin.

— Imagine-toi, dit Sanschagrin, que nous voulions faire une promenade, Paul et moi, et ce gredin de charretier que voilà refuse de nous conduire. Il est retenu pour sept heures précises.

— C'est-à-dire qu'il n'est plus retenu, il est sept heures, ajouta l'ex-élève.

Au même instant l'Angélus sonna. La petite cloche de la Basse-Ville tinta joyeusement ses *Ave Maria,* pendant que plus loin sur le cap, la grosse cloche de la cathédrale remplit le ciel de sa voix lente et sonore. La porte de la chapelle s'ouvrit et le prêtre parut, suivi d'une femme et d'une enfant. Il fit un signe, la voiture s'approcha. La femme et la petite fille s'enfoncèrent sur le grand siège et le cocher, cambré sur le siège de devant, fouetta son cheval qui partit au grand trot.

— C'est vrai qu'il était retenu, ce charretier, dit Sanschagrin à Paul Hamel, c'est un digne homme, un homme juste.

— *Vere dignum et justum,* répondit le maniaque.

Les trois amis se dirigèrent vers *l'Oiseau de proie,* tout en se promettant bien de chercher dès le lendemain, un gîte plus honnête.

XXI

NON !... C'EST-A-DIRE OUI...

Geneviève n'avait guère dormi après le songe extraordinaire qui lui fut envoyé. Sa conscience s'était réveillée comme un lac secoué par une commotion souterraine, et les remords déchiraient son âme maintenant. Elle crut que ce rêve était un avertissement du ciel. Comment, en effet, expliquer ces songes mystérieux qui visitent parfois notre sommeil, soulèvent à nos yeux les voiles de l'avenir, anéantissent la distance et nous font vivre d'une double vie ?

Prétextant une raison pour sortir, elle courut au presbytère de la Haute-Ville, pria le bon curé de l'entendre, et pleine d'humilité, lui exposa toutes ses misères. Elle lui parla de la petite Marie-Louise, de la conversation qu'elle avait entendue et de son rêve étrange....

Le prêtre la bénit et la consola.

— Je connais une famille qui vous accueillera et où vous pourrez vivre dans la paix et la vertu. Il n'y a point d'enfants dans cette maison : il a plu à Dieu de refuser ce bonheur à ma sœur bien-aimée. Prenez l'enfant avec vous et allez, en attendant, à l'Hôtel-Dieu. Je vous préviendrai. Je vais écrire à ma sœur, et vendredi soir, peut-être, vous partirez. La mère qui veille sur son enfant du haut du ciel veillera aussi sur vous.

Geneviève revint forte et pure, dans cette maison de malédiction où elle avait passé la nuit. Le maître d'école et sa sœur étaient sortis.

— Ils sont allés chez la Drolette, dit la servante, pour lui offrir une jeune fille.

Geneviève entra dans la chambre de mademoiselle Paméla.

Le lit était défait, et l'enfant dormait encore. Elle la réveilla, la revêtit de sa robe et l'emmena pieds nus et sans chapeau. La pauvre orpheline n'avait jamais eu de souliers et son chapeau de paille était resté dans la forêt.

Quand Rossette et Paméla revinrent de chez

la Drolette, la joie rayonnait sur leurs figures, la joie de l'enfer. En entrant il dit, lui :

— Habille-la vite, avant que Geneviève arrive. Farceur de muet qui voulait m'ôter cette petite drôlesse. Il sera fin s'il la rattrape.... Et lui, je le pincerai bien ; il aura son tour.

Il fut interrompu par un cri de sa sœur.

— Qu'as-tu donc ? questionna-t-il.

Paméla sortit tout excitée de sa chambre.

— Elle est partie ! exclama-t-elle.

— Partie ! que dis-tu ? la petite est partie ?

Et il entra dans la chambre, regardant partout avec une inquiétude fiévreuse. Et il marmotait :

— Comment cela peut-il se faire ?

— Adée ! appela mademoiselle Rossette.

Adée, c'était une bonne grosse servante un peu simple.

— Quoi ? mademoiselle.

— Est-il venu quelqu'un ici ?

— Non.... c'est-à-dire oui.

— Non, oui ! Es-tu folle ?

— Mademoiselle *chose, là*.... que monsieur a amenée hier....

— Geneviève ?

— Oui, elle est entrée il y a un moment.

— Et elle est sortie avec l'enfant ?

— Pour cela, je ne peux pas le dire, j'étais dans la cour, je ne les ai pas vues sortir.

Rossette pensa :

— Elles sont peut-être en haut : on se désole pour rien.

Il appela, personne ne répondit. Il monta, parcourut chaque pièce, visita la cave et le grenier.

— Parties ! exclama-t-il avec désespoir.

Il les chercha pendant trois jours et ne put découvrir le lieu de leur retraite. Ses compagnons se répandirent dans la ville comme des bêtes fauves, rôdant, flairant partout, s'attardant aux coins des rues pour épier les gens et les questionner. Tout fut inutile.

Le vendredi arriva. Rossette qui avait prié son beau-frère de venir à Québec, craignait de le voir arriver maintenant. Il était morne, irascible, et se serait donné au diable pour le plaisir de se venger de son ancienne amie. A l'heure où l'angélus du soir sonnait, il longeait les hautes maisons de pierre de la rue Saint-Paul. Il avait la démarche lente, indécise d'un flâneur. Une ca-

lèche venait au grand trot d'un cheval. Il s'arrêta pour la regarder passer. La vigueur du cheval l'intéressait peut-être. Ou bien il trouvait curieux de voir levé le soufflet de la voiture, par un temps sec et superbe. Tout à coup il poussa une clameur : il était comme foudroyé. C'étaient Geneviève et Marie-Louise qui se sauvaient ainsi.

— Arrêtez-les ! criait-il, arrêtez-les !

Les gens se détournaient pour regarder, et ne comprenaient rien.

Il appela un cocher, et sauta dans la voiture.

— Vite ! fais crever ton cheval, s'il le faut . . . Malédiction ! vas-tu partir ? Fouette ! marche ! file ! En avant ! rejoins-les.

Le cocher ne se le fit pas répéter. La mèche du fouet claqua, le cheval bondit. Tout le monde s'arrêtait pour voir cette course effrénée. Les autres calèches donnaient tout le chemin. Les deux voitures suivirent la rue St-Joseph jusqu'à la rue du Vieux-Pont, puis roulèrent vers la rivière St-Charles.

— Fermez la barrière ! cria le premier cocher quand il fut sur le pont.

Le gardien obéit. Rossette qui venait d'ordonner de passer tout droit, poussa un énorme juron.. C'était une minute de retard. Cependant la rapidité du cheval qui se sauvait, n'était égalée que par la rapidité de celui qui le poursuivait. Les fers résonnaient fort sur le chemin durci. Des flocons d'écume se formaient sous les harnais, et les chevaux exhalaient de leurs naseaux dilatés, un souffle brûlant. Ils prirent le galop. La petite orpheline, tout effrayée, se serrait contre Geneviève. Geneviève, pâle, interdite, avait peur de tomber entre les mains du maître d'école : elle pensait à son rêve étrange. Elle fut tirée de cet état par la voix du charretier qui lui dit :

— Il faut arrêter : je n'ai pas envie de faire crever ma bête.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! fit-elle, n'arrêtez donc pas !

Il se pencha pour regarder en arrière.

—Les voici, reprit-il ; ils nous rattrapent. Ils vont nous barrer le chemin. Vous ne connaissez pas de maison où vous seriez en sûreté ?

— L'église, répondit-elle, le presbytère...

Le cocher pencha la tête. Le cheval courait

toujours, et le fouet tombait comme un serpent tordu, sur son dos tout blanc d'écume.

Le maître d'école encourageait son charretier :

— Fouette ! arrive ! rejoins-les ! Tu seras joliment récompensé, mon garçon. Fais crever ta bête, si c'est nécessaire. Je t'en promets une meilleure.

— L'animal est bon, répliquait le cocher. Si j'étais sûr d'aller en paradis comme je suis sûr de les rejoindre . . . .

Rossette souriait. L'église de Beauport approchait : le clocher montait vite dans le ciel. Les deux chevaux couraient côte à côte, maintenant, et tête contre tête, et les roues étaient à chaque instant, sur le point de se broyer dans un choc terrible. Rossette regardait Geneviève d'un air moqueur. Geneviève ne voyait rien.

La calèche qui emportait le maître d'école se trouva enfin devant l'autre.

— Barre la route ! ordonna Rossette.

Le cocher guida son cheval de manière à gêner la course de l'autre. La fuite n'était pas aussi rapide. Au reste, la montée était un peu raide ; on n'irait pas loin. Rossette triomphait.

Au bout d'une minute il se retourna pour voir le résultat de son stratagème. Il n'y avait plus rien. L'autre voiture avait décrit un demi-tour et s'était jetée dans le chemin qui menait au presbytère.

XXII

LE COMPLOT

Le chef des brigands, le charlatan et les canotiers n'étaient pas sortis de l'auberge. Après le départ d'Asselin plusieurs hommes de cage arrivèrent, et tous ensemble, voleurs et travailleurs, se mirent à vider les verres et à conter des histoires. Celles-ci, comme ceux-là étaient fortement épicées. L'hôtelière et sa fille essuyaient les carafes et rangeaient les verres sur les tablettes.

— Vous ne devriez pas raconter ces choses devant les jeunes filles, observa la mère prudente.

— Devant, non, mais derrière ? demanda Picounoc.

— Si nous soupions ? proposa l'un des habitués.

— C'est une idée, fut-il répondu. La mère, qu'avez-vous à nous donner ?

— Toutes sortes de choses.

— C'est trop, dit le charlatan.

— Il faut les avoir toutes, fit le chef, pour en trouver une bonne.

— Gredin, va !

Le souper fut joyeux et chacun paya pour soi.

— J'ai une idée, dit le charlatan au chef.

— Moi aussi, fit le chef.

— Ils se mettent deux pour avoir une idée, observa Picounoc, en haussant les épaules.

— Ce soir à dix heures, au lieu ordinaire, continua le vieux bandit. Le docteur roux, Robert et Charlot firent un signe affirmatif. Tous sortirent pour flâner un peu sur les quais et les grèves. Ils rencontrèrent, sur le seuil, l'ex-élève, Sanschagrin et le muet qui venaient de l'église de la Basse-Ville.

— La mère, dit l'ex-élève en entrant, il nous faut une chambre.

— C'est malaisé, mes bons fils, puisqu'il n'y

en a que deux, la mienne et l'autre. Djos le sait.

— C'est l'autre que nous voulons.

— Retenue, mes agneaux, retenue !

— Alors, bonsoir.

— Arrêtez ! ne faites pas cela ; je vous connais ; vous êtes de bons enfants, prenez la nôtre. Nous coucherons en bas, Louisonne et moi... Mais, pas de bruit... de la discrétion : j'ai promis qu'il n'y aurait personne là ce soir.

Ils montèrent. Une demi-heure après Paul et Sanschagrin descendirent. Le muet, fatigué, se jeta sur le lit pour se reposer. Il s'endormit. Quand il se réveilla les brigands entraient dans la chambre voisine.

— Mon idée la voici, commença le chef : Aller à Lotbinière faire une visite à notre nouvel ami Asselin.

— C'est aussi la mienne, répondit le docteur, et vous comprenez bien que je n'ai pas fait boire et causer ce brave homme sans un noble motif.

— Vous êtes nos maîtres, firent Robert et Charlot.

— Il faudra mettre Rossette dans la confidence ; il pourra nous être d'un grand secours, reprit Saint-Pierre.

— Non, fit le charlatan, il aurait de la répugnance. Laissons-le s'aguerrir ailleurs. Trop de souvenirs se dresseraient devant lui ! Asselin est son beau-frère, vous le savez ?

— Son beau-frère ? répétèrent, surpris, les deux canotiers. Ah ! ah !

— Alors, agissons sans lui et à son insu, repartit le chef... qui ira ?

— Robert, Charlot et moi, répondit le charlatan.

— Quand partirez-vous ?...

— Quand il vous plaira. Demain si vous l'aimez.

— Il vaut mieux attendre un peu, je crois, pour ne pas éveiller les soupçons d'Asselin, observa le chef.

— Puis il ajouta avec un malin sourire :

— Ne faites de mal à personne ; ne ramassez que des casquettes graisseuses et des bas défoncés. Rendez-vous méconnaissables aux yeux des hommes et des femmes, du diable et du Dieu.

Le muet avait tout entendu.

XXIII

LES DEUX BATEAUX

Le vent soufflait de l'est, et de légers nuages, pareils à des *cardées* de laine, se dispersaient au firmament. Le fleuve s'agitait dans son lit. Debout sur l'avant de leurs barges, les bateliers criaient aux passagers de se hâter.

Il y avait de la gaieté sur ces petits bateaux. C'était un bourdonnement de voix incessant, et des éclats de rire francs et joyeux. Alors comme aujourd'hui il y avait deux partis politiques : l'un bon et l'autre mauvais. Le bon, c'était le mauvais pour ceux qui n'y appartenaient pas, et le mauvais, c'était le bon pour ceux qui y appartenaient. Il en est toujours un peu ainsi. On discutait avec verve, et souvent on se rangeait de l'avis de celui qui parlait le plus haut.

Les bateaux de Mathurin et de Paton partirent ensemble. Le souvenir de la noyade s'était altéré dans le passé brumeux. Tout

s'oublie, les jours de peine comme les jours de joie, les malheurs comme les félicités. Les voiles gonflées qui volaient sur les vagues ressemblaient au croissant de la lune que l'on voit courir par une nuit venteuse, à travers les grands nuages. Les habitants se hélaient d'une barge l'autre.

— Holà ! jetez-nous une amarre que l'on vous remorque.

— Retournez-vous à la ville ?

— Etes-vous à l'ancre ?

Les autres répliquaient :

— Vous êtes lèges, vous autres.

— Tous tant que vous êtes à bord, vous ne pesez pas une plume !

— Vous êtes trop lourds, vous autres, vous allez sombrer.

Et le flot du montant, soulevé par la brise, berçait les légers vaisseaux. Au mouvement du tangage, poupes et proues plongeaient tour à tour dans l'écume avec un bruit qui ressemblait au froissement des feuillages secs.

— Connaissez-vous ce jeune homme, demanda Bélanger à ceux qui étaient près de lui, dans le bateau de Mathurin. Il montrait, des yeux,

un garçon bien découplé qui regardait mélancoliquement les vagues se briser sur la joue de la barge. On répondit négativement.

— Il n'est pas de chez nous, reprit Bélanger ; ou je ne le remets point.

Eusèbe Asselin parlait avec les femmes, en arrière, Bélanger lui fit signe de venir. Quand il fut près :

— Laisse un peu les femmes en paix, jase avec nous. Ou bien va désennuyer ce joli gaillard qui semble compter les vagues à mesure qu'elles se déroulent.

Il montrait le muet. Asselin dit :

— C'est un étranger, je vais l'accoster et vous tirer d'inquiétude.

Il se dirigea vers le jeune homme.

— Il vente une bonne brise, commença-t-il.

Pour ouvrir une conversation toutes les phrases sont bonnes, pour la finir, les bonnes sont rares. L'inconnu leva sur son interlocuteur un regard doux et fit un signe de tête en souriant.

— Vous allez à Lotbinière ?

Même geste, même sourire.

— Vous n'êtes pas de la paroisse ?

Toujours un signe. Le jeu devenait ennuyant. Bélanger et quelques autres regardaient Asselin et riaient de son dépit.

— Quel est votre nom ? reprit Eusèbe, qui ne voulait pas s'avouer vaincu.

Le jeune homme prit une grande expression de tristesse et, mettant un doigt sur sa bouche, il fit comprendre qu'il ne parlait pas.

— Vous êtes muet ?

Il affirma de la tête.

— C'est une grande affliction.

Le muet baissa les yeux et pensa que c'était une grande punition. Eusèbe Asselin se rappela tout à coup la lettre de Rossette, et le garçon *de cage* muet qui emmenait avec lui la petite Marie-Louise. En un instant tout le monde sut que le beau garçon qui se tenait à l'avant de la barge était muet. Les jeunes filles trouvaient des prétextes pour laisser leurs places et passer près de lui. Il se leva.

— Avez-vous des parents à Lotbinière ? lui demanda Bélanger.

Il fit signe qu'il en avait, et des larmes remplirent ses yeux.

— C'est un fier garçon, c'est dommage qu'il

ne parle pas, murmura Philomène Pérusse à l'oreille de Noémi Bélanger.

Au même instant les yeux mouillés de pleurs du muet rencontrèrent les yeux noirs de la jeune fille qui baissa la tête.

— Vous venez en promenade, sans doute ? demanda Asselin.

— Non, fit comprendre le muet.

— Vous cherchez de l'ouvrage ?

Il approuva.

— J'ai besoin de quelqu'un pour finir mes récoltes, si vous voulez venir chez moi, je vous engagerai.

Un sourire de satisfaction passa sur la figure du jeune homme, et il tendit sa main à l'habitant qui la serra en disant :

— C'est conclu ; je vous paierai bien.

Les barges se rendirent heureusement. Le muet s'en allait déjouer le complot des voleurs.

XXIV

SOUVENIRS

Le soleil a jauni les moissons. Les épis se

bercent au souffle du vent et un murmure agréable s'élève au-dessus des champs féconds. Les moissonneurs armés de leurs faucilles sont penchés sur le blé mûr.

Le champ d'Asselin n'est pas loin de celui de Bélanger. Noémi se plaît à étendre la javelle de paille dorée. Elle fredonne souvent comme la fauvette et sa voix est douce aux moissonneurs. Parfois, quand elle chante, le muet qui travaille dans le clos voisin, laisse reposer sa faulx, et quand il la rencontre, il la salue avec un sourire. Quand le soir est venu, il rôde comme un fantôme autour d'une maison inhabitée, et ceux qui l'entrevoient dans les ténèbres sont saisis d'effroi. Des femmes crédules affirment qu'elles ont maintes fois vu le défunt Letellier debout sur le seuil de sa porte fermée. Comme un rayon de soleil le souvenir éclaire le toit vieilli. Le muet revient encore lorsque le jour s'éveille, ou que le travail chôme. Il revoit la chambre solitaire où sa mère a rendu le dernier soupir. Le lit est encore là avec ses poteaux élevés, mais nu, dépouillé, triste comme un cadavre. Le poêle n'est plus dans la cloison qui reste béante. Le

grillon chante sous le foyer éteint. Seul il est resté fidèle à la malheureuse maison. La croix noire au pied de laquelle le père, la mère et l'enfant s'agenouillaient chaque jour est encore suspendue au mur peint à la chaux. Le tuteur n'a pas eu besoin de ce souvenir incommode.

Le pauvre muet, comme il pleure en revoyant ces objets sacrés ! comme il pleure au souvenir de sa chère enfance ! Et toutes les souffrances qu'il a endurées depuis l'heure fatale où il a dû sortir de la maison paternelle, passent aussi devant ses yeux comme ces bandes d'oiseaux voraces que le naufrage attire. . .

Noémi qui le voyait souvent le trouvait bien à plaindre et s'efforçait de lui être agréable.

Un jour il la rencontra à la porte de la maison abandonnée et l'arrêta. Il lui montra la chambre de sa mère, la place où se trouvait la table, le coin où la grande horloge avait sonné les heures de joie et les heures d'amertume, et par mille gestes il s'efforça de lui faire comprendre qu'il avait vécu dans cette maison alors qu'il était jeune, et qu'il avait vu mourir sur

ce lit une mère bien-aimée. La jeune fille ne comprit rien d'abord; mais évoquant à son tour, son enfance, elle fut éclairée d'une lumière subite, et elle entendit le langage silencieux du jeune garçon. Elle se mit à lui parler des choses d'autrefois. Il entendit tout et son ravissement fut extraordinaire.

— Etes-vous Joseph? demanda-t-elle enfin d'une voix émue.

Il répondit en lui couvrant les mains de baisers.

— Mais Joseph n'était pas muet.

Il pâlit, leva les yeux au ciel, montra la croix de bois et reporta sur sa langue muette le doigt qui venait de lever vers le Sauveur.

— C'est le bon Dieu qui t'a rendu muet? hasarda-t-elle d'une voix tremblante.

Il pencha la tête et tomba à genoux. Noémi etait dans un trouble profond. Elle courut raconter à ses parents ce qu'elle avait vu. Son père vint aussitôt à la maison déserte, et il trouva Joseph au pied de la croix. Il le questionna longtemps et resta convaincu qu'il était véritablement l'enfant de ses anciens voisins. Croyant faire plaisir à Asselin, il alla lui révéler

la nouvelle. Asselin feignit de n'en rien croire, et dès le lendemain il avait congédié le malencontreux pupille.

Joseph partit avec l'intention de se rendre chez Bélanger. Il était brisé par les émotions qu'il avait ressenties depuis quelques heures. Comme il marchait d'un pas lent, plein de mille pensées diverses, il vit venir trois hommes à travers les champs.

— Ce sont eux ! pensa-t-il. Les misérables ! ils ont bien tardé ; n'importe, ils n'arrivent pas trop tard.

Il passa la clôture et se cacha derrière une immense roche qui s'élevait comme un mausolée au milieu du champ.

Une voix fraîche égrena tout à coup, dans dans le clos voisin, des notes suaves et mélancoliques, où se mêlait le son argentin d'une chaudière qui se heurtait aux têtes des chardons en fleurs. C'était Noémi qui venait traire les vaches. Les bêtes la regardèrent de loin avec leurs grands yeux pensifs, et lui répondirent par un beuglement joyeux, puis trottant pesamment sur l'herbe molle, elles s'en vinrent

l'entourer. Le lait coulait dans la chaudière formant une écume blanche et tiède.

Les voleurs qui arrivaient par les champs, se dirent qu'un peu de lait apaiserait bien leur soif, et qu'une jeune fille est toujours agréable à regarder, même au fond de la campagne. Noémi ne les vit point venir. Plongée dans quelque rêve agréable comme la jeunesse en fait souvent, elle ne les entendit pas non plus. Elle se leva toute rougissante quand le charlatan lui adressa la parole, demandant pour ses compagnons et lui-même, un peu de lait. Mais elle se remit bientôt, et les invita à se rendre à la maison afin de boire mieux et de manger aussi.

— Bah ! fit le faux bourgeois de l'autre jour, nous boirons à même, c'est meilleur.

— Oui, seigneur ! fit son compère.

Et il prit la chaudière des mains de Noémi, but à longs traits et la passa aux autres qui firent de même.

— Il est délicieux ce lait, dit le charlatan, mais un baiser pris sur vos lèvres doit être mille fois plus doux encore. Et il lui donna un baiser. Elle poussa un cri et partit en courant.

Le muet qui avait suivi cette scène entra tout à coup dans une violente colère. Il sortit de sa cachette et courut vers les bandits. C'était de l'imprudence. Les voleurs ne le reconnurent pas tout de suite. Il eut le temps de renverser de son poing musculeux le faux bourgeois qui se présenta le premier. Les autres saisirent leurs pistolets et le mirent en joue. Il eût voulu leur crier qu'ils étaient des lâches ; il leur cracha à la figure.

— Nous n'avons pas de temps à perdre, dit le charlatan, rends-toi ou meurs.

Il se laissa garrotter. Quand il fut hors d'état de nuire, ils le portèrent derrière la grosse roche, puis ils feignirent de continuer leur route. Ils disparurent dans les broussailles qui bordaient le chemin, à l'endroit où il se replie pour traverser la concession de Saint-François. Quand les pâles lumières des bougies se furent éteintes tour à tour, ils sortirent de leur cachette.

Le faux bourgeois proposa de tuer le muet ; il le redoutait sans trop s'expliquer pourquoi. L'autre canotier ne s'y opposa point. Le charlatan répondit que ce serait maladroit. Il avait

son idée. Les deux brigands s'inclinèrent devant la volonté du jeune docteur *au sirop de la vie éternelle.*

La maison d'Asselin reposait dans un silence profond. Tout était bien fermé. Mais en haut, dans le pignon, une petite fenêtre restée ouverte, faisait comme une tache noire dans l'angle blanc. Il n'y avait pas d'échelle. Robert courut à la grange et rapporta l'échelle du fenil. Elle était trop courte.

— Tenez-la sur vos épaules, ordonna le charlatan ; soyez fermes.

Il monta.

— J'y suis, fit-il à demi-voix, faites bonne garde.

— Oui, seigneur ! firent deux échos.

Une lumière éclaira le grenier. On n'entendit rien ; pas le moindre bruit en bas, pas le moindre bruit en haut. Au bout de quelques instants la lumière s'éteignit, une tête rouge se montra dans la fenêtre noire ; la tête riait d'un rire cynique, mais on ne la voyait pas rire. Le charlatan descendit.

XXV

CARILLON, MON AMOUR !

Le muet avait passé dans une inquiétude profonde les quelques heures qui venaient de s'écouler. Il était lié comme un agneau que l'on mène à la boucherie, et couché sur l'herbe devenue humide. Il essaya de rompre ses liens, mais ses efforts furent inutiles. Il espérait qu'au lever du jour les moissonneurs l'apercevraient en allant couper le grain. Son cœur sans haine montait vers le Seigneur comme les baumes du matin. Soudain, dans le calme de la nuit, il entendit rire. Une sueur froide mouilla ses membres tremblants. Il avait reconnu les voleurs. Une minute après ils étaient près de lui. Le charlatan le toucha du pied et dit avec ironie :

— Eh bien ! as-tu fait des beaux rêves sur ta couche de gazon ? La belle Noémi est-elle venue, comme un ange d'amour, veiller sur ton sommeil ?

— La belle Noémi ! pensa le muet, qui lui a dit à ce monstre, qu'elle s'appelle Noémi ?

Il n'avait pas fini cette réflexion qu'il fut saisi par des bras vigoureux et porté dans une grande charrette, au chemin. Le cheval fouetté par une lanière noueuse, partit au galop, et ne s'arrêta qu'à trois quarts de lieu de distance, sur la grève. Il se trouvait là, roulant et vermoulu, un canot que le soleil avait ouvert en plusieurs endroits. Il fut déposé dans ce canot et lancé sur le fleuve. La mer baissait : il partit à la dérive. C'était l'idée du charlatan.

Asselin fut matinal ce jour-là. Il prit un petit verre de jamaïque, alluma sa pipe et se rendit à sa grange. Il jeta un coup d'œil dans le clos où il enfermait ses chevaux pour la nuit, il s'arrêta court en constatant que Carillon était sorti. Carillon, c'était son gros cheval rouge. Cependant la barrière était fermée et la clôture, nullement défaite. Il entra dans la remise pour voir si les harnais étaient tous accrochés encore aux chevilles de bois. Il en manquait un, le meilleur. La grande charrette n'était pas là, non plus. Il eut un serrement de cœur. Puis une pensée le frappa tout à coup.

Le muet ! c'est le muet !... Il revint à la maison.

— Caroline, dit-il, et sa voix tremblait. Caroline, Carillon est parti.

Caroline qui était encore plongée dans un sommeil délicieux, ne fut qu'à demi réveillée.

— Carillon, mon amour... Carillon... reste auprès de moi, balbutia-t-elle... Carillon, j'aime ton sourire.

— Carillon est parti, te dis-je ! Il a été volé, vociféra Eusèbe qui passait de la douleur à la colère... Carillon, le harnais blanc et la grande charrette !..

Caroline brusquement tirée de son rêve, s'assit en se frottant les yeux.

— Hein ? Qu'est-ce que c'est ? Carillon ? La charrette ?

— Oui, volés, partis ! entends-tu ?... c'est ce chien de muet, vu que je l'ai renvoyé hier. Il nous a peut-être volé autre chose ; monte au grenier. Regarde bien.

Et Caroline monta. On l'entendit marcher de côté et d'autre, s'arrêter, repartir encore : puis l'on entendit un cri perçant, sinistre, terrible... Eusèbe monta l'escalier en trois ou quatre pas. Il aperçut sa femme qui tenait un

vieux pied de bas mal ravaudé et une casquette antique ornée d'un large accroc.

— Vides, mon cher Eusèbe, gémit-elle, vides!... plus rien... volés!... tout a été volé!

Et elle sanglotait et elle était livide comme un masque de plomb.

— Malédiction! cria Asselin en prenant la casquette et le bas qu'il tournait et retournait en tous sens.

Il alla raconter son malheur à ses voisins qui parurent surpris et chagrins même. La petite Noémi pensa que les voleurs pouvaient bien être les trois individus qui lui avaient causé, la veille, une si vive alarme. Son père n'était pas loin de croire la même chose. Il fit part à Asselin de ce qu'il savait de ces trois étrangers. Asselin hocha la tête. Il avait un soupçon, lui :

— Ce pourrait bien être, plutôt, répondit-il, ce diable de muet que vous vous obstinez à prendre pour mon pupille. Il est plus rusé que vous le croyez. L'avez-vous vu ? Est-il ici ?

Bélanger avoua qu'il ne l'avait pas vu depuis la veille.

La nouvelle du vol chez Asselin se répandit

avec rapidité. Ce fut, pendant plusieurs jours, l'unique objet de la conversation. Le muet fut accusé. Il s'était enfui : les circonstances le condamnaient. Un petit gars avait ramené chez Asselin, le cheval trouvé sur la grève.

XXVI

A LA DÉRIVE

La nuit était obscure. Un sourd grondement montait des profondeurs du fleuve. Le canot qui emportait le muet glissait sur la calme surface des ondes, comme, sur la plaine verdoyante, l'ombre d'un nuage qui vole au ciel. Le muet était couché au fond du canot. Il sentit courir sous lui une fraîcheur désagréable, comme l'attouchement glacé d'un reptile. Il essaya de se lever et fit pencher la nacelle. Il parvint à se glisser à l'un des bouts. La sensation du froid humide augmentait toujours, mais lentement. L'eau s'introduisait peu à peu par les fentes décalfatées. Une angoisse mortelle le saisit. Le ciel était noir et le fleuve, toujours calme. Se noyer quand la tempête

gronde et que les vagues écument, cela se conçoit ; mais se noyer quand pas un souffle ne ride les eaux, quand pas un flot ne berce l'embarcation, cela semble impossible. Il réussit à se mettre la tête sur le petit siège, et cela le reposa un peu. Mais l'eau entrait toujours. Un rayon d'aurore parut à l'orient, au-dessus de la forêt sombre, et dans son âme, en même temps, à la pensée de sa mère, luit une dernière espérance.

— O bonne sainte Anne, sauvez-moi, et j'irai pieds nus et nu-tête à votre sanctuaire de Beaupré, pensa-t-il, en regardant le ciel.

Il leva la tête ; le canot se mit à vaciller. Il vit les côtes du Platon avec leurs couronnes d'ormes et d'érables chevelus . . . Pas une voile ne venait ; pas une brise ne soufflait. Seul un canot de pêcheur s'attardait sur la batture du Cap-Santé. Immobile, il vit dans le demi-jour, l'eau qui le couvrait lentement, comme le suaire de la mort. Ses membres engourdis se glaçaient et sa tête devenait brûlante. Des larmes roulèrent sur ses joues. Il dit mentalement l'*Ave Maria* ; il eut un souvenir pour sa petite sœur chérie, un souvenir pour la jolie

Noémi... Le canot s'enfonçait toujours et ses bords ne s'élevaient plus que de quelques pouces au-dessus de la nappe limpide. Il se souleva, dans un dernier effort pour éviter le contact de l'eau qui lui léchait la gorge. La fatigue le gagna peu à peu, sa tête devenue trop lourde redescendit sur le petit siège submergé, et le flot courut avec un léger murmure sur sa bouche qui le repoussa dans un râle de désespoir. Il fit alors cette résistance instinctive et brusque que fait tout être mourant pour échapper aux étreintes fatales de la mort, et le canot chavira.

XXVII

AUX NOUVELLES QUE J'APPORTE

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis le vol commis chez Asselin et le muet ne reparaissait plus. Il était évidemment coupable. On admirait l'art avec lequel il avait feint d'être le pupille d'Eusèbe et personne n'ajoutait foi à son mutisme. On disait qu'il avait fait le muet pour n'avoir pas à répondre aux

questions qui lui auraient été faites, ce qui l'aurait bien un peu embarrassé. Il avait traversé le fleuve. Le cheval d'Eusèbe trouvé sur la grève et la disparition du vieux canot de Grégoire Houde, le prouvaient bien. Asselin se rendit à Québec pour demander à la justice de chercher le voleur. Il voulait que la morale fût vengée, que la justice eût son heure de triomphe, mais surtout que l'argent perdu revînt dans son gousset. En débarquant il se dirigea vers la place du marché. Le charlatan, monté sur son tréteau, déversait les flots de son éloquence sur la foule ébahie. Il se hâta de descendre, perça le cercle des curieux et courut à l'habitant.

— Monsieur Asselin, fit-il, j'ai l'honneur de vous serrer la main. Je sais votre malheur, je partage votre chagrin, et je suis prêt à vous aider. Venez à l'auberge, que nous causions plus intimement.

Asselin était ravi de tant de courtoisie.

—Soupçonnez-vous quelqu'un, demanda le charlatan.

— Oui ; c'est ce gredin de muet. Je ne sais pas si vous le connaissez ?

—Le muet ? Un gros garçon de vingt ans environ, grand, musculeux, cheveux blonds, œil bleu ?

— Précisément.

— Si je le connais ! Mais c'est lui-même qui se trouvait ici il n'y a pas longtemps, lorsque vous me fîtes l'honneur d'accepter un petit [illegible]e. . .

— Je ne le remets pas.

— Il n'a pas voulu boire avec nous... Si je le connais ! Ah ! il est bien capable de vous dépouiller et d'en dépouiller d'autres.

— Quelle est son occupation habituelle ?

— Il ne fait rien et il fait toutes sortes de choses. L'hiver, il va dans les bois, le printemps, il descend sur les *cages ;* l'été, il flâne sur les quais et dans les auberges. . . C'est un rien qui vaille.

Comme ils arrivaient à l'*Oiseau de proie,* ils rencontrèrent le maître d'école, il lui firent la question banale :

— Quelle nouvelle ?

Rossette n'eut pas le temps de répondre, qu'une voix joyeuse et nasillarde se mit à chanter ·

Aux nouvelles que j'apporte,
Mironton, mironton, mirontaine,
Aux nouvelles que j'apporte,
Vos beaux yeux vont pleurer.

C'était Picounoc qui s'avançait, gris comme un brouillard, et marchant en zigzag. Il était accompagné du chef des voleurs.

— Qui te parle à toi ? fit Asselin.

— Fâchez-vous pas, l'ami, c'est la chanson qui dit ça, repartit Picounoc, en courant une bordée vers l'irascible cultivateur.

— Tiens ! dit le chef à son tour, c'est notre maître d'école, et M. Asselin, son beau-frère, je crois.

Picounoc, reprit, s'adressant à Asselin :

—Je vous demande pardon si j'ai chanté ; j'ai le cœur en joie. Le vieux m'a payé un coup, et comme j'avais peur que ce fût le dernier, je l'ai pris un peu fort.

— Et d'où viens-tu, toi ? demanda le chef à Rossette : on ne t'a pas vu depuis plusieurs jours.

—Je ne suis pas demeuré inactif. J'ai fouillé toute la ville et ses environs. Les misérables ! je sais bien qu'elles ne sont plus chez le curé

de Beauport ; mais je ne sais pas où elles se sont cachées.

— Il parlait de Geneviève et de l'enfant.

Je les retrouverai ou le diable m'emportera, ajouta-t-il.

— Qui est-ce qui vous emportera ? demanda Picounoc.

— Tu es bien curieux toi ? répondit Rossette.

— Moi ? Je suis curieux comme deux ou trois femmes.

— As-tu fait parler le charretier ? questionna le chef.

— Un charretier ? répéta Picounoc, il y en a un, là, qui n'a pas de voyage.

— On ne peut en avoir raison, répondit Rossette au chef ; il ne parle pas plus qu'un muet.

—Le muet ? le muet ? Ce farceur m'a fait bien rire, hier, reprit Picounoc... Je revenais du Saut... Vous ne m'écoutez pas ?... Sang de pruche ! je ne suis pas assez monsieur pour jaser avec vous autres... Tout de même, sapin cordé ! j'ai bien ri en le voyant...

—Hein ? fit Asselin vivement intrigué, vous avez vu le muet hier ?

— File, file ! repartit Picounoc. Ah ! vous n'avez pas voulu m'écouter tout à l'heure... arrangez-vous ; parlez ensemble.

—Allons donc ! câlina le vieux brigand, tu prends tout à pied levé... même les verres que je t'offre. Parle et tu boiras.

— Ce diable de muet, qu'il m'a fait rire, hier ! reprit le garçon de chantier en gambadant sur le trottoir.

— Où cela ?

— Sur le chemin de Beauport... ou ailleurs.

— Que faisait-il donc de si drôle ?

— Nu-pieds, nu-tête, un chapelet à la main...

— Tu te moques de nous, Picounoc...

— Par la queue du diable ! c'est vrai.

— Lui as-tu parlé ?

— Beau dommage ! je lui ai dit : Es-tu fou ? Il ne m'a pas répondu. Je lui ai offert ma casquette cirée, il a décliné l'honneur de se mettre dessous ; je l'ai prié de chausser mes bottes tannées, il a dédaigné le cuir de mes bottes ! J'ai bien compris qu'il s'en allait à la Bonne Sainte-Anne, chercher sa langue...

— C'est bien vrai ce que vous dites là ? de-

manda Asselin d'une voix que l'émotion rendait tremblante.

— Vrai comme nous sommes tous quatre des gens d'honneur.

— Pas plus vrai que cela ? observa le chef.

—Vrai comme je suis gris à l'heure qu'il est et que vous le serez dans un instant.

— Mes amis, fit Asselin, voulez-vous me prêter votre aide ? Le muet est le misérable qui m'a volé, je suis à sa poursuite.

—On t'a volé, remarqua le maître d'école avec surprise.

— Tout mon argent. Voici le fait.

Il raconta alors comment il avait pris ce jeune homme à son service ; comment le muet, muet faux, sans doute, s'était fait passer aux yeux de plusieurs pour son pupille, et comment enfin le vol avait eu lieu.

Le charlatan qui regrettait maintenant d'avoir laissé échapper sa victime, fit, comme pour se rassurer cette observation qu'il était réellement privé de la parole. Picounoc s'avança, riant aux éclats :

— Il est muet, affirma-t-il, parce qu'il ne

parle plus... mais il a parlé... comme vous et moi.

— Que dites-vous ? il a parlé ? firent ensemble Rossette et Asselin saisis d'étonnement.

— Si vous aviez été avec nous, l'autre soir, à l'auberge, vous auriez entendu son histoire ; je l'ai racontée. Maintenant arrangez-vous, je ne la redis plus.

— Il a parlé ! il n'a pas toujours été muet ! son nom, quel est son nom ? dirent avec fièvre les deux beaux-frères.

— Son nom ? Djos... Joseph.

— Joseph qui ?

— Joseph Letellier.

— Joseph Letellier ! c'est lui ! exclamèrent-ils avec terreur.

XXVIII

LE PÈLERIN

Le matin qui suivit la nuit du vol, dès le point du jour, André Pagé, du Cap-Santé, alla visiter sa ligne, sur la batture.

Il examina chaque empile, faisant glisser la

corde, et rejetant de l'autre côté de l'embarcation, l'hameçon tout récemment garni d'u ver grouillant. Son visage s'épanouissait de plaisir quand une anguille captive décrivait cent orbes pour fuir le fer qui la perçait et s'enfoncer dans l'onde vaseuse. Quand sa tâche fut terminée il reprit l'aviron. Alors il aperçut un canot qui descendait à la dérive. Il rama vers ce canot qu'emportait le courant. Rendu tout auprès il vit qu'il était plein d'eau et qu'une tête immobile s'appuyait sur l'arrière. Il frissonna de peur. Cependant ses regards ne pc vaient se détacher de la figure de cet homm singulier qui semblait s'être noyé dans son embarcation. Désireux d'en finir, il donna un vigoureux coup d'aviron et vint effleurer le canot submergé. C'était à l'instant où l'onde s'étendait sur le visage du muet, où le suprême effort du mourant faisait perdre l'équilibre à l'embarcation qui lui servait de tombe. Il saisit par les cheveux la victime innocente des voleurs et la souleva au-dessus de l'abîme. Le muet, sorti soudain de sa tombe humide, éprouvait tour à tour, des joies ineffables et des craintes mortelles. Pagé s'aperçut qu'il avait les mains liées

derrière le dos. Il se baissa, le tenant toujours d'une main ferme, ramassa le couteau dont il se servait pour la pêche et réussit à couper ses liens. La figure du muet se transforma, et la vie et la lumière étincelèrent dans ses regards. Il se cramponna au canot. Le pêcheur rama avec vigueur et vint atterrir à la rivière Jacques-Cartier. Flavien Richard qui se trouvait là termina l'acte de charité en dénouant la corde qui lui liait les pieds. Le jeune homme prit la main de Pagé, la baisa et la pressa sur son cœur. De son bras engourdi il lui montra le ciel.

Le soleil sortait d'un nuage, à l'orient ; les pinsons chantaient dans les ormes ombreux, les alouettes sautillaient gaiement sur la grève, et les moissonneurs, la faucille sur l'épaule, retournaient aux champs. Le muet tomba à genoux et, dans une méditation pieuse, il remercia l'infinie bonté de Dieu ; puis il partit la tête découverte et les pieds nus. Il s'arrêtait pour boire un peu d'eau froide ou pour manger le pain de la charité. Ceux qui le rencontraient le croyaient fou. Le lendemain vers midi, il laissait l'église du Château-Richer. Il avait faim et ses pieds endoloris saignaient sur

les pierres du chemin. Il vit une grande maison blanche, avec pignons et contrevents rouges. Cette maison avait un air d'aisance et de propreté qui caressait agréablement le regard. Il se retourna comme pour mesurer la distance qu'il avait parcourue et il aperçut deux voitures qui roulaient grand train. La porte de la maison était entr'ouverte ; il entra. Une femme vint à lui, mais elle s'arrêta soudain, ne pouvant se défendre d'un sentiment de surprise ou de peur, à son aspect misérable. Cependant, elle supposa qu'il était un pèlerin et lui demanda ce qu'il voulait. Il fit comprendre qu'il ne parlait pas et qu'il avait faim. Elle ouvrit l'armoire, prit le pain enveloppé dans la nappe et le mit sur la table après avoir étendu la toile blanche ; puis, se penchant dans une fenêtre, elle dit à une fille qui se trouvait dehors, près de la laiterie, d'apporter du lait et du sucre. La fille entra avec une terrine de lait à la crème. Elle était suivie d'une enfant qui tenait joyeusement un pain de sucre d'érable. C'étaient Geneviève et l'orpheline. Le muet bondit de surprise, ouvrit les bras, saisit l'en-

fant et la couvrit de baisers. L'enfant poussa un cri ; Geneviève eut peur :

—Laissez-la, dit-elle vivement, laissez-la !

Et elle s'avançait, menaçante, vers le pèlerin.

—J'ai promis de la protéger, reprit-elle, folle de terreur ; sa mère me l'a confiée. Vous ne l'emmènerez pas.

Le muet laissa l'enfant se retirer. Il était touché de l'affection de cette fille étrange. Geneviève, attirant la petite à elle, l'embrassa.

— Non, va, disait-elle, tu ne retomberas plus entre les mains des méchants.

Le pèlerin devenu souriant, s'approcha de la table.

— Mangez, monsieur, si vous avez faim, recommença la pauvre fille ; mais laissez-nous nos enfants. C'est tout ce que nous vous demandons.

Deux voitures s'arrêtèrent à la porte ; c'étaient celles que le pèlerin avait vues venir. Quatre hommes se précipitèrent dans la maison. Deux cris terribles s'élevèrent : un cri de terreur, un cri de triomphe.

— Rossette !

— Geneviève !

Geneviève entraîna l'enfant et chercha un refuge dans sa chambre. Le maître d'école la poursuivit en riant. Le pèlerin ressemblait au jeune lion qu'une balle a blessé. La colère décuplait ses forces. Il empoigna Rossette par les reins, l'écrasa sur le plancher, le traîna jusqu'à la fenêtre et le jeta dehors comme il eût fait d'une guenille. La maîtresse de la maison était stupéfaite. Le maître d'école rentra fou de rage.

— C'est lui, dit-il aux autres ; c'est le voleur ! prenez-le !...... canaille ! tu vas le payer !...

Deux constables mirent la main sur l'épaule du muet :

— Au nom de la reine, vous êtes prisonnier.

Le muet les regarda avec étonnement.

— Vous êtes accusé du vol qui a été commis à Lotbinière, chez M. Asselin, expliqua l'un des hommes de la police.

Il courba la tête. Il n'avait pas songé à cette affreuse alternative de la mort ou de l'accusation. Toute résistance étant inutile en face des hommes armés, il se laissa mettre les fers aux mains

Rossette s'approchant de la maîtresse de la maison, lui dit alors :

— Vous le voyez, madame, nous vous débarrassons du plus vilain coquin que la terre ait jamais porté. C'est moi qui l'ai dépisté ; j'en remercie Dieu, car je retrouve ici une enfant que j'aime beaucoup. Vous me la rendrez, n'est-ce pas ? Elle est ma nièce. Oh ! comme je l'ai pleurée ma petite Marie-Louise ! Si vous croyez que je ne dis pas la vérité, faites-la venir ; vous verrez comment elle me nommera ; vous verrez si elle me chérit ou si elle me hait.

La femme ne disait rien : elle écoutait, la tête penchée. Le pèlerin craignait qu'elle ne se laissât convaincre et la regardait avec une extrême anxiété. Mais Geneviève, un peu remise de son effroi, entendit les paroles hypocrites de son ancien ami. Elle sortit de la chambre où elle s'était cachée, et s'avança hardiment vers lui :

—Lâche séducteur, lui cria-t-elle, tu peux cesser tes hypocrites prières, tu n'auras pas l'enfant qu'une sainte femme m'a confiée ! C'est elle, cette femme, qui m'a tirée de tes mains, et qui a

déchiré le voile qu'une folle passion avait mis devant mes yeux ! J'ai vu mes fautes, j'ai vu l'abîme où tu m'entraînais ! j'ai prié et je ne te crains plus ! Va-t-en, monstre ! Tes lèvres impures ne toucheront jamais le front de Marie-Louise. Va-t-en, ou je te déchire avec mes ongles ! Entends-tu ?

Le maître d'école était presque effrayé de tant d'énergie. Il ne reconnaissait plus la faible femme de naguère. Il sortit.

Le pèlerin fut amené à Québec et jeté en prison.

Asselin attendait avec impatience le retour de son beau-frère et des constables. Picounoc était devenu son bon ami. Il avait, sans le vouloir, l'indiscret garçon, fait bien du mal à son camarade de chantier. C'est par sa faute involontaire aussi que la retraite de la fille repentante et de l'orpheline était violée... Jeux du hasard, dit la raison, desseins de la Providence, répond la foi.

Le pèlerin croyait être le jouet d'un rêve pénible. Peu à peu le calme revint dans ses esprits ; la prière soutint son courage. Il ne voulut pas désespérer.

Le jour fixé pour le procès arriva, et il fut traîné au banc des accusés. La foule remplit la salle. Chacun le regardait avec mépris ou curiosité. Asselin vint déclarer comment le croyant honnête, il l'avait pris à son service, et comment l'ingrat s'était enfui après l'avoir dépouillé. Le charlatan jura qu'il avait trouvé sur lui une somme considérable, et il produisit des pièces de monnaie que le beau-frère avare reconnut aisément. Le juge fut inexorable. Il lui fit une leçon sévère et le condamna à cinq ans de pénitencier.

Alors le malheureux pèlerin frémit : une expression de mystérieuse douleur se peignit sur sa belle figure ; il leva vers le ciel ses mains enchaînées et ses grands yeux pleins de larmes.

La foule s'écoula. De tous côtés on entendait :

—La sentence est juste. Il faut un exemple.

La surprise fut grande quand une voix discordante retentit, disant :

—Mille-noms! moi je dis que la sentence est injuste et que ce garçon-là n'est pas coupable.

DEUXIÈME PARTIE

LE PARDON

I

LE BRAYAGE

Octobre est arrivé. Le soleil brille encore, mais son éclat est doux ; un calme délicieux flotte dans l'air, les arbres se sont drapés dans leurs feuillages aux mille teintes, et les vapeurs de la vallée montent comme les parfums de l'encensoir. Les oiseaux ne chantent plus dans les buissons ; ils ont déserté leurs nids de mousse où la neige, bientôt, laissera tomber ces blancs flocons. Les troupeaux bondissent dans les chaumes et la charrue déchire le sein de la prairie. Au bord des ruisseaux, sous les grands arbres, dans les enfoncements mystérieux retentissent les coups rapides de la *braie* et les éclats de rire des jeunes gens.

Les coups les plus rapides et les rires les plus éclatants montaient de la *braierie* d'Asselin, au fond d'une large alcôve, sur le bord du ruisseau de Gagné. C'était le dernier jour de la corvée et la pensée de la soirée promise grisait toutes les jeunes âmes. Et Asselin criait :

— Frappez fort et dru. Vous aurez du plaisir, tantôt : les violons sont retenus pour toute la nuit.

Et des gars éveillés, tout en *brayant*, faisaient un pas en cadence et *battaient les ailes de pigeon* sur le feuillage sec.

Asselin riait ; sa femme aussi. Et les aigrettes légères volaient au-dessus de la bande travailleuse, comme une neige folle, et retombaient mollement sur les jupes de droguet des jeunes filles, et sur les chemises de toile des garçons.

Du fond de la *braierie* on voyait le pont qui reliait les deux rives, sur le grand chemin, et nul de ceux qui passaient n'échappaient aux regards curieux des brayeurs.

— Connais-tu ce jeune homme qui descend la côte ? demanda tout à coup Sophie Auger à

Delphis Legendre qui s'approchait d'elle avec une botte de lin.

Tous les bras s'arrêtèrent à la fois et les têtes se tournèrent vers le pont. Personne ne le connaissait. Il disparut derrière les arbres ; les *braies* reprirent leur besogne et les plus moqueurs se mirent à plaisanter à son sujet. Ils s'interrompirent tout à coup. Il venait de s'engager dans le chemin de la *braierie.*

— Diable ! murmura Asselin, c'est lui !

Et il fit un pas vers le voyageur qui le prévint :

— Comment vous portez-vous, monsieur Asselin ? Je vous ai reconnu de là-bas.

Asselin serra la main que le jeune homme lui présentait.

Octave Hamel se pencha vers Noémi Bélanger :

— Il parle avec son nez, ce garçon-là, lui dit-il.

Noémi se détourna pour rire sans être vue.

— Où allez-vous donc, demanda Eusèbe au nouveau venu ?

— Je cherche une femme qui demeure ici depuis une huitaine de jours, m'a-t-on dit.

— Avec sa fille ? demanda madame Eusèbe.

— Oui, madame, avec sa fille.

— Je parie que c'est celle-là qui vient d'acheter la maison de Jean Nadeau, près de l'église. Elle tenait une maison de pension à Québec ?

— Précisément, affirma l'étranger.

— Une demi-heure de marche d'ici, dit Asselin.

— Merci ; je la trouverai bien maintenant.

— Si vous aimiez à venir passer la soirée avec nous, je me ferais un plaisir de vous conduire demain chez votre mère. Il y aura jeux et danses. C'est la monnaie que je donne à cette gaie jeunesse pour son labeur.

— Sang de pruche ! monsieur Asselin, vous me comblez, vous allez me gâter....

— Sans compter, reprit Asselin, que vous y verrez tous les jolis minois de la corvée. Ils sont un peu chiffonnés ici, mais alors...

Noémi leva la tête, sans songer à rien, et rencontra les regards du jeune homme. Elle eut honte et se tourna vivement. Ce regard lui fit mal.

— Je ne sais toujours pas votre nom observa Asselin.

— Bah! vous n'osez pas dire : Picounoc. Allons donc! est-ce que j'ai du respect humain, moi? Je m'appelle Picounoc depuis quinze ans, et je m'appellerai ainsi jusqu'à demain. Demain je reprends mon nom ; je me range.

Ce nom provoqua le rire, et l'on entendit une dizaine de voix demi-étouffées qui murmuraient : Picounoc ! Picounoc! comme si les arbres de la *braierie* eussent parlé.

Tout à coup s'éleva, de l'autre bord du ruisseau, sur la côte chevelue, un chant d'une indicible mélancolie :

Aujourd'hui j'ai perdu plus d'une espérance
En floraison
Et le doute a soufflé sur ma frêle existence
Son froid poison
Ici-bas j'ai cherché des amitiés divines,
Soins superflus!
L'amour a des regrets, le bonheur, des épines,
Je n'y crois plus!

Cest une femme qui chantait. On la vit passer à travers les branches dénudées. Ses cheveux en désordre flottaient sur ses épaules. Elle tenait à la main un petit chapeau qui devait avoir coiffé une tête mignonne. Elle descendit par la route en spirale et s'avança sur le

pont, regardant de toutes parts et gesticulant avec feu.

— Geneviève ! Geneviève ! s'écrièrent les jeunes gens.

Elle arriva en courant. Pâle, les yeux secs, vitreux, les lèvres entr'ouvertes, elle regarda tout le monde.

—Est-elle ici? L'avez-vous vue ? dit-elle ; je la cherche depuis trois jours.

— Qui ? demanda Picounoc.

— Qui? tu le sais bien : tout le monde le sait. Au Château-Richer tout le monde pleure, parce qu'il est venu des hommes méchants de la ville.

— On ne te comprend plus, Geneviève, fit madame Eusèbe, en s'approchant de la malheureuse fille, es-tu troublée?

L'infortunée ramassa une petite pierre et la jeta dans le ruisseau en disant :

— L'eau était calme, maintenant elle est agitée ; elle était pure, maintenant elle est vaseuse : c'est l'image de mon âme. Malheur à celui qui tue l'innocence ! Les enfants sont des anges.... Mais pourquoi me regardez-vous ainsi, vous autres ? Travaillez donc !

Le serviteur qui ne travaille point ne mérite pas de manger...

— Ni de boire, ajouta Picounoc.

— Il boira le calice amer de l'indigence.

Elle aperçut Asselin :

— Pourquoi te caches-tu ? lui cria-t-elle. La petite Marie-Louise est-elle avec toi ? Rends-la moi, je t'en prie ! j'ai promis à ta mère de la protéger. Sa mère m'a demandé de la déposer au pied de la croix....

Les jeunes gens chuchotaient, disant :

— Elle est folle. D'où vient-elle donc ?.... Pauvre Geneviève !

Elle se mit à fouiller la *braierie*, soulevant les bottes de lin, tournant derrière les grands arbres, écartant les branches des noisetiers et des saules, et criant toujours :

— Marie-Louise ! Marie-Louise !

Elle reprit le sentier qui conduisait au grand chemin et monta la côte. Debout près de leurs *braies* muettes, ses amis de naguère, saisis d'étonnement, la regardaient monter.

Asselin ne savait pas la cause de la folie de Geneviève, et il soupçonna quelque crime nouveau. Quand il entendit appeler l'orpheline il

éprouva de la joie, car il comprit que l'enfant était encore une fois perdue.

II

L'AUBERGE DE LA COLOMBE VICTORIEUSE

Le jour même de la condamnation du muet, il se passa, dans la rue Champlain, un petit événement qui n'intéressa pas tout le monde, mais qui intrigua fort la mère Labourique : Les contrevents épais de la maison d'en face s'étaient ouverts, comme des yeux fermés depuis longtemps, et la lumière avait joué sous les plafonds enfumés. Des meubles avaient été apportés. Des femmes s'étaient occupées à laver les vitres poussiéreuses, les planchers et les murs couverts d'arabesques dessinées au charbon. Un homme vint appuyer une échelle contre le mur, vis-à-vis la porte et il monta, portant quelque chose qui ressemblait à une enseigne. La vieille Labourique pâlit de colère :

— C'est de la provocation, cela, grinça-t-elle, c'est de la méchanceté ! Ah ! la concurrence !.. On veut nous abattre, nous ruiner ! On va voir !

On a encore du sang dans les veines. Louisonne !

Louisonne accourut et se pencha dans la fenêtre. L'enseigne s'étalait au soleil : Une colombe blanche tenait sous, ses pieds délicats, un énorme oiseau peint en rouge. Au-dessous, des lettres jaunes comme de l'or. Tout cela sur un fond noir, c'était presque beau.

— Qu'y a-t-il d'écrit ? demanda l'aubergiste d'une voix frémissante.

— *La Colombe victorieuse.*

— Quand je le disais que c'était de la provocation ! Victorieuse, elle ne l'est pas encore.

C'était une femme qui venait de louer cette maison, et chose singulière, cette femme n'avait aussi qu'une fille, mais Emmélie était un beau brin de jeunesse ; et quand elle mit la tête à la fenêtre pour la première fois, et qu'un rayon de soleil illumina sa blonde figure, Louisonne sentit les morsures de la jalousie.

La nouvelle hôtelière pouvait être âgée de quarante-cinq ans. Une profonde tristesse se lisait sur ses joues pâles. Elle avait souffert : son œil doux et voilé le disait. Quand elle souriait, l'amertume coulait sur ses lèvres. Elle venait

de vendre une propriété qu'elle possédait depuis longtemps à la campagne. La culture donne si peu quand on ne travaille pas soi-même et qu'il faut tout confier aux étrangers.

Lorsque les habitués de l'*Oiseau de proie* redescendirent à la Basse-Ville, dans la relevée, après le procès du pèlerin, ils furent singulièrement surpris de trouver ouverte la maison depuis longtemps inhabitée. Le chef dit à la mère Labourique :

— Enfin, nous allons boire à bon marché, il y a compétition.

— Je ne sais pas quelle est cette gueuse, gronda la vieille mégère.

— Le soleil luit pour tout le monde, observa Picounoc.

L'aubergiste le regarda de travers.

— Ne vous fâchez pas, reprit-il, vous ne serez pas abandonnée, nous boirons tout autant de mauvais rhum que par le passé; vous ne perdrez rien, ce que l'on prendra là, ce sera du surplus...

— Coquin, va ! tu mériterais d'ête foudroyé sur-le-champ.

— Par les yeux de cette jolie fille, acheva

Picounoc, qui venait d'apercevoir la fille de la *Colombe victorieuse.*

Louisonne se mordit les lèvres et sortit. Tout le monde regarda la belle voisine.

— Allez-y, allez-y ! fit la Labourique, vous êtes libres.

Une heure plus tard, l'ex-élève et Sanschagrin causaient tranquillement avec l'hôtelière nouvelle, en vidant un verre de bière. Emmélie mettait en rang, sur les tablettes peintes, les gobelets de cristal et les carafes au long col luisant.

De temps en temps, interpellée par l'un ou l'autre des jeunes garçons, elle s'arrêtait timide et rougissante, et ses paroles étaient pleines de candeur. L'ex-élève emporta dans son cœur son image ingénue et souriante. Quand elle fut seule avec sa mère, elle prit son aiguille et se mit à coudre ; et pendant que ses yeux suivaient les points réguliers que formait le fil dans l'indienne, ses pensées se promenaient avec le charmant garçon qui venait de sortir.

A l'*Oiseau de proie* l'on parlait de la sentence prononcée contre le pèlerin.

— Cinq ans de pénitencier, répétait la mère

Labourique, c'est long. Je n'aurais jamais pensé qu'il pût tourner de cette façon... Je l'aimais comme mon enfant... Les bons conseils ne lui ont pas manqué.

— Pour un fripon de l'espèce, affirma le charlatan, ce n'est pas trop. Il faut que les honnêtes gens soient protégés ; il faut que la canaille soit traquée jusqu'en ses retraites les plus cachées !

— Bien dit ! fit le chef en battant des mains.

— Vous en parlez à votre aise, observa Poussedon : canaille, fripon, voleur, et le reste, voilà des titres qui ne conviennent pas à tout le monde en général, ni, peut-être, au muet en particulier.

Cette remarque jeta un peu de froid.

— Vous n'avez pas la prétention de croire qu'il n'est pas coupable, et qu'il a été mal jugé ? demanda ironiquement le docteur à la barbe rousse.

— Moi je ne prétends rien, répondit le garçon de chantier ; mais il s'en trouve d'autres qui ne pensent pas comme vous.

— Oui ? Je serais curieux de connaître ces imbéciles-là.

— Ils ne songent donc pas qu'ils outragent le tribunal ? ajouta le chef.

— Je ne sais pas à quoi ils songent, repartit Poussedon ; mais je sais bien ce qu'ils disent.

— Et que disent-ils ?

— Ils disent que la sentence est injuste et que Djos n'est pas coupable. Tant pis pour le tribunal s'il est outragé.

— Ne faites pas attention, ajouta Picounoc, moqueur, c'est un habitant qui dit cela ; vous savez ? un homme habillé d'étoffe grise et chaussé de bottes tannées.... Ça ne compte pas.

— L'as-tu entendu ? questionna le chef.

— Sapin gris ! si je l'ai entendu ! il criait cela à tue-tête, en sortant de la cour.

— D'où vient-il, cet habitant ? quel est son nom ?

— Je n'ai pas songé à lui faire subir d'interrogatoire, répondit Picounoc, toujours enjoué.

Le chef devenait inquiet et ses compagnons pouvaient lire, sur sa figure méchante, l'anxiété de son âme. Robert dit, comme pour lui rendre l'assurance :

— Bah ! une chose jugée est jugée.

III

AMO TE

L'ex-élève revint chaque jour à la *Colombe victorieuse.* Emmélie se plaisait à l'entendre parler de ses voyages. Il était gai et racontait avec verve. Un sentiment doux et mystérieux s'éveilla dans le cœur de la jeune fille. Elle ne le combattit point, mais se laissa bercer par ces chastes rêveries qui révèlent le premier amour, comme la blanche vapeur révèle la chaleur des sillons nouveaux. Il devina bien le trouble ravissant de sa nouvelle amie ; il en fut étourdi de bonheur. Il se sentait aimé, il aimait de toute son âme, et pourtant il n'avait pas dit une parole qui pût trahir son secret, il n'avait pas reçu le plus mince des aveux. Mais ceux qui ont aimé savent bien que les premiers et les plus doux aveux sont portés, d'un cœur à l'autre, sur les rayons de ces regards longs et chauds qui se rencontrent, se confondent et font tressaillir tout notre être d'une indicible ivresse.

Cependant il voulait se rendre à Deschambault, sa paroisse natale, pour voir sa famille. La maison paternelle était richement peuplée. Le père l'attendait pour lui donner des conseils, la mère, pour le presser sur son cœur, les sœurs et les frères, pour entendre ses histoires étranges. Il ne pouvait toujours pas partir sans revoir Emmélie. Cette fois il était pâle et morose, lui d'ordinaire si jaseur. La jeune fille vint s'asseoir près de lui avec son tricot.

— Je m'en vais, Emmélie, dit-il après un silence, en poussant un soupir.

— Où vous en allez-vous, demanda la jeune fille.

— Dans ma famille.

— Pour longtemps ?

— Trois ou quatre semaines.

— Ah !

Cette exclamation signifiait, à coup sûr : pas plus longtemps ! Il sentit un froid au fond du cœur et resta silencieux. Puis enfin, ramassant ses forces :

— Vous ne trouvez pas cela bien long, vous. mais moi....

— Je croyais que vous partiez pour les chantiers.

— Je *monterai dans les Hauts* ensuite.

— Pour tout l'hiver ?

— Pour tout l'hiver.

La jolie fille baissa la tête.

— Viendrez-vous à Québec, avant de partir ? fit-elle.

— Peut-être.

— Pourquoi n'y viendriez-vous pas ?

— Pourquoi y viendrais-je ?

Emmélie à son tour garda le silence.

— Personne ne tient à me voir, reprit l'amoureux garçon, et il la regarda tendrement.

— Personne ? dit-elle avec reproche en lui rendant son éloquent regard.

— Qui donc ce pourrait être ?

Elle ne répondit pas.

— O Emmélie, si c'était vous !

Elle se détourna ; une larme mouillait ses cils blonds.

— Emmélie, je vous aime ! s'écria-t-il.

Emmélie sourit et dit après un instant :

— Ne soyez pas longtemps à Deschambault.

— Vous m'aimez donc un peu, reprit l'ex-

élève tout transporté ; oh ! dites-le moi. Il est si doux d'entendre dire : Je vous aime !

— Je vous aime, répondit un écho divin....

Quand l'ex-élève sortit il y avait de l'éclat dans ses yeux, des rayons sur sa figure. Il souriait. Les vieilles maisons de la rue Champlain lui parurent propres et coquettes ; il trouva des parfums dans l'air et du soleil dans les rues. Il sentait le besoin d'épancher son bonheur, de jaser follement, de rire à tout le monde. Il traversa les places et les quais, il longea les grèves et les rues, puis enfin rentra chez la mère Labourique, pour serrer la main aux amis de chantier ?

Les brigands étaient là aussi.

— On voit bien qu'il y a une jolie fille de l'autre côté de la rue, vous ne mettez plus les pieds ici, débita la vieille hôtelière, d'une voix amère et sèche.

— *Virgo virginum*, répondit l'ex-élève, heureux de retrouver son latin.

Il se mit à causer avec tout le monde, faisant une plaisanterie à l'un, racontant à l'autre ce qu'il avait recueilli sur les places...

— Mais une chose qui me fait plaisir, dit-il

à la fin, c'est la démarche d'un habitant du Cap-Santé, pour faire élargir notre ami le muet.

Il y eut un mouvement de surprise autour de lui.

— Un habitant du Cap-Santé ? répéta le chef.

— Oui, je l'ai vu au débarcadère. Il vient d'arriver. C'est le même qui a crié à l'audience, l'autre jour, que la sentence était injuste.

Il en connaît long, lui, paraît-il, mais il ne veut point parler maintenant.

Tout en discourant ainsi, l'ex-élève fit un tour dans la salle et passa devant la fenêtre.

— Tiens ! fit-il, le voici, cet homme.... Il entre avec quelques amis à la *Colombe victorieuse.*

Le chef s'approcha de Charlot, et lui glissa quelques mots à l'oreille. Charlot répondit par un signe de tête.

IV

INQUIÉTUDES

Eusèbe Asselin ne trouvait pas avoir payé trop cher la condamnation de son pupille. Le

mutisme de Joseph n'était plus, en effet, un secret pour lui. Rossette avait appris, des gens de chantier, la terrible punition que le ciel avait infligé au jeune blasphémateur et s'était empressé de raconter la chose à son beau-frère. Mais le secret fut bien gardé dans la famille. Et l'avare Asselin, déguisant ses soucis, ne perdait pas une occasion de vilipender son employé infidèle, et de se moquer de ceux qui l'avaient protégé. Noémi Bélanger en éprouvait une sérieuse tristesse. Elle ne chantait plus en allant à la récolte. Cependant elle sentait que son cœur sans défiance s'était laissé prendre et elle voulait redevenir indifférente. Hélas ! le cœur qui s'est donné à l'amour ne se délivre pas facilement de ses chaînes : il est comme l'oiseau qui ouvre ses ailes captives dans une cage étroite. Il s'élance vers la liberté et retombe meurtri. Quand elle passait devant la maison déserte des pupilles, le souvenir du muet se réveillait plus vif, et l'orgueil blessé luttait dans son âme contre l'amour perdu.

Depuis l'arrestation du pèlerin un nuage avait obscurci la sérénité de Geneviève. Elle ne se croyait plus à l'abri des insultes de son an-

cien maître, dans cette maison calme du Château-Richer loin de la ville et loin du monde. Elle veillait sur l'enfant avec une sollicitude extrême. Madame Lepage, sa bienfaitrice nouvelle, s'était vite attachée elle aussi à la mignonne orpheline, et déjà elle formait des rêves brillants et de riants projets pour son avenir. La naïve enfant qui n'avait jamais entendu une parole affectueuse, ne comprenait rien à son bonheur, et se demandait pourquoi on l'aimait ainsi. Les jours s'écoulaient paisibles comme le grand fleuve qui dormait à la porte de la maison.

Le soir de l'arrestation du muet, les deux beaux-frères, Rossette et Asselin, avaient causé longtemps, à l'*Oiseau de proie*; longtemps ils s'étaient demandé s'il fallait reprendre l'enfant ou la laisser avec ses parents adoptifs, l'élever en tutelle ou la faire disparaître.

V

CHARLOT S'EXERCE LA MAIN

— Le voici, cet habitant, avait dit l'ex-élève, en voyant entrer à la *Colombe victorieuse*, un

homme vêtu d'étoffe grise du pays, et coiffé d'un chapeau de paille ronde.

Un moment après le chef des bandits invitait tout le monde à se rendre à l'hôtel d'en face. Voleurs et gens de cage marchaient bras dessus, bras dessous. Soyons juste, ces derniers ne connaissaient point l'infâme et dangereux métier de leurs amis d'un jour. Ils avaient de riches défauts, mais ils respectaient le bien d'autrui.

La maîtresse de la *Colombe victorieuse* fut ravie de voir entrer à la fois tant de personnes. Le chef s'approcha du comptoir, se retourna, puis fixant les habitants :

— Messieurs, dit-il, voulez-vous prendre un verre avec nous ?

— Merci, nous venons de prendre, fut-il répondu.

— Cela n'y fait rien, insista le vieux Saint-Pierre ; approchez, nous allons faire connaissance. Versez à tout le monde, madame.

L'hôtelière mit plusieurs carafes sur le plateau.

La conversation s'engagea. On parla du beau temps et de la récolte, du commerce et des

chevaux ; puis, enfin, du jeune voleur que la justice avait arrêtée dans ses beaux exploits.

— Mille noms d'une pipe ! s'écria le chef, ce garçon-là paraissait pourtant bien honnête.

— Honnête, monsieur, reprit avec feu l'un des cultivateurs, honnête, ce garçon-là ! oui, il l'est, j'en suis sûr.

— Comment pouvez-vous affirmer cela, vous ? le procès a eu lieu, la preuve a été accablante, le jugement, approuvé de tout le public.

C'était le docteur au sirop de la vie éternelle qui prenait la défense du tribunal.

— Ah ! monsieur, affirma l'habitant, si vous saviez ce que je sais, vous verriez que les tribunaux peuvent se tromper et que la justice a souvent un bandeau sur les yeux.

— Mais que savez-vous donc, vous, que la cour n'a pu savoir ?

— Je sais que ce jeune homme n'a pas commis le vol pour lequel il a été condamné.

— Vous auriez dû venir rendre témoignage en sa faveur, alors. Il est trop tard maintenant.

— Pardon, il n'est jamais trop tard pour réparer une faute.

— Qu'allez-vous faire ?

— Je vais raconter ce que je sais, ce que j'ai vu, ce que j'ai fait.

— Si nous pouvons vous aider en quelque chose, fit le chef, nous le ferons de tout cœur. Les honnêtes gens doivent s'unir pour faire triompher la vérité, comme pour écraser le mal.

— Ça ne sera pas long, repartit Pagé, l'habitant. Je vais dire que j'ai sauvé l'accusé au moment où il se noyait, solidement lié avec de fortes courroies, dans un canot qui s'en allait à la dérive plein d'eau.

Les voleurs se mordaient les lèvres.

— C'est étonnant, c'est incroyable, murmurait Saint-Pierre.

— Et les voleurs devaient être nombreux, reprit Pagé, car un gaillard comme le muet ne se laisse pas garrotter par des femmes. Il paraît, continua-t-il, fier d'exciter tant d'intérêt, qu'une jeune fille qui demeure près de chez Asselin, a vu les brigands : même que ces polissons l'auraient embrassée pendant qu'elle trayait ses vaches, au champ.

— Vous serez un bon témoin, vous, remarqua Robert.

— Moi ? je sauverai ce garçon, ou il y a pas de justice au monde.

Le chef se leva, car tous s'étaient assis pour converser ; il tendit sa main à Pagé.

— Vous êtes un brave homme, lui dit-il, et je vous souhaite bonne chance.

Cependant Picounoc s'était approché d'Emmélie. Elle l'attirait invinciblement, et il se plaisait à regarder les boucles soyeuses de ses cheveux blonds. Ses regards insolents troublèrent la jeune fille et elle rougit. Il lui parla de l'ex-élève. Cela lui plut sans doute, car sa figure devint souriante ; cependant elle fut d'une discrétion parfaite et son doux secret resta bien enfoui dans son cœur aimant. Quand elle se retira, Picounoc la suivit des yeux : le feu d son âme jaillissait de ses prunelles.

De son côté, tout en parlant avec les autres, le chef avait remarqué l'hôtelière et il faisait des rêves insensés. C'est que la propriétaire de la *Colombe victorieuse* était une belle femme, malgré son air de souffrance, et que le vieux Saint-Pierre était un libertin.

Il était près de neuf heures quand Pagé sortit de l'hôtel pour retourner au bateau où

Richard, un cousin, l'attendait. Les voleurs l'avaient retenu à dessein jusqu'à l'heure des ténèbres. Cependant Charlot s'en était allé plus tôt. Il s'était dirigé vers la place où gisaient sur leur fond plat les bateaux de passage. La mer était basse. Quelques rares lanternes poussaient vers les endroits dangereux des reflets pâles et tremblants. On eût dit des doigts de cadavre montrant les lieux où se cachent les poignards. Il se glissa le long du quai dans un angle fort obscur. Sa main fermée était gantée de plomb. Il attendit. Une demi-heure s'était à peine écoulée qu'il entendit les pas d'un homme sur la grève sombre.

— Pagé, est-ce toi ? demanda-t-il.

— Oui, c'est moi, répondit l'homme ; et il ajouta : Est-ce toi, Richard ? je ne te reconnais plus.

— Oui ; viens donc par ici.

Pagé entra dans l'angle noir.

— Diable ! Richard, murmurait-il, te sauves-tu ?... j'ai de la vase jusqu'à la cheville... je m'en vais par là-bas...

Il tourna le dos au quai et se dirigea vers les barges.

Alors Charlot s'avança derrière lui, doucement pour ne pas être entendu, et quand il fut bien près il lui abattit sur la tête son poing chargé de plomb. Le malheureux tomba la face dans la boue. Charlot le frappa encore, le frappa toujours jusqu'à ce qu'il crût la vie éteinte. Alors il s'éloigna satisfait.

VI

LUEUR D'ESPÉRANCE

Le vieux Saint-Pierre, le maître d'école, le charlatan, Robert et les gens de cage étaient revenus à l'*Oiseau de proie.* Rossette à demi-couché sur un banc, la tête appuyée sur sa main, repassait, dans son esprit, les incidents variés de sa nouvelle existence. Robert et le charlatan parlaient de la vente des drogues et du prix du bois. Picounoc et le chef vantaient tout haut les charmes de leurs voisines de la *Colombe victorieuse.*

—Je suis mordu au cœur, disait Picounoc

avec une secousse de tête désespérée.

Et le vieux affirmait à son tour qu'il donnerait à peu près toutes les années qui lui restaient à vivre, pour devenir, un jour, l'époux fidèle et légitime de la mère d'Emmélie.

— Elle est bien farouche, cette jeune fille, reprenait Picounoc.

— La mère est féroce, répondait le chef.

— Ce serait drôle si vous alliez devenir mon beau-père...

— Tu remplacerais dignement les enfants que j'ai abandonnés.

— Je me sens dessécher comme le foin coupé.

— Je souffre un martyre indicible. Si je meurs ainsi je monte au ciel en corps et en âme.

— Hormis que votre corps ne soit tout consumé.

— As-tu du courage, Picounoc ?

— Si j'ai du courage ! en voilà une demande ! je n'en ai jamais dépensé.

— As-tu de la sensibilité ?

— Une sensibilité extrême quand on me

fait mal ; pas la moindre quand je fais mal aux autres.

Un éclat de rire partit du fond de la salle. C'étaient Robert et le charlatan qui trouvaient drôle la conversation des deux amoureux.

Charlot entra. Il jeta les yeux autour de la pièce pour voir ceux qui s'y trouvaient. Ses bottes étaient crottées, ses mains, sales et légèrement tachées de rouge. Il passa dans la cuisine et se lava. Le chef le rejoignit.

— L'affaire est-elle faite ? demanda-t-il tout bas.

— En conscience, s'il n'est pas mort il a la vie dure.

La jeune Emmélie et sa mère entraient dans leur chambre modeste pour se reposer des fatigues de la journée. L'avenir leur apparaissait plus serein que par le passé. Emmélie songeait à son premier amour, et se sentant emporté dans un monde radieux. O douces espérances des cœurs aimants ! ô rêves délicieux du jeune âge ! que vous prêtez de charmes à la vie ! et que l'on est heureux de ne pas deviner comme vous vous envolez, vite !

Les deux vertueuses femmes venaient de

céder aux douceurs du sommeil, lorsque des coups violents ébranlèrent la porte de leur maison. Elles se levèrent en tremblant et vinrent ouvrir en se mettant sous la garde de Dieu.

Pendant que par dérision on buvait à sa santé, dans le tripot de la Labourique, le muet couché sur un grabat sale et dur, dans une cellule humide, pleurait. Il pleurait sur la malice et l'aveuglement du monde. Il se demandait, dans son ignorance, pourquoi Dieu permet que le mensonge et l'injustice triomphent. Il comprenait cependant qu'il avait des fautes à expier et que le châtiment le purifierait. Il se soumettait, car il était repentant ; mais il frémissait à la pensée de l'infamie qui souillait à jamais le nom de son père.

Un matin qu'il était à genoux devant un crucifix qu'on lui avait permis d'accrocher au mur, la porte de sa cellule s'ouvrit et un prêtre entra. Il avait un reflet de joie dans les yeux, ce prêtre. Il lui prit la main et la serrant amicalement :

— Ayez confiance, mon enfant, dit-il, Dieu ne vous abandonnera pas. Il semble vouloir faire reconnaître votre innocence.

Le muet le regarda avec étonnement.

— Un habitant du Cap-Santé, continua le ministre du Seigneur, est venu à Québec, et il raconte qu'il vous a sauvé d'une mort inévitable et barbare.

Le pèlerin regarda son crucifix avec un rayonnement de plaisir.

— Déjà l'esprit public se réveille, continua le prêtre, et l'on veut savoir ce qu'il y a de vrai dans tout ce récit. Malheureusement le citoyen qui peut vous sauver est dans un état des plus lamentable. Il a été assailli et battu cruellement. On l'a cru mort. Cet événement fait sensation et confirme la vérité des paroles qu'aurait dites ce brave homme. Il est évident que les voleurs ont intérêt à le faire disparaître. Votre départ sera nécessairement retardé et probablement que vous serez rendu à la liberté.

L'espérance descendit dans l'âme brisée du pèlerin.

VII

LA VICTIME DE CHARLOT

Quelques minutes après l'assaut commis sur la personne de Pagé, dans les ombres, sur la grève, Flavien Richard monta sur l'une des barges, à la Place.

— Es-tu seul ? demanda quelqu'un ; qu'as-tu fait de Pagé ?

— Pagé ? je ne l'ai pas vu.

— On vous a entendus parler ensemble il n'y a qu'un instant.

— Voilà qui est drôle. Et que disions-nous ?

— Pagé demandait à quelqu'un qui l'appelait, s'il était Richard, une voix a répondu : oui.

— Cette voix n'était pas la mienne, bien sûr.

— Il faut voir alors s'il ne lui serait pas arrivé quelque malheur.

Une lanterne fut allumée et plusieurs personnes descendirent sur le rivage. On entendait, au large, quelques avirons attardés. Des rues voisines le bruit des pas montait de moins en moins assourdissant. Soudain un cri s'éleva, les chercheurs se penchèrent avec leur lumière

pâle sur quelque chose ; puis ils revinrent au bateau, marchant ensemble à pas lents et comme chargés d'un pesant fardeau. Ils avaient trouvé le malheureux Pagé, sans connaissance, couvert de sang et de boue, à quelques pas du quai, près du flot montant.

La police, informée de l'accident, descendit à l'auberge de la *Colombe victorieuse.* C'est alors que l'hôtelière et sa fille furent brusquement tirées de leur premier sommeil. Elles racontèrent ce qui s'était passé chez elles dans la soirée, les causeries, les remarques de chacun. Elles dirent aussi qu'un homme répondant au nom de Charlot était sorti avant les autres pour ne plus rentrer.

La nuit fut longue et pénible pour elles. Elles ne purent retrouver le sommeil. Le spectre de ce pauvre cultivateur assassiné passait et repassait sans cesse devant leurs yeux, avec ses blessures saignantes. Il y avait maintenant comme une tache indélébile sur le seuil de leur maison, et il leur semblait que le sang versé pendant cette nuit de malheur allait retomber sur leurs têtes.

En sortant de la *Colombe victorieuse* les

hommes du guet entrèrent chez la mère Labourique. Les brigands firent bonne contenance. Pourtant une légère pâleur se répandit sur la figure méchante de Charlot. Les rusés coquins se tinrent sur leurs gardes et laissèrent le chef répondre à toutes les questions. Charlot parut embarrassé, tout de même, quand on lui demanda pourquoi il était sorti de l'auberge avant les autres ; mais il se remit vite et répondit :

— C'est mon affaire. J'entre et je sors quand il me plaît.

Il fut laissé en liberté pour le moment. Au reste l'attitude des brigands devenait menaçante, et il valait mieux, peut-être, user de prudence.

Pagé avait été transporté à l'hôpital. Si l'on eut tardé d'une heure à le chercher, la mer montante aurait passé sur lui, et achevé l'œuvre de l'assassin. Les blessures étaient graves, mais il y avait espoir de le sauver. Charlot regrettait bien maintenant d'avoir négligé une précaution toute naturelle, et il se demandait pourquoi il n'avait pas traîné à

l'eau sa victime.... L'eau coulait à dix pas, profonde et rapide...

La nouvelle de cet attentat se propagea vite. Elle fit sensation à Lotbinière et au Cap-Santé. Ce fut Bélanger qui l'apprit à ses voisins. Il alla trouver Asselin à sa grange.

— Sais-tu la chose ? demanda-t-il.

— Non, quelle chose ? répondit Asselin, qui redoutait toujours d'apprendre de mauvaises nouvelles.

— André Pagé, du Cap-Santé, a été assassiné à Québec.

— Vraiment ! Tu es sérieux ?

— Rien de plus vrai. Baptiste Miquelon l'a vu. Il n'est pas mort encore mais il est fort risqué.

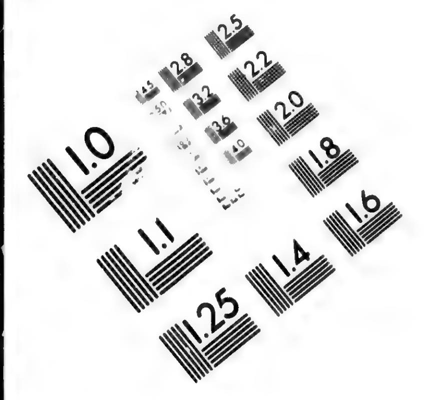
— C'est bien triste ! fit Asselin.

— Ce n'est pas tout. Il paraît que ton voleur est innocent et qu'il va être mis en liberté.

— Le muet ?

— Oui, le muet... ton pupille, probablement...

— Mon pupille, mon pupille... on verra....



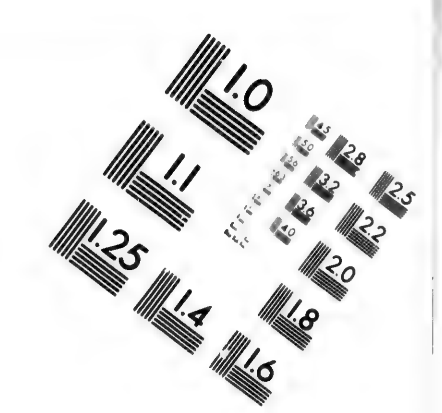
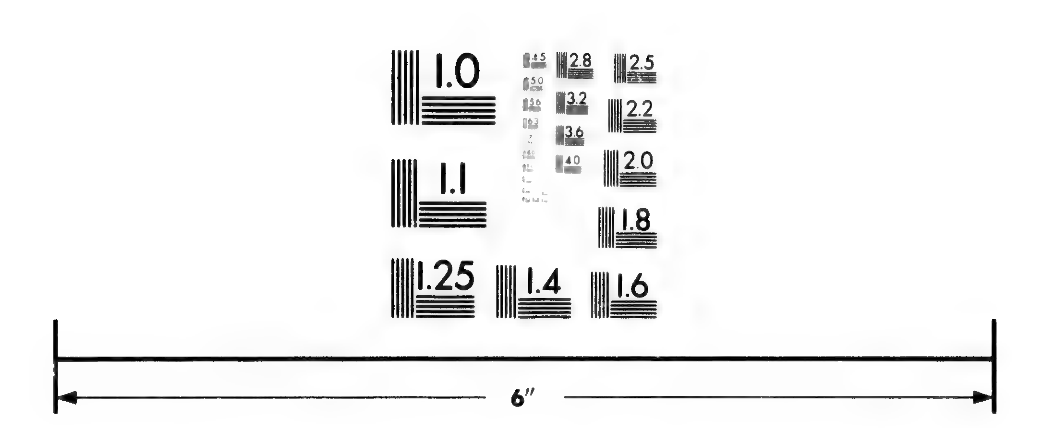
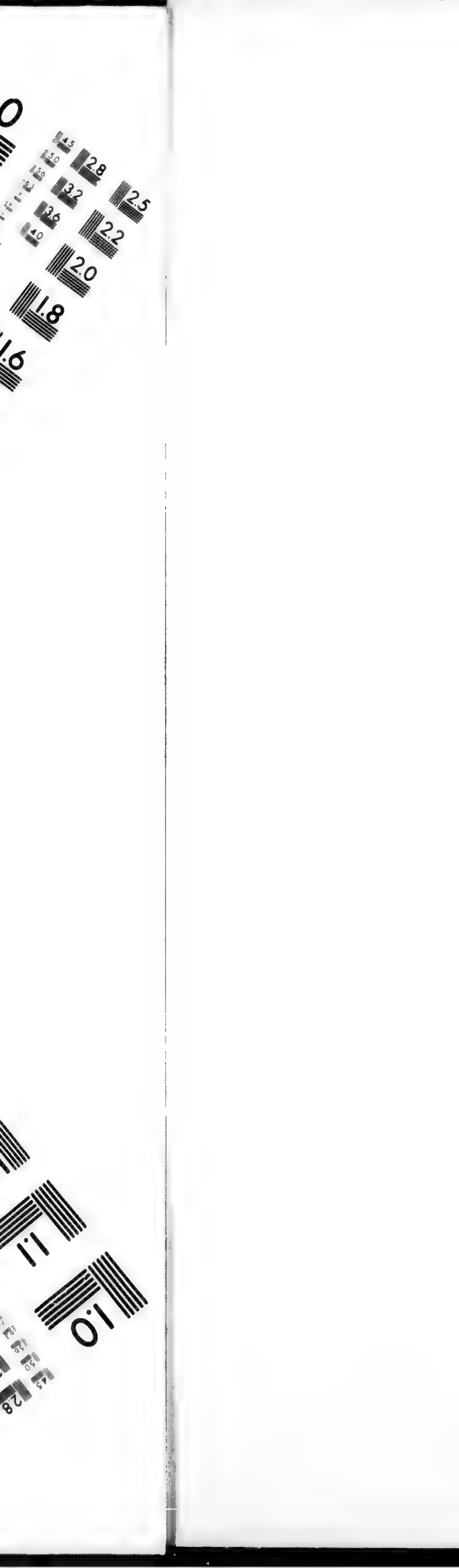


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Mais comment pourrait-il être mis en liberté ? la preuve...

— La preuve... il n'y a pas de preuve... Probablement que les voleurs ce sont ceux qui ont voulu tuer Pagé... car, il faut le dire, Pagé était allé à la ville pour faire reconnaître l'innocence du muet.

— Il n'est pas mort... encore, dis-tu ?

— On espère le sauver.

Quand Bélanger revint chez lui, il était convaincu du désappointement de son voisin et commençait à douter de sa droiture. La jolie Noémi ressentit une grande joie en apprenant que l'on avait des doutes sérieux sur la culpabilité du muet. Elle recommença à chanter, et sa voix suave égayait la maison silencieuse depuis plusieurs jours.

VIII

VICE ET VERTU

Après avoir passé quelques jours dans la ville, les gens de chantier reprenaient tour à tour le chemin de leur village. L'ex-élèvo ne

resta pas longtemps au sein de sa famille : une puissance irrésistible l'attirait à Québec ; l'image la blonde Emmélie se dessinait toujours devant ses regards, et elle lui semblait enveloppée d'un nimbe lumineux. Sa gaieté se noyait dans une douce mélancolie et ses reparties joyeuses n'étaient plus émaillées de latin. Il revint donc à la ville, et la jolie fille lui avoua qu'elle s'était ennuyée. Dehors le ciel était noir et sans soleil ; il pleuvait ; mais il y avait de la sérénité sur leurs jeunes figures et leurs âmes étaient ensoleillées.

Picounoc et le vieux Saint-Pierre causaient ensemble, au fond de la salle enfumée de l'*Oiseau de proie*.

— Si la pluie continue la nuit sera noire, observa le chef.

Et Picounoc répondit :

— Sang de pruche ! il faut se hâter, car je pars demain pour aller voir ma mère. Dix ans loin d'elle, c'est long.

— Et ton père ?

— Mon père ? Est-ce que je sais, moi, si j'en ai un ?

— Tant mieux, il ne te maudira pas.

Le chef des voleurs et l'homme de *cage* nourrissaient un projet infâme. Ils allèrent frapper à la porte de la *Colombe victorieuse* et demandèrent la permission d'y passer la nuit. L'hôtelière leur déclara qu'elle ne pouvait les héberger. Elle ne pouvait le faire... Il n'y avait point d'hommes dans la maison, et il fallait veiller avec jalousie sur la réputation de l'établissement nouveau... Elle disait ces choses-là, en souriant, avec douceur, avec calme, afin de ne point blesser la susceptibilité de ces hommes indélicats. Ils s'obstinaient à demeurer. Picounoc disait effrontément qu'ils ne voulaient plus aller chez la mère Labourique, parce qu'elle recevait des fripons. La femme honnête refusait énergiquement. Elle devinait peut-être, avec l'instinct merveilleux de son sexe pudique, le dévergondage de ces étrangers.

— Nous sommes les plus forts, dit le vieux, à la fin.

— Pour l'amour de Dieu, supplia la femme qui commençait à craindre, sortez ! vous êtes forts, c'est vrai, mais vous serez généreux aussi : vous aurez pitié de nous.

Emmélie se mit à pleurer. Picounoc dit au chef :

— Venez vous-en.

Emmélie tomba à genoux.

— Que Dieu vous bénisse ! s'écria-t-elle.

Saint-Pierre voulut retenir son complice et lui rendre sa première insolence :

— Paul Hamel, ton camarade, t'en aura de la reconnaissance, insinua-t-il.

La jalousie entra dans le cœur du garçon.

— Pourquoi l'aimez-vous tant, lui ? et pourquoi ne m'aimez-vous pas, moi ? fit-il brutalement.

— Oh ! soyez bon, soyez honnête, murmura la jeune fille, et vous ne vous en repentirez point.

La mère s'était approchée d'une fenêtre, elle brisa un carreau et jeta dans l'obscurité de la rue, un cri terrible. Les scélérats la saisirent d'une main violente et la ramenèrent au milieu de la chambre. Profitant de ce moment où nul ne la surveillait, la jeune fille se précipita vers la porte et sortit. Les deux polissons stupéfaits, n'osèrent la poursuivre. Ils s'échappèrent par la cour en escaladant la clôture de

planches. Emmélie revint avec plusieurs personnes du voisinage que ses cris avaient éveillées. Le calme entra sous le toit de la *Cobombe victorieuse* mais il n'entra point dans l'âme des deux chastes créatures.

IX

VOX POPULI VOX DEI

L'état de Pagé, lamentable encore, n'était plus désespéré. Des soins attentifs avaient éloigné les complications fatales, et l'on prévoyait le moment où l'infortuné pourrait faire connaître le guet-à-pens dans lequel il était tombé. Un sentiment de compassion inclinait les cœurs vers le muet toujours captif. L'auréole du martyre entourait déjà son front. On se perdait en conjectures sur les auteurs du vol et de l'assaut meurtrier. Enfin la victime de Charlot put supporter un interrogatoire, et tout le monde apprit comment le muet avait été sauvé miraculeusement de la mort, et son sauveur affreusement maltraité. Le peuple s'émut et demanda que la jeune victime des

méchants fût mise en liberté. La foule entoura la prison.

— Quand la justice se trompe, criaient des voix, elle doit se hâter de réparer ses erreurs.

Et d'autres :

— Qu'elle trouve les coupables, maintenant.

Il y avait des moments de grande anxiété. Tout à coup l'on aperçoit dans le cadre noir de la porte, une figure douce et pâle.

— C'est lui ! hurla la foule.

Et un immense hourra monta jusqu'au ciel, et l'antique prison tressaillit jusqu'en ses fondements. Le pèlerin pleurait. Ce retour subit de la fortune le touchait singulièrement. Il se dirigea vers l'église et la foule s'agenouilla avec lui au pied de l'autel. Le prêtre qui l'avait visité dans son cachot, vint à lui et le pressa contre son cœur. Après une action de grâces solennel, il le fit entrer au presbytère et le monde se dispersa.

Un agent secret de la sûreté publique fut alors admis à le voir. Il lui demanda s'il pourrait reconnaître les bandits qui l'avaient garrotté et lancé snr le fleuve. Il fit un signe affirmatif. L'agent jubilait.

— Sont-ils nombreux, continua-t-il ?

Le pèlerin indiqua de la main en élevant trois doigts.

— Trois ? dit l'agent.

Le muet confirma par un signe de tête, puis fit comprendre qu'ils avaient des associés.

— Pouvez-vous les retrouver, me dire où ils se cachent ? questionna de nouveau l'homme de la police.

Le muet répondit, à sa manière, qu'il était prêt à les retrouver, à les dépister.

Quelle surprise ! quel bonheur ! la justice allait donc avoir sa revanche. Depuis longtemps ces bandits exerçaient avec impunité leur infâme métier, déjouant toujours, grâce à des travestissements de toutes sortes, les recherches de l'autorité et les précautions des citoyens.

Ils sortirent. A quelques pas du presbytère, dans l'escalier de la côte Lamontagne, ils rencontrèrent Bélanger avec Noémi, sa fille.

— Joseph ! s'écria la jeune fille, rougissante de plaisir et de surprise. Et elle tendit à son ami d'enfance une main loyale qu'il serra contre son cœur avec une émotion profonde.

— Nous savions bien que tu n'étais pas coupable, dit le brave habitant...et cela nous est bien doux de te voir en liberté.

Le muet répondit par un regard de reconnaissance.

— Il faudra venir chez-nous, ajouta-t-il.

Noémi répéta l'invitation, et le rayon de son œil noir fut plus éloquent encore que sa douce voix.

Le muet conduisit le limier de police à l'*Oiseau de proie.*

Le bouge était désert. La vieille Labourique poussa un cri de joie en se levant de son fauteuil disloqué, et courut vers son ancien protégé.

— Mon Dieu, Seigneur ! c'est toi, Djos ? Ah ! je savais bien que tu n'étais ni un voleur, ni un... Moi qui t'ai presque élevé !.... Moi qui suis si honnête femme, j'en avais un chagrin, va ! Je ne voudrais pas pour tout l'or du monde que ma maison passât pour abriter les brigands ou les débauchés... Non !

Et elle l'embrassa. Il fut tenté de la repousser, mais il fallait se donner garde d'éveiller les soupçons de cette vieille hypocrite. L'agent

de la sûreté la questionna d'une manière habile, mais elle avait vieilli dans la ruse et le mensonge. Elle ne compromit personne.

X

OU PICOUNOC CROIT SE TROMPER DE MAISON

Quand Saint-Pierre et Picounoc sortirent de la *Colombe victorieuse*, il pleuvait et l'on entendait le clapotement des vagues contre les quais. Ils firent un long détour pour dépister les curieux, s'il s'en trouvait, et ils revinrent à leur bouge ordinaire.

— Une belle heure pour entrer dans les honnêtes maisons, fit en souriant la bonne femme Labourique.

— C'est que nous n'y entrons pas, répondit le chef.

— Soyez tranquille, la mère, votre vertu sera d'autant plus respectée qu'elle est moins respectable, ajouta Picounoc.

— Canaille, va ! gronda la vieille, tu mériterais de......

— Les contrevents et la porte de l'auberge

de la *Colombe victorieuse* restèrent fermés, le matin, pendant que la vie se réveillait dans les alentours. Hélas un deuil plus sombre que le deuil de la mort avait menacé la paisible demeure. Après le sang, le crime. La vertu s'effarouchait ; elle voulait un asile plus discret. Dieu mène ceux qui le cherchent sincèrement. L'Oiseau de proie avait atteint de sa griffe cruelle la Colombe imprudente, la Colombe allait chercher son salut dans la fuite.

Vers le soir, Emmélie et sa mère allèrent épancher leurs angoisses dans le cœur du prêtre. Le prêtre, c'est le refuge des âmes affligées. Il leur conseilla de laisser la ville, et de renoncer à la profession dangereuse d'aubergiste. Elles y avaient renoncé déjà du fond de leur cœur. Il se trouva qu'une jolie maisonnette était en vente, près d'une église, à la campagne, elles l'achetèrent et s'y réfugièrent comme dans un nid caché.

La mère Labourique rit à gorge déployée en voyant l'enseigne pompeuse d'en face s'obstiner à décorer une porte qui ne s'ouvrait plus. Elle pensa que la rivale s'était enfuie secrètement pour n'avoir pas à payer son loyer.

Picounoc dormit une partie de la journée. Son sommeil fut calme comme le sommeil de l'endurci. Il rêva de sa mère et de sa sœur qu'il n'avait pas vues depuis dix ans. Il les vit toutes deux sur la ferme modeste où il les avait laissées, alors que lui vint la fantaisie de voyager dans les hauts. A son réveil il se rendit sur les quais pour voir si quelque goélette faisait voile pour le bas du fleuve. Dans la rue il rencontra deux femmes voilées de noir. Il les regarda avec une attention curieuse et sourit. Une goélette appareillait, il s'embarqua. Une chaloupe le mit sur la grève de sa paroisse natale. Il arriva à la maison de sa mère en sifflant un motif qu'il avait appris dans les bois. Il aperçut une bande d'enfants sales et criailleurs qui jouaient à la porte avec des chevaux de bois et des poupées de linge.

— Diable ! pensa-t-il, à qui tout ça ? Ma sœur est-elle mariée ? ma mère a-t-elle convolé ?

Puis, s'adressant au plus grand des gamins :

— Ta mère est-elle en bonne santé ? dit-il.

L'enfant se sauva derrière la maison et les autres le suivirent en riant. Piconnoc entra. Il

se trouva en face d'une femme passablement âgée.

— Je me trompe de maison, pensa-t-il.

— Venez vous asseoir, monsieur, dit la femme en apportant une chaise.

— Merci, je ne veux pas être longtemps. Voulez-vous me dire qui demeure ici ?

— C'est Pierre Labrie, monsieur.

— Pierre Labrie ?.. je ne le connais pas. Y a-t-il longtemps que vous habitez cette maison ?

— Non, mon mari l'a achetée d'une veuve il n'y a guère plus d'un mois.

— Ah !.. Et cette veuve, où est-elle maintenant ?

— Elle est allée à Québec avec sa fille, pour tenir une maison de pension.

— A Québec ?.. avec sa fille ?.. pour tenir une maison de pension ?..

Et un nuage passa devant les yeux de Picounoc, et il sentit une sueur froide sur tout son corps.

— Cette veuve, c'est ma mère, balbutia-t-il.

Il s'assit. Il était affreusement pâle.

— Vous ne saviez pas cela ? demanda la femme.

— Il y a dix ans que je suis parti d'ici.

— Dans dix ans, repartit la femme, il se passe bien des choses... Si vous voyiez votre sœur Emmélie à cette heure, c'est ça qui est un beau brin de fille !.. blanche comme la neige, des cheveux blonds comme de l'or, des yeux bleus comme le ciel ! et faite, monsieur, faite à ravir !..

Picounoc se leva. Il ne voyait rien ; sa tête bourdonnait et les idées confuses tourbillonnaient dans son esprit. Quinze jours plus tard, il arrivait tout à coup à la librairie d'Asselin à Lotbinière. Les terribles émotions qu'il avait ressenties s'était calmées ; son mauvais naturel avait pris le dessus, et tout en sentant les morsures du remords, il affectait le calme et la gaieté.

XI

LE CONSEIL DES BANDITS

Comme les oiseaux s'envolent du nid quand le bûcheron frappe l'arbre, ainsi les voleurs s'enfuirent de l'auberge quand les clameurs de la foule annoncèrent la délivrance de leur vic-

time. Rossette les conduisit chez mademoiselle Paméla, sa sœur. Ils tinrent conseil, et la suppression du malencontreux muet fut décidée.

— Nous sommes menacés ; le doute n'est plus permis, argumenta le chef, et il nous perdra tous si nous ne le mettons dans l'impossibilité de nous nuire.

Charlot ajouta avec amertume :

— Je voulais le tuer, ce chien d'espion, après le vol. Il nous avait vus, le motif était suffisant. On a mieux aimé lui faire faire une promenade sur l'eau, gare à ce qui va arriver maintenant.

— Oui, seigneur ! ajouta Robert.

— Ce qui est fait est fait, pas de récriminations, ordonna le chef, d'une voix sévère.

— C'est cela, dit Rossette, songeons à l'avenir : le passé n'est plus.

Et fier d'avoir trouvé cette vérité, il ajouta avec une pointe d'ironie :

— Attendons qu'il nous ait dénoncés.

— Réparons le temps perdu, fit à son tour le charlatan, je veux expier mon erreur par un redoublement de zèle. A moi l'honneur de porter le coup fatal !

Il y eut un murmure approbateur.

— Silence ! ordonna le chef, je prononce la sentence.

Et, debout sur un coffre rempli d'outils pervers et de vêtements menteurs, il dit gravement :

— Monsieur Joseph, surnommé Djos, surnommé le muet, je vous condamne à subir la peine capitale ; c'est-à-dire à être pendu, assommé, poignardé, noyé, étouffé, fusillé, écartelé, grillé, rôti, etc., etc., par tous et chacun de nous, dès que se présentera une occasion favorable de vous rendre ce service, jusqu'à ce que la mort s'en suive. Que le diable ait pitié de votre âme !

Eusèbe Asselin descendit à Québec aussitôt après l'élargissement du pèlerin. Son triomphe avait été court et son désappointement promettait de durer. Il s'épancha dans le cœur de son beau-frère. Rossette l'invita à ne pas désespérer. Il lui fit remarquer avec raison que le hasard pouvait encore d'un moment à l'autre, changer le cours des événements. Rossette avait d'abord pensé, lui aussi, que le muet pouvait être le voleur ; mais quand on lui donna sa part d'une somme dont il ne connaissait pas la

provenance, il soupçonna la vérité. Il comprit les trois jours d'absence du Charlatan, de Robert et de Charlot.

Il venait de vendre sa liberté, et sa vie peut-être, à la bande dont il faisait partie ; un pareil sacrifice valait quelque chose, et il songeait à se le faire payer. Il se dit qu'il pouvait parler haut. Il feignit de savoir ce qu'il ne pouvait que supposer, et il reprocha aux voleurs de ne pas respecter les parents de leurs associés. Il paya d'audace et simula la colère :

— Non seulement vous dépouillez mes parents, dit-il, mais vous manquez de franchise. Si nous avons des secrets les uns pour les autres, nous ne sommes plus de vrais amis, et nous nous perdrons.

Le chef, trompé par tant d'assurance, lui affirma que les compagnons ignoraient les liens de parenté qui l'unissaient à Asselin. Ils étaient prêts à réparer le mal.. en partie, à faire une restitution secrète. Mais il faudrait toujours bien garder quelque chose. Rossette s'apaisa. Alors il se mit à parler de Geneviève et de l'enfant qu'il avait arrachée des mains du muet, un soir. Il dit que cette orpheline était la nièce

d'Asselin et l'héritière d'une ferme superbe. Asselin paierait cher, sans doute, sa disparition et celle de son frère, le muet.

— Le muet est condamné, dit le chef d'un ton solennel, la petite fille le sera.

XII

L'ORAGE

Le lendemain une chaloupe montée par cinq hommes sortait de la rivière Saint-Charles. Une légère brise enflait la voile. Elle longea la batture de Beauport et passa devant la chute Montmorency. La blanche écume de l'onde qui se précipite d'une hauteur de deux cent soixante pieds, se déchire et se brise sur les angles de la pierre, semble un immense étendard d'argent que le vent secoue. Comme une éclatante fumée, la vapeur tourbillonne. On penserait que la rivière se jette dans un brasier qu'elle éteint. On croirait que le brasier mugissant lance jusqu'au sommet des colonnes indestructibles.

La brise se calma tout à fait vers le soir. Alors deux hommes se mirent à ramer. Les rames de

frêne faisaient rendre aux tolets un cri monotone. Le sillon léger de l'embarcation mourait avant d'atteindre le rivage, comme meurt dans l'espace une voix lointaine.

Rossette se délectait dans l'espoir d'une belle vengeance. Il cherchait des yeux la grande maison à pignons rouges où se cachaient Geneviève et l'orpheline. Car Rossette était un des cinq. Tout à coup elle se dessina nettement sur le fond noir des arbres, au pied de la colline qui court le long du fleuve avec ses bois épais et ses champs féconds.

— Arrêtons-nous ici ; mouillons, ordonna le chef.

Un nuage sombre montait sur la chaîne bleue des Laurentides. Une brise fraîche s'éleva tout à coup et fit courir un frisson sur le sein du fleuve. Un léger clapotement se fit entendre sous les flancs de la chaloupe.

Le nuage monta vite. Il s'étendit sur le ciel comme une tenture de deuil. La brise avait des accès de fureur, les vagues se creusaient et la rivière ressemblait à une plaine labourée. Le tonnerre gronda, et les échos des montagnes

répétèrent ses sonores grondements. Des serpents de feu se tordaient dans les nues.

— Allons sur les îlots, ordonna le chef.

La chaloupe dansait comme une bacchante prise de vin. Il ne fut pas facile de planter le mât et de tendre la voile, cependant on y réussit. Elle s'élança rapide comme un coursier que le fouet aiguillonne.

— Tonnerre ! dit le chef, ça va ! Raidis l'écoute, Robert : il faut arriver.

Robert tira de toutes ses forces sur la drisse qu'il attacha à l'un des taquets. La voile s'éleva, se tendit et reçut le vent de plus près. Une bourrasque mugit.

— Lâche l'écoute ! cria le chef.

Il était trop tard. La voile raidie vint frapper les flots ; la chaloupe demeura quelques instants sur le flanc, puis peu à peu le mât s'enfonçant avec la toile appesantie par l'eau, elle chavira tout à fait. Les brigands poussèrent un cri de rage.

Sur la grève un jeune homme s'était arrêté pour regarder la chaloupe audacieuse qui ouvrait son aile dans le vent d'orage. Il la vit tournoyer comme un oiseau que le plomb a blessé.

N'écoutant que son courage, il poussa sur la vague un des canots qui gisaient là et sauta dedans. Il rama avec force, fuyant devant la tempête et se recommandant à Dieu.

Les cinq brigands s'étaient cramponnés à la quille de leur chaloupe. Ils furent jetés sur l'îlot qu'ils avaient voulu atteindre. Les voyant sauvés, le jeune homme fut tenté de rebrousser chemin, mais, par une mer pareille, il y avait grand danger. Il alla atterrir à l'autre extrémité de l'îlot. L'orage commençait à perdre de sa fureur. Une bande lumineuse ceignit comme une auréole le front des montagnes ; le tonnerre lointain réveillait d'autres échos.

Le soir était venu. Le jeune homme se dirigea vers l'autre bout de l'îlot, curieux de connaître les hommes pour qui il venait de risquer sa vie. Il marcha pendant une vingtaine de minutes, tantôt sur les bords rocailleux, tantôt sous les broussailles humides. Le fleuve, encore tourmenté, brisait sur les récifs. Il crut entendre un rire d'homme au milieu des plaintes de la nature. Il s'arrêta. Le même rire jaillit comme un éclair et des voix distinctes arrivèrent à ses oreilles. Il écouta.

— Par tous les diables ! nous l'avons échappé *belle*, disait l'un.

Un autre :

— La chaloupe allait si vite que je n'ai pas eu le temps de me recommander à Dieu.

— Avez-vous vu ce fou qui venait à notre secours ? Il ne sait donc pas que nous ne sommes point des buveurs d'eau.

— La mer se calme, nous pourrons traverser tout à l'heure.

Tout est-il prêt ?

— Oui chef,... une rame de perdue seulement.

— Sommes-nous loin de la maison à pignons rouges, Rossette ?

— A trois quarts de lieue peut-être.

— L'un de nous ira demander l'hospitalité, puis quand les gens de la maison seront endormis, il ouvrira la porte aux autres.

— Entendu ! répondirent plusieurs voix.

Le jeune homme comprit tout. Epouvanté, il se hâta de revenir.

XIII

UNE PARTIE DE PIQUET INTERROMPUE

Il pouvait être neuf heures du soir. Athanase Lepage fumait sa pipe en rêvant à sa moisson, sa femme et Geneviève jouaient au piquet et la petite Marie-Louise marquait les points, quand on frappa à la porte.

— Qui est-ce qui nous dérange ? murmura madame Lepage.

Elle était contrariée, car elle espérait faire le pic ou soixanter. La porte s'ouvrit. Un sentiment d'effroi glaça les deux joueuses, qui laissèrent tomber leurs cartes en faisant une exclamation étouffée :

— Le voleur !

Celui qui entrait n'avait ni souliers, ni chapeau. Il était tout trempé. Il salua sans rien dire, puis montra ses vêtements humides et le feu qui flambait dans l'âtre. Madame Lepage s'avança vers lui et lui dit rudement :

— Chauffez-vous, si vous le voulez ; faites sécher vos hardes, mais vous ne coucherez pas ici.

— Pourquoi parles-tu comme cela, demanda M. Lepage.

— Pourquoi ?

Elle s'approcha de lui et dit à voix basse :

— C'est un voleur. C'est le muet qui fut arrêté ici même il y a quelques semaines. Il faut qu'il se soit échappé de la prison.

Geneviève avait attiré l'enfant à elle. Elle avait peur et pourtant ce garçon l'avait protégée contre le maître d'école. C'était peut-être un pressentiment qui la troublait. Par une inexplicable fatalité l'infâme Rossette semblait suivre de près le muet. Elle craignait de voir apparaître le monstre.

Le muet avait repris avec une humilité touchante son pèlerinage à la Bonne Sainte-Anne. Il devait à Dieu de grandes actions de grâces. Dieu l'avait sauvé d'une mort affreuse dans les eaux du fleuve ; il l'avait délivré des mains des hommes iniques qui voulaient le perdre ; il faisait éclater son innocence. Il marchait, le pèlerin, pieds nus, sur la grève poétique du Château-Richer, quand la chaloupe imprudente ouvrit sa voile à la tempête, et c'est lui qui venait de risquer sa vie pour sauver les miséra-

bles en danger de périr. Il s'était hâté de revenir pour déjouer les projets de ces hommes pervers.

Il s'approcha du feu. Ses vêtements laissaient dégoutter l'eau sur le plancher, autour de lui, et par moments, il frissonnait comme un homme brûlé par la fièvre. Lepage lui offrit des habits ; il les refusa. Il lui présenta un verre de jamaïque au sucre et à l'eau chaude ; il n'accepta que l'eau.

— Singulier voleur qui refuse un vêtement propre et une *ponce* chaude, pensa le maître de la maison.

Puis il jeta dans le foyer des éclats de bois secs qui pétillèrent gaiement.

Cependant Geneviève lui apporta du pain et du lait, et il mangea, faisant avant et après son modeste repas un grand signe de croix. Les gens de la maison se disaient entre eux :

— C'est un fameux hypocrite !

Car ils le croyaient véritablement un voleur. Ils ne savaient pas encore les révélations de Pagé. Le muet s'approchait souvent de la fenêtre qui donnait sur le fleuve et semblait chercher quelque chose dans les ténèbres.

— Il a peur d'être arrêté de nouveau, pensait-on.

La chaleur du foyer le portait au sommeil. Fatigué d'une longue marche, plus fatigué encore d'avoir *avironné* dans son canot secoué par l'orage, il s'endormit sur sa chaise. Lepage alla le toucher sur l'épaule pour l'éveiller et lui offrir un lit. Le muet fit un bond et se dressa tout surpris. Il rêvait aux brigands.

— Voulez-vous un lit pour vous reposer ? lui demanda Lepage.

Il fit signe qu'il n'en voulait pas, regarda par la fenêtre encore, indiqua le nombre cinq avec ses doigts et montra l'orpheline et Geneviève par des gestes qui effrayèrent tout le monde. On le crut fou. Geneviève ne voulait pas qu'il passât la nuit dans la maison. Lepage disait qu'il l'enfermerait sous clef. Il n'y avait rien à craindre. En effet, il le fit monter dans une petite chambre au grenier, sous un prétexte quelconque, et poussa le verrou sur lui.

Personne n'avait encore pu goûter le sommeil, à cause de l'incident de la soirée, que de nouveaux coups se firent entendre dans la porte. Lepage alla ouvrir. Un homme entra. Il était

comme le muet, trempé jusqu'aux os. Il demanda l'hospitalité pour la nuit. Il dit que dans la tempête, il avait failli se noyer avec quatre de ses amis. Ils s'en allaient à Sainte-Anne, en chaloupe, visiter le célèbre sanctuaire. Ils reprendraient leur route à pied, car l'embarcation s'. tait brisée sur les cailloux de la batture. La Providence était bonne, qui les avait sauvés tous cinq. Ce nombre cinq rappela à Lepage le signe du muet et il dit :

— Je suis heureux de vous offrir un gîte, et déjà l'un des vôtres, je crois, est ici.

Le brigand le regarda avec surprise, et lui répondit que cela n'était guère possible, puisqu'ils venaient de se séparer, à la porte, chacun allant de son côté, pour ne pas abuser de la bonté d'un seul.

— J'ai tort en effet, de dire que c'est un des vôtres, reprit Lepage, car il paraît que celui qui est couché au grenier sort de la prison.

Moi, je ne le connais pas. C'est le muet qui fut arrêté ici même, il y a quelques semaines, et condamné à cinq ans de pénitencier.

— Le muet est ici ! exclama le bandit . . . La police le . . .

Il s'interrompit, ne sachant pas si Lepage était au courant des événements qui venaient se passer. Puis il demanda :

— Savez-vous pourquoi il est ici ? où il va ? ce qu'il veut ?

— Je suppose qu'il s'est échappé, qu'il se cache, qu'il fuit, répondit l'habitant avec candeur.

Le brigand fut rassuré.

— La police le cherche partout, reprit-il. Ne le laissez pas sortir.

Enfermez-le sûrement, et vous serez bien récompensé.

— La porte de sa chambre ne s'ouvrira pas, je vous l'assure, et la petite fenêtre du pignon est à plus de quinze pieds. S'il descend par là, il ne tombera pas sur la plume, et je ne réponds pas de ses jambes.

Au même instant, le muet se mit à faire un vacarme d'enfer.

Lepage monta :

— Tenez-vous tranquille, dit-il, je vous connais ; vous êtes bien enfermé et vous ne sortirez point.

XIV

FOLLE DE PEUR

Quand la nuit s'était étendue comme un pavillon noir au-dessus des prairies et des eaux, les brigands, relevant leur chaloupe, avaient repris leur course sur le fleuve calmé et s'étaient arrêtés vis-à-vis la maison de Lepage, sur une grève rocheuse. Ils avaient suivi un sentier qui aboutissait au grand chemin. Leur plan était bien mûri. Charlot devait entrer seul et demander l'hospitalité. Quand tout le monde serait plongé dans le sommeil, il ouvrirait la porte aux autres. Une fois entrés, ils ne sortiraient qu'avec l'enfant. Tant mieux si personne ne s'éveillait : tant mieux pour les gens de la maison.

Le bruit cessa peu à peu dans la chambre du muet. On l'entendit, le malheureux garçon, se jeter comme avec désespoir sur son lit de paille. Il acceptait sans doute ce qu'il ne pouvait éviter : il se soumettait à la nécessité. Une heure après un silence profond enveloppait l'heureuse demeure. Minuit sonna à la grande horloge

adossée au mur, dans le coin de la *chambre*, et le timbre clair parut jeter des cris de douleur. Charlot se leva. Marchant avec précaution, lentement, il s'avança vers la porte, leva le loquet de bois et fit entrer ses complices. Il ne se produisit aucun bruit. Leurs pieds maudits glissaient sur le plancher obscur comme les pieds des fantômes. Chacun prit son poste. Personne, sauf l'enfant, ne devait sortir. Tant pis pour ceux qui insisteraient. Il valait mieux ne pas se réveiller. Le maître d'école, guidé par Charlot et suivi du charlatan, se dirigea vers l'appartement de Geneviève. Il tremblait, et sa main inhabile fit sonner la clenche de fer. Geneviève s'éveilla. Elle écouta, ne sachant si elle avait rêvé, ou entendu réellement quelque chose. Elle songeait au muet enfermé au grenier ; mais la présence de l'autre étranger la rassurait un peu. Elle ouvrit les yeux tout grands dans l'obscurité et ne vit rien. Rossette effrayé lui aussi, n'avait pas ouvert tout de suite. Il attendait. Geneviève regardait toujours vers la porte. Tout à coup il lui sembla qu'une lueur vague, indécise, se produisait à quelques pas. Elle sentit une sueur froide aux pieds et

aux mains. La lueur parut s'élargir. Une fenêtre se trouvait vis-à-vis de la porte. C'était la lueur de cette fenêtre qui grandissait à mesure que la porte tournait. Cela prenait l'apparence sinistre d'une plaque d'argent sur un tombeau.

— Mon Dieu! pensa-t-elle, la porte s'ouvre! je ne rêve point.

Au même instant les charnières crièrent un peu et une ombre apparut dans la pâle clarté de la fenêtre. Geneviève voulut appeler, mais le son expira dans sa gorge serrée par l'effroi. Ses yeux fixes regardaient toujours le spectre qui s'approchait silencieux.

Elle eût donné beaucoup pour que l'enfant couché près d'elle s'éveillât, se mit à parler. Elle espérait que M. Lepage se lèverait. Elle invoquait Dieu. Et toujours le spectre approchait. Dans sa terreur elle n'en voyait pas deux. L'autre se glissait à terre. Tout à coup elle se dressa sur son lit en poussant un cri rauque comme les cris du cauchemar. Une main violente lui ferma la bouche, un visage brûlant se pencha sur elle. Elle voulut mordre, on la bâillonna. Quatre bras musculeux lui lièrent les pieds et les mains. Elle se tordit dans le plus

affreux désespoir. Elle vit que l'enfant était disparue. Une douleur violente la saisit à la tête, comme si elle avait reçu des coups de marteau. Elle pensa qu'on la tuait... Elle s'évanouit.

XV

OU L'EX-ÉLÈVE PERD SON LATIN

L'ex-élève, assis sur le bord du petit bateau qui emmenait au marché les habitants de sa paroisse, cherchait d'un œil avide, parmi les vieilles maisons de pierre de la rue Champlain, le toit de fer-blanc rouillé de la *Colombe victorieuse.* Il l'aperçut quand la barge vira pour entrer au Cul-de-Sac, et il sentit son cœur tressaillir. Il débarqua le premier et se dirigea vers le seuil où l'attendait sans doute sa jeune bien-aimée. Il passa de l'autre côté de la rue pour voir d'avance si la blonde fille n'était pas assise, rêveuse, dans sa fenêtre. Soudain il s'arrêta stupéfait. Les contrevents étaient fermés. La mère Labourique qui était debout sur le

seuil de sa porte, guettant sa proie, se mit à rire avec éclat.

— Parties, les colombes, lui cria-t-elle de sa voix éraillée, parties sans laisser leur adresse... C'est mauvais signe cela, mon garçon.

— Vous ne savez pas où elles sont allées, demanda le jeune amoureux, tout déconcerté.

— Sainte Barbe d'Abraham ! si je le savais, je vous le dirais vite. Je connais trop bien les tourments de la jeunesse, pour faire la cruelle. J'ai été jeune un jour . . . je ne veux pas médire : la médisance n'est pas mon défaut. Que chacun s'arrange à sa façon. Tout de même, il y a du louche dans la conduite de ces deux personnes, et......

L'ex-élève, ennuyé de son bavardage, avait tourné les talons et s'éloignait. Mille pensées diverses l'assaillaient. Il avait peur d'apprendre de fâcheuses nouvelles. Il s'efforçait pourtant de repousser des doutes offensants et malgré lui, ils revenaient toujours. Pourquoi étaient-elles parties ? . . . Elles s'étaient sauvées enfin.... O cruel mystère ! Emmélie ne l'aimait donc plus ! . . . Elle aurait bien pu

l'avertir de son départ... Ah! quel désenchantement!

Il se rendit à la Place pour questionner les bateliers. Il apprit d'eux que l'hôtelière et sa fille avaient laissé la ville et demeuraient à Lotbinière, ce fut tout. Pour quels motifs? personne ne pouvait le dire. Il vint à Lotbinière. Lotbinière n'est séparé de Deschambeault que par le fleuve; et le fleuve est bien facile à passer, dans un canot léger, avec un bon aviron. Après tout, l'endroit n'était pas mal choisi. Une jeune fille qui revenait du champ lui montra la maison des étrangères. Il craignait d'y arriver. Il aurait voulu apercevoir dehors Emmélie ou sa mère, pour les saluer de loin et juger de l'accueil qui lui était réservé. Il ne vit personne. Il frappa; on lui dit d'entrer.

Emmélie se leva et vint au-devant de lui. Elle souriait, mais il y avait dans son sourire une tristesse amère. La mère le salua d'un air affable, où perçait toutefois un certain malaise. Il balbutia quelques mots, leur demandant comment elles étaient là... exprimant sa surprise... ses regrets... Il était dans l'embarras et ne savait pas trop ce qu'il disait. Emmélie

porta son mouchoir à ses yeux et passa dans une autre chambre.

— Mon Dieu, fit-il, je le vois, Emmélie ne m'aime plus ! Je venais plein d'espoir et de joie lui jurer que je l'aimerai toujours.

Un sanglot répondit à ce cri d'amour.

— Ecoutez, observa la mère, et voyez si elle ne vous aime plus.

Puis, comprenant ce qui se passait dans l'âme du jeune garçon, elle se hâta d'ajouter :

— Et elle est toujours digne de vous.

Alors elle pleura elle-même, et l'ex-élève, étonné, s'assit sans rien dire, attendant que cet excès de douleur fût passé.

Après un moment la femme reprit son calme, et lui raconta le plus discrètement possible pourquoi elles avaient laissé la ville. L'ex-élève se dressa : le feu roulait dans ses orbites, ses poings se crispaient.

— Qui ? Où sont-ils ? . . . Des habitués de *l'Oiseau de proie ?* . . .

Il faisait allusion aux deux vauriens.

— Ils nous auraient tuées plutôt, ajouta la femme. Par bonheur, Emmélie a pu s'échapper,

sortir, et ils ont eu peur alors : ils se sont enfuis . . . Leurs noms, je les ignore . . .

L'ex-élève, revenu de sa crainte, rendu à la douce confiance, pénétra avec la digne femme dans la pièce où s'était réfugiée Emmélie. Elle était à genoux, la douce jeune fille, et elle pleurait le visage caché dans ses mains.

— Emmélie, lui dit-il, je t'aime ! . . . Emmélie, veux-tu devenir ma femme ?

La blonde enfant, tout en larmes, les cheveux comme un voile de pudeur sur ses épaules, se releva et offrit au baiser du fiancé son front pur que le baiser maternel seul avait touché.

XVI

UNE RAME QUI NE FOUETTE PAS L'EAU

Lepage se leva de bonne heure, fit sa prière à genoux au pied de la croix, puis s'en alla couper le grain. Il fut surpris de trouver la porte *débarrée*, et crut qu'il avait oublié de mettre le loquet. En allant à l'ouvrage il offrait à Dieu sa journée et regardait avec admiration les mer-

veilles de la nature qui publient la puissance du Créateur.

Geneviève était matineuse. Madame Lepage, fut étonnée de ne la voir point préparer, au feu de l'âtre, le déjeuner frugal. Elle supposa que la présence du muet l'avait empêchée de dormir, et qu'elle n'avait cédé au sommeil que le matin, alors qu'avec les ténèbres s'envolent les folles terreurs. Elle entra dans la chambre de ses protégées, mais aussitôt elle recula d'épouvante en poussant un cri. Geneviève la regardait avec de grands yeux secs et vitreux, ses cheveux flottaient sur l'oreiller, ses pieds et ses mains étaient liés aux poteaux du lit, un bandeau pressait sa bouche muette. La place de l'orpheline était vide.

Les voisins, avertis, accoururent. Lepage qui se dressait pour aller déposer une poignée de blé, regarda du côté de la maison et vit les gens entrer chez lui. Il planta sa faucille dans un piquet de cèdre et partit.

Geneviève fut vite débarrassée de ses liens et de ses bâillons. Elle éclata de rire. Il y avait de l'hébétement dans ce rire, et cela faisait mal.

— Elle est folle, disait-on.

— Marie-Louise ? où est Marie-Louise ? demanda Madame Lepage.

A ce nom l'infortunée Geneviève se dressa brusquement et elle se mit à chercher, dans le lit, à la place encore chaude de l'enfant.

— Vous l'avez cachée, dit-elle, rendez-la moi : sa mère me l'a confiée. Il faut que je la sauve, si je veux être sauvée . . . il faut que je la dépose au pied de la croix.

Elle se jeta en bas de sa couche et sortit en appelant :

— Marie-Louise ! Marie-Louise !

Lepage arriva. Sa femme était tout en pleurs. Les voisins lui dirent tout. Il courut à la chambre de son hôte, le dernier venu : elle était déserte ; il monta au grenier : personne !

— Ils s'étaient entendus pour nous tromper, s'écria-t-il amèrement, c'étaient deux bandits !

Les brigands, sortis de la maison sans faire de bruit, descendirent en courant sur la grève. Le charlatan portait Marie-Louise qui tremblait de peur et de froid. Il la déposa sur les galets, près de lui, pendant que les autres poussaient

la chaloupe vers les flots qui déferlaient plus loin.

— Les rames! la voile! commanda le chef, au moment où la quille laissait le fond vaseux pour danser sur la vague.

Le charlatan arrivait avec son précieux fardeau.

— Le succès a dépassé nos espérances, dit-il en riant. Au revoir, Geneviève!

— Les rames, la voile, répéta Charlot, où sont-elles ? Je ne les trouve point.

On regarda sur les bancs, on chercha dans le fond de la chaloupe, rien!

Les brigands ne riaient plus.

— Le roulis les aura jetées en dehors, fit le chef, cherchons bien.

— Je les avais attachées, affirma Robert . . . Elles ont été enlevées.

Ils rôdèrent longtemps parmi les roches et les ajoncs.

— Si c'était le muet ? repartit tout à coup Charlot.

— Le muet ?

— Oui, il a passé la nuit chez Lepage.

— Et tu ne l'as pas dit ? reprocha le chef, avec un blasphème épouvantable.

— En ai-je eu le temps ? Au reste, pourquoi ? M. Lepage qui le croit évadé de la prison et ne sait pas son innocence, l'avait enfermé au grenier.

— Damnation ! cria Robert, tu sais que nous avons juré de le tuer.

— Et nous le tuerons. Mais à chacun son tour. Aujourd'hui l'enfant, demain le dangereux garçon.

— Nous n'avons plus qu'à regagner la ville à pied, fit le chef. Partons.

Le docteur au sirop de la vie éternelle s'approcha d'une talle d'aunes qui paraissait comme un bouquet noir sur la rive sombre, et son pied s'embarrassa dans quelque chose d'humide et de mou comme le linge que la blanchisseuse tire de la cuve. Il se pencha, palpa. C'était la voile. Un éclair de joie illumina, dans l'obscurité, sa face roussâtre.

— Ici ! ici ! je les ai ! cria-t-il à ses compagnons, je... Il n'acheva pas. Une rame s'était levée puis abattue sur lui. Il poussa une plainte formidable. Les complices qui accouraient s'arrêtè-

rent effrayés. Ils entendirent du bruit dans le feuillage, le pas d'un homme. Ils étaient découverts. Une sueur froide inondait leur front maintenant. Ces lâches assassins, ils avaient peur de leur invisible ennemi. Le chef confia l'orpheline à Charlot.

— Emporte-la, ordonna-t-il... et sauvons-nous.

L'un d'eux, le maître d'école, passa trop près des aunes, la rame lui fouetta l'épaule : il ne tomba point, mais il s'enfuit en criant de rage et de douleur. L'invisible ennemi, c'était le pèlerin.

XVII

LES DEUX AMANTS DE NAGUÈRE

Geneviève était devenue folle de peur. Elle cherchait toujours la petite Marie-Louise, la demandant aux arbres, aux oiseaux, aux rivières, aux hommes.

— Rendez-la-moi, priait-elle d'une voix pleine de larmes, rendez-la-moi ! Sa mère qui est au ciel se désole, et moi qui suis sur la terre je serai perdue. Rendez-la-moi !

Elle avait une idée fixe : aller à Québec dans l'infâme maison de Paméla. Le souvenir de ce qu'elle y avait vu, se réveillait tout vivace. Elle partit, repoussant avec colère ceux qui tentaient de l'arrêter. M. Lepage pensa qu'il valait mieux ne pas la contrarier. Il la laissa marcher sa route pénible, mais il la fit surveiller avec soin.

Les ravisseurs ne se rendirent à la ville que la nuit suivante. Munis d'œufs et de lait, ils avaient passé la journée sur le foin plein d'arome, dans une grange, au pied des côtes élevées de l'Ange-Gardien. Rossette se plaignait d'une insupportable douleur à l'épaule. La rame avait fait sa marque. Le chef était sombre : il regrettait beaucoup son ami le docteur rouge. Robert espérait le voir arriver soudainement, ce charlatan rusé qui les avait tant de fois aidés de ses conseils. Charlot, souriant, se vantait d'être capable d'emporter une femme comme il avait fait de l'enfant. La petite orpheline avait pleuré mais elle semblait un peu consolée.

Il fallait se refaire un peu des fatigues de l'expédition, boire au succès, boire aussi à la

victime regrettée. La victoire coûtait trop. Enfermés dans une petite chambre de la maison de Paméla, ils burent longtemps. Gaillards, ils furent gais et jaseurs ; gris, ils devinrent expansifs et vantards ; ivres, ils se fâchèrent et voulurent se battre ; ils se donnèrent la main et s'embrassèrent ; ils s'attendrirent au souvenir du charlatan et se mirent à pleurer ; ils s'endormirent et ronflèrent.

Le maître d'école se leva soudain comme s'il eut rêvé, tira de sa poche un long couteau à ressort, dont il ouvrit la lame aiguë, et s'approcha de l'orpheline endormie sur une chaise. Il se pencha sur elle, puis se redressa riant d'un rire infernal. La lame du couteau luisait à la lumière de la bougie ; le chef, Robert et Charlot ronflaient toujours. Avait-il envie de tuer l'enfant, ou cédant à un de ces caprices inexplicables qui passent par la tête des gens ivres, voulait-il seulement lui faire peur ? Il recula d'un pas, comme pour donner plus de force au coup qu'il allait porter. Il ne riait plus ; il prenait un air féroce ; mais à son tour l'enfant endormie souriait doucement

Le muet revint chez Lepage, dès que les

brigands eurent pris la fuite. Il s'était blessé un pied sur une pierre tranchante, et des gouttes de sang marquaient son passage. Ceux qui le virent arriver s'écrièrent :

— Voici l'un de ces misérables ! enchaînons-le !

L'infortuné pèlerin vint au-devant d'eux.

— Il est blessé, observa quelqu'un, voilà pourquoi il n'a pu se sauver comme les autres.

Le muet fit avec douceur un signe qui voulait dire : vous vous trompez.

— Est-ce qu'il ne parle pas ? demanda-t-on.

— Non, répondit Lepage, c'est ce muet qui vient d'être condamné, pour vol, à cinq années de pénitencier.

Un murmure de surprise et de terreur s'éleva. Plusieurs dirent en branlant la tête :

— Rien d'étonnant alors s'il enlève les enfants.... Ne le laissons pas échapper.

Pendant que le maître d'école, rendu fou par l'ivresse, levait pour le plonger dans le cœur de l'innocente enfant, son large couteau, la porte s'ouvrit et une ombre lugubre entra. Elle s'avanca silencieuse, allongea ses bras maigres, tendit ses doigts nerveux, et com-

me une tenaille, le mordit à la gorge. Rossette, épouvanté, laissa tomber son arme. L'ombre, vivement la ramassa. Et alors, menaçant à son tour le bandit, elle lui cria :

— Monstre, quel mal t'a fait cette enfant ?... Sa mère me l'a confiée et je la sauverai !... Fuis ! va-t-en ! ou je t'enfonce ce couteau dans le cœur !

— Geneviève, dit le maître d'école, ne frappe pas : écoute ! Je ne voulais pas la tuer.. c'était pour lui faire peur..

— Va-t-en ! sors ! fuis ! ou je te mets en lambeaux.

Elle faisait jouer l'arme menaçante devant sa face livide. Il voulut réveiller ses camarades ; la pointe du couteau lui fendit la lèvre. Il se sauva ; elle le poursuivit dans la rue, lui effleurant le dos à chaque instant avec sa lame aiguë. Tout à coup elle s'arrête : la pensée de l'enfant, sans doute. Il profita de ce répit pour s'esquiver. Elle revint sur ses pas jusqu'à la maison de Mademoiselle Paméla. Paméla, sortie de bonne heure, n'était pas rentrée encore. La porte était ouverte ; les brigands ronflaient toujours, mais l'enfant était disparue.

XVIII

UNE MÈRE PARDONNE TOUJOURS

La corvée de brayage était finie. La dernière poignée de lin s'était changée en une filasse soyeuse, et les derniers claquements des broies venaient de se taire dans l'alcôve champêtre. Les jeunes gens oublièrent dans la danse et les jeux, les fatigues de la journée. Asselin leur avait promis une veillée, il tint parole. Nérée Hamelin qui ne jouait pas mal les cotillons et les gigues, sur le violon, vint avec ses sœurs et plusieurs autres *jeunesses* rejoindre les *brayeurs*. Picounoc s'amusa beaucoup. Il remarqua Noémi, et fit parade de ses sentiments effrontés. Noémi parut souffrir de ces assiduités qui ne la flattaient guère.

La veillée fut joyeuse jusque vers minuit. Alors on entendit au dehors la voix plaintive de Geneviève qui disait :

— Rendez-moi l'orpheline ! Si je ne la retrouve pas, je serai perdue ! Il faut que je la dépose au pied de la croix, sur le sommet de la

côte... Marie-Louise ! Marie-Louise ! Elle vint regarder par la fenêtre entr'ouverte. Les jeunes filles eurent peur. Madame Asselin s'avança au devant d'elle et lui dit :

— Geneviève, entre, tu vas coucher ici ; j'ai un bon lit à te donner.

La folle le regarda d'un œil courroucé :

— Tes lits sont de glace ; la petite orpheline me l'a dit... Malheur à toi ! malheur à toi !

Elle disparut. Les divertissements furent suspendus. Cette apparition avait troublé la fête, comme la pierre jetée dans l'arbre où chantent les oiseaux trouble le concert aérien.

Asselin fumait sa pipe devant la cheminée. Il avait appris la délivrance du muet, mais il ignorait l'enlèvement de l'orpheline ; et la vue de Geneviève devenue folle, lui causait une étrange inquiétude. Il soupçonnait un crime. Il avait hâte de voir son beau-frère, et il se proposait d'aller à la ville le surlendemain. Sa femme tomba dans une rêverie profonde. Les jeunes gens se retirèrent. Cependant Picounoc accepta l'hospitalité d'Asselin pour la nuit. Il ne partit que le lendemain dans la relevée. C'était à l'heure où l'ex-élève, s'embar-

quant dans un léger canot, traversait le fleuve et venait aborder à la rive où s'étaient cachées ses amours.

Il est encore agréable de se promener dans les allées solitaires, aux beaux jours d'octobre, et de fouler aux pieds les feuilles jaunies qui tapissent le sol. Tout porte à la rêverie : les dernières [illegible] qui se penchent frileuses en donnant au soleil leur dernier sourire ; les soupirs de la brise qui pleure en s'envolant, la pâleur du gazon qui se fane. L'aspect calme et mélancolique des champs inspire de douces et sérieuses réflexions. Les bois qui se dépouillent de leurs écharpes multicolores, et, nus, s'endorment d'un sommeil profond que seul, le soleil du printemps pourra secouer, nous rappellent que bientôt, endormis à notre tour, nous attendrons le soleil éternel qui réchauffera notre poussière, et nous fera renaître pour l'éternel printemps.

Emmélie et l'ex-élève se promenaient dans le jardin nouvellement acquis par l'hôtelière de la *Colombe victorieuse,* quand un cri perçant s'éleva de la maison. Ils s'élancèrent vers la porte demeurée entr'ouverte. Un autre cri plus ter-

rible que le premier retentit alors et Emmélie tomba dans les bras de l'ex-élève.

— C'est lui ! sauvez-moi ! criait-elle.

En entrant, elle s'était trouvée en face de Picounoc. Sa mère debout, pâle, tremblante, ne pouvait croire à une pareille audace. Après un instant elle s'écria :

— Quoi ! vous osez venir ici ?

Picounoc sourit et ne bougea pas. L'ex-élève s'avança près de lui les poings fermés :

— Lâche, dit-il, vil insulteur de femmes ! je n'espérais pas te punir sitôt de ton infamie...

En même temps il voulut frapper le cynique garçon qui n'eut pas de peine à parer le coup.

— Lâche ! hurlait l'ex-élève, défends-toi donc ! Si je ne suis pas capable de te battre à coups de poings, je te battrai à coups de bâton !

— Je ne me suis pas montré aussi impitoyable que tu le penses, répliqua Picounoc, et tu as tort de me traiter ainsi.

— Ah ! Dieu la protégeait.

— Il a eu pitié de moi aussi.

Emmélie, se séparant de son fiancé, avait jeté ses bras autour du cou de sa mère.

— Je l'aime, reprit l'ex-élève, je dois la protéger... Comprends-tu ? elle est ma fiancée !...

— Elle est ma sœur, répondit Picounoc, d'une voix émue.

— Tu mens ! fit Paul Hamel.

— Lui ! s'écrièrent les deux femmes stupéfaites.

Il y eut un silence pénible. Picounoc regardait sa mère et sa sœur assises toutes deux, tremblantes et désolées. Il s'approcha d'elles en chancelant comme un homme ivre et tomba à genoux à leurs pieds.

— Pardon ! s'écria-t-il, et il éclata en sanglots.

Il se fit un silence profond, terrible.

— Es-tu vraiment mon fils ? demanda la mère d'un accent plein d'amertume.

— Oui, répondit-il ; je suis Pierre-Enoch, parti il y a dix ans. Et il dit le nom de son père et celui de sa mère, et une foule d'incidents de son enfance. La mère pleurait et ses sanglots étaient bien amers. Elle ne put dire qu'un mot :

— Que je suis malheureuse !

Emmélie, atterrée, sans voix et sans larmes, ressemblait à une insensée. L'ex-élève était

dans la stupéfaction. A la fin on entendit une voix affaiblie qui murmura :

— Une mère pardonne toujours.

XIX

OÙ S'EXPLIQUENT PLUSIEURS CHOSES

Le pèlerin eut un instant regret d'être revenu à la maison de ses hôtes, car la colère des habitants ne lui présageait rien de bon. Cependant il garda sa sérénité et lorsque l'effervescence se fut un peu calmée, il attira par des signes, les gens sur le rivage, à la talle d'aunes où il s'était caché pour surprendre les voleurs. Le charlatan gisait là, meurtri.

— C'est le docteur qui vend des drogues sur le marché, dirent quelques-uns. Il est mort !

Le muet ramassa l'une des rames et fit le geste de quelqu'un qui frappe un grand coup.

— C'est vous qui l'avez tué, demanda-t-on avec surprise ?

Il fit signe que oui.

— Vous n'appartenez donc pas à leur bande ?

Non, répondit-il par un mouvement de tête.

— Il faut toujours bien avoir pitié de ce cadavre, observa Lepage : les morts sont sacrés.

Les habitants soulevèrent le charlatan, il poussa un long gémissement. Il n'était pas mort.

— Tant mieux, soupira une bonne femme, il pourra faire son acte de contrition.

On alla quérir une voiture à ressorts. Il y fut déposé et conduit à la maison.

Au même instant passait, revenant de la ville, le postillon de la côte Beaupré.

— Savez-vous la nouvelle ? demanda-t-il à Lepage.

— Non, qu'y a-t-il ?

— Le jeune muet qui devait aller passer cinq ans au pénitencier a été mis en liberté.

— Oui-dà ! mais pourquoi ?

— Son innocence a été reconnue. Il était la victime d'une bande de voleurs.

Le brave habitant ne revenait pas de sa surprise. A son tour il raconta les événements de la nuit.

— Vous avez affaire à la même bande de scélérats, rien de plus sûr, reprit le postillon, vous pouvez laisser partir le muet. Le charlatan et

lui n'appartiennent pas à la même société, puisque l'un a tué l'autre, ou à peu près.

Il fouetta son cheval et s'éloigna.

Voyant que le bruit qu'il faisait dans sa chambre, au grenier, était inutile et mécontentait M. Lepage, le muet avait pris un autre moyen pour déranger les projets des bandits : c'était de les mettre dans l'impossibilité de se servir de leur chaloupe, et de les attaquer à la faveur des ténèbres, tour à tour, s'ils se dispersaient. Il ouvrit la petite fenêtre du pignon. Elle donnait sur le jardin et il n'y avait point de passage de ce côté ! Il noua l'un à l'autre, par les coins, ses draps de toile, les attacha par un bout à la sablière, et les laissa tomber en dehors. Il glissa facilement le long de ce cordage nouveau, et se blottit sous les arbres fruitiers. Les brigands arrivèrent. Alors il courut à la chaloupe, enleva rames et voiles et, debout près d'une taille d'aunes, il attendit une rame à la main. Comme on l'a vu, il n'attendit pas en vain.

Geneviève s'était rendue à Québec, s'arrêtant souvent pour demander la petite Marie-Louise aux habitants étonnés de sa folie. Elle était toujours suivie et surveillée. Quand elle arriva

chez Paméla Rossette, il faisait nuit. Elle regarda par la fenêtre et vit l'infâme maître d'école menacer, de son couteau, l'innocente enfant endormie sur son siège. Elle entra doucement, doucement, et mit en fuite l'assassin de la façon que l'on a vue.

Celui qui veillait sur elle reconnut aussi l'orpheline. Il entra dans cette maison de la modiste, qu'il ne connaissait point, prit dans ses bras l'enfant toujours endormie et l'emporta. Il voulut retrouver Geneviève, mais il se perdit dans les rues sombres. Alors il reprit le chemin du Château-Richer, sachant bien qu'il serait aisé de retrouver le lendemain, la pauvre fille éplorée.

Le lendemain Geneviève s'acheminait vers Lotbinière. Et toujours en marchant elle appelait sa jeune amie, et les gens se détournaient pour la voir. Deux jours plus tard, chantant un refrain mélancolique, elle arrivait en même temps que Picounoc, à la *braierie* d'Asselin.

XX

AU SANCTUAIRE DE SAINTE-ANNE

Le charlatan étendu sans mouvements sur son lit, éprouvait d'atroces souffrances. Madame Lepage oubliant ses chagrins et le crime du malade, faisant taire le cri vengeur de la nature pour n'écouter que la voix de la charité, comblait de soins l'insigne malfaiteur. Un médecin fut appelé. Il déclara la science impuissante. Il se trompait. Cependant le docteur au sirop de la vie éternelle devait porter le reste de sa vie la peine de son crime.

Le muet avait repris son pèlerinage. Il voyait luire de loin au pied des côtes élevées qui bordent le fleuve, l'humble flèche de la petite église de Sainte-Anne. Une vive émotion agitait son âme. Il égrenait son chapelet, en marchant, mais sa bouche ne pouvait répéter la prière de son cœur. Il s'excitait au regret de ses fautes et demandait miséricorde.

Ses lèvres altérées se rafraîchirent à l'eau sainte qui coulait à la porte du petit sanctuaire

dans la pente verte du coteau. Il entra tout recueilli, et tomba devant le Saint des saints. La blessure de son pied s'était rouverte et il faisait sur le plancher des taches de sang. Ceux qui le voyaient étaient dans l'admiration et faisaient monter pour lui d'ardentes prières vers le Seigneur.

Il passa dans la méditation de la justice et de la miséricorde de Dieu une grande partie de la nuit suivante. Il se disait, plein d'humilité, qu'il bénirait le Seigneur dans ses peines comme dans ses joies ; il abdiquait sa volonté et ne cherchait que la gloire de Jésus. Cependant il implorait la Sainte dont le pouvoir est si grand. Il espérait que sa langue longtemps liée se débarrasserait tout à coup de ses chaînes invisibles, et que le châtiment du ciel serait suspendu.

Le dimanche, les voitures arrivèrent de toutes les parties de la paroisse.

Sous notre ciel heureux la foi ne s'éteint pas au souffle du scepticisme, et les églises se remplissent de croyants. La prière sauvera le monde plus sûrement que la libre pensée, et

rendra plus durables la paix et le bonheur de la famille.

La cloche sonnait le dernier coup de la messe, et ses joyeux tintements annonçaient aux collines pittoresques des alentours que le sacrifice du Calvaire allait commencer. Le pèlerin était à genoux, les mains jointes, les yeux levés sur l'image de la grande thaumaturge. Par moments on l'aurait cru dans une extase sublime. De temps à autre il se frappait la poitrine et des larmes coulaient sur ses joues.

Quand la petite sonnette de cuivre annonça l'*Agnus Dei*, il se sentit pris d'un transport inconnu. Un souffle puissant se réveilla au fond de son être : un désir ardent de s'unir à son Dieu le tourmenta soudain. Il secouait le sommeil de son âme. Il lui semblait que son esprit allait prendre des ailes et laisser la terre. En s'approchant de la table sainte, il leva vers l'illustre patronne de l'Église, un regard suppliant, doux, plein de larmes. Il crut voir sourire la bonne sainte et toute sa personne s'agita dans un transport inexprimable. Il crut entendre des chants angéliques au-dessus de sa tête et dans l'abside où flottaient des

nuages d'encens. Il lui sembla que des flots de lumière enveloppaient l'autel. Il était plongé dans une adoration profonde, enivré d'une indicible paix. Il possédait le ciel.

Au dernier évangile, quand la foule se leva, il demeura prosterné, car il n'avait plus connaissance de ce qui se passait autour de lui. Tout à coup, dans le silence profond, on l'entendit murmurer lentement, d'une voix forte et tremblante : *Ave, Maria, gratiâ plena,* et au même instant il se dressa, leva les mains au ciel, puis retomba à genoux en s'écriant :

— Sainte Anne, soyez bénie !

Un cri d'admiration fit trembler l'humble voûte et le prêtre ému entonna le *Te Deum*. Chacun s'en retourna en louant Dieu.

Le pèlerin reprit, glorieux, le chemin qu'il avait parcouru dans l'humiliation, et il publiait la miséricorde du Seigneur et la puissance de la bonne sainte Anne. Il rentra chez Lepage en s'écriant :

— Remerciez le ciel avec moi : je suis guéri !

Il aperçut Marie-Louise et s'élança vers elle :

— Retrouvée ! fit-il, retrouvée ! O ma chère petite sœur !

— Et il la couvrit de baisers.

— Sa sœur ? faisait tout le monde étonné.

On comprit alors sa façon d'agir à l'égard de l'enfant, dans les circonstances précédentes.

Il s'approcha du lit où gémissait le charlatan.

— L'évenement n'a pas tourné comme vous l'espériez, lui dit-il.

Si vous revenez à la vie, revenez aussi à l'honnêteté.

Le charlatan se détourna et son regard eut une expression farouche. Le pèlerin redit comment il avait surpris le projet des brigands et comment il l'avait déjoué. Il révéla tout ce qu'il connaissait au sujet de ces misérables. Cédant aux instances de Lepage, il passa plusieurs jours avec sa sœur dans l'hospitalière maison.

XXI

OU ROSSETTE TROUVE UNE PLANCHE DE SALUT

Désireux de savoir ce qui se passait à la maison de Lepage et ce qu'était devenu son fidèle camarade le charlatan, Saint-Pierre, le

chef, se rendit au Château-Richer. Ceux qui le connaissaient ne le reconnurent point. Son crâne dénudé se perdait sous une riche chevelure noire ; une énorme moustache ornait sa lèvre, des lunettes noires dérobaient les reflets fauves de ses yeux. Il s'arrêta à la porte de la maison, demanda de l'eau pour son cheval et lia conversation de l'air le plus indifférent du monde, avec le garçon de ferme. Il apprit en peu d'instants plus de choses qu'il n'en espérait, et il eut besoin de ses lunettes pour cacher l'étonnement que trahissait son regard. Il remercia le garçon babillard, monta dans sa calèche, et reprit au grand trot le chemin de la ville. Le garçon pensa :

— Voilà un drôle. Il vient ici faire boire un cheval qui n'a pas soif et s'en retourne sans plus de façon.

Il retrouva ses complices à l'*Oiseau de proie.* La réunion était silencieuse : il y avait de l'inquiétude sur les figures.

— Mauvaises nouvelles, fit-il en entrant.

— Il est mort ?

— Non ; il peut même en revenir.

— Qu'y a-t-il donc ?

— L'enfant est encore dans cette maison.

— Nous la reprendrons.

— Nous sommes découverts...

Il y eut un mouvement de terreur extraordinaire, et chacun songea à s'enfuir.

— Est-ce le docteur qui a parlé ?

— C'est le muet, peut-être ?

— Le muet ?... Il n'y en a plus de muet, fit le chef d'une voix sourde.

Un cri de joie retentit. Ils le croyaient mort. Le chef secoua la tête avec désespoir.

—Le muet a parlé, reprit-il. Il a été guéri miraculeusement par sainte Anne.

— Le muet parle ! murmuraient avec stupeur les brigands.

— C'est lui, ajouta le chef, qui s'est embarqué dans un canot pour nous sauver pendant l'orage. Il est venu sur l'îlet et il a surpris nos dessins.

Charlot s'écria furieux :

— Mille millions de tonnerres ! Si vous m'aviez écouté quand j'ai voulu le tuer, dans la nuit du vol, à Lotbinière, tout cela ne serait pas arrivé, et nous serions tranquilles, à l'abri des soupçons et des recherches.

— Il faut le suivre partout, le traquer, l'exterminer !...

— Oui, Seigneur !

— Il doit aller à Lotbinière dans quelques jours, l'occasion sera bonne, reprit le chef.

Un éclair illumina la face diabolique du maître d'école.

— Il y a, dit-il, sur la ferme qu'il va réclamer une cachette superbe, près de laquelle il passera nécessairement... si nous y mettons un peu de savoir-faire.

Il fut compris, car il y eut un murmure approbateur.

Le lendemain le chef et le maître d'école partirent pour Lotbinière.

XXII

LE BONHOMME FERRON

Le charlatan fut mis sur un lit de plume et transporté à l'auberge de la mère Labourique, en attendant son entrée à l'hôpital. La vieille hôtelière éprouva de la répugnance à le recevoir ; mais elle dissimula. Le jeu se gâtait ; il

fallait se montrer charitable et plaire à tout le monde.

Le pèlerin était revenu la veille à Québec. Sa première visite avait été pour l'humble église de la basse ville : car c'était dans ce lieu sacré que six mois auparavant, il avait retrouvé l'innocence et les délices de l'amour divin. Lorsque la voiture qui portait le malade passa sur la rue Saint-Pierre, il revenait de la Place, où se trouvaient les bateaux de Lotbinière. Un peu par curiosité, un peu pour voir comment la mère Labourique allait recevoir son ami le charlatan, il prit la rue Champlain. Plusieurs cultivateurs qui se rendaient sur le marché, rebroussèrent chemin, après avoir appris l'aventure du blessé, et, faisant cortège à la voiture de Lepage, se rendirent à l'*Oiseau de proie* Parmi eux se trouvait un vieillard. Et ce vieillard disait d'une voix chevrotante :

— Il y a dix ans que je ne suis pas venu à la ville, je *m'adonne* bien pour apprendre des nouvelles : guérison d'un muet ; découverte d'une bande de brigands ; un voleur d'enfant qui se fait éreinter par une rame...

Le pèlerin entra dans l'auberge. L'un des habitants le reconnut et lui serra la main.

— Vous parlez donc maintenant, quel miracle !

— Oui, monsieur Blanchet, répondit le pèlerin, le Seigneur est grand dans sa miséricorde comme il est grand dans sa justice.

— Et vous êtes le fils de défunt Jean Letellier ? reprit Blanchet.

— C'est vrai.

— Quoi ! exclama le vieillard qui n'était pas venu à la ville depuis dix ans, tu es le garçon de Jean Letellier, toi ?... je t'ai vu bien petit ! Et comme te voilà grand maintenant ! Tu ne me reconnais pas, moi ; j'ai vieilli ; j'ai changé ; le chagrin, les soucis...

Le pèlerin le regardait attentivement :

— Vous êtes le père Ferron.

— Eh oui ! Eh oui ! tu as bonne mémoire.

— Je me souviens que nous allions, tout petits, voir ferrer les chevaux dans votre boutique.... J'aimais à entendre sonner l'enclume sous le marteau, à voir le gros soufflet de cuir attiser le brasier qui grondait...Forgez-vous toujours ?

— Maintenant je ne vaux plus rien : je suis à charge aux autres. C'est mon garçon Jacques qui forge : c'est à peine si je puis faire un clou.

— Et Clodomir, qu'est-il devenu ?

— Clodomir ? oh ! il m'a causé bien de la peine, celui-là.

— A moi aussi, quand nous allions à l'école ensemble.

— Il est parti de la maison depuis longtemps, continua le vieillard et il ne m'a jamais envoyé de ses nouvelles. Il n'a pas de cœur.

— Vous ne savez pas où il est ?

— Non ! non, je ne le sais pas.

— Il est ici ! murmura une voix grêle, sifflante, maladive.

Tout le monde cherchait cette voix étrange.

—Il est ici, répéta-t-elle...

— Lui ! s'écrièrent à la fois tous les gens.

— Mon Dieu ! est-ce possible, fit le vieillard en joignant les mains ? Et approchant du malade, il le considéra longtemps avec attention. Goutte à goutte des larmes tombaient de ses yeux. On l'entendit murmurer :

— J'ai vécu un jour de trop.

XXIII

LA TOMBE DU RUISSEAU

Le maître d'école et le chef des voleurs se rendirent à Lotbinière. Tout entier à l'allégresse dont son âme était remplie, le pèlerin ne pensait plus à la haine implacable des bandits. Il renaissait à la vie en retrouvant la paix de la conscience et les attachements du cœur. Qui pourra jamais deviner les secrets du lendemain ? En nous promenant dans la prairie, au jour de la moisson, nous écrasons sous notre pied distrait, l'insecte heureux qui vit d'amour et de soleil ; ainsi pendant que nous nous berçons de rêves suaves, le pied vagabond de la fatalité se lève en silence pour nous broyer. La mort d'un insecte ne saurait interrompre le concert de la prairie ; notre mort ne peut, non plus, interrompre le concert du monde.

Eusèbe Asselin n'avait pas encore appris la guérison du muet. Il reposait dans un sommeil calme lorsque son beau-frère et le vieux Saint-

Pierre arrivèrent à sa demeure. Le vieillard s'était déguisé.

—C'est un bourgeois de la ville qui voudrait acheter une ferme ici, dit le maître d'école en présentant son camarade.

Caroline se leva : il fallait donner quelque chose à manger à ces voyageurs fatigués. Pendant qu'elle servait la table, Rossette raconta les événements qui venaient de se précipiter. Elle recueillait avec avidité toutes ses paroles, et ses yeux lançaient parfois des étincelles de fureur. Quand il dit que le pèlerin, miraculeusement guéri, était bien Joseph Letellier leur pupille, elle frappa du pied avec colère, et gronda entre ses dents :

— Vous n'êtes pas des hommes, vous autres !... Ah ! si vous aviez seulement la moitié de mon courage !..

Le chef sourit. Il comprenait qu'il avait une fameuse auxiliaire en cette étrange créature.

La maison d'Asselin retomba de nouveau dans le calme ; tout le monde s'était mis au lit. Personne cependant ne dormait. Le lendemain matin Rossette lui-même annonça dans le village l'heureuse nouvelle du miracle de Sainte-

Anne et l'arrivée prochaine du pèlerin. Il avoua s'être défié de ce garçon qu'il ne pouvait reconnaître, et, pour prévenir l'opinion publique, il dit qu'il avait voulu rendre la petite Marie-Louise à ses tuteurs, en allant au Château-Richer, la ravir à ses parents adoptifs ; que la rumeur avait fait de cet acte permis une action infâme. On jugea qu'il avait raison, et l'enlèvement de l'orpheline parut chose toute naturelle.

Il s'enquit des terres à vendre et annonça qu'un bourgeois de la ville, désireux de se retirer à la campagne, était venu avec lui, dans l'intention d'acheter une propriété.

Saint-Pierre ne sortit guère le lendemain de son arrivée à Lotbinière. Pendant qu'Asselin vaquait à ses travaux du dehors, il s'entendit avec madame Asselin au sujet du pupille. Il ne lui dit pas comme il redoutait les révélations du jeune homme, et le voulait mettre dans l'impossibilité de rien prouver : il lui jura, au contraire, qu'il ne ferait que par galanterie ou dévouement ce qu'elle désirait de lui.

Il y avait sur la terre des pupilles, à la lisière du bois, près du bord sablonneux d'un ruisseau, une cave profonde. Dès que le pèlerin serait ar-

rivé, le chef disparaîtrait. Rossette lui-même le conduirait avec la voiture de son beau-frère à une certaine distance. Ils reviendraient tous deux pendant la nuit. Le vieillard se rendrait alors dans la cave isolée, et là, armé d'un bon fusil, le fusil d'Asselin, muni de liqueurs et d'aliments, il attendrait qu'un heureux hasard fît passer à sa portée le pèlerin dangereux. Madame Eusèbe s'obligeait à aider le hasard.

Le soir venu, le chef des voleurs et son adepte nouveau, chacun portant une bêche sur son épaule, sortirent furtivement de la maison d'Asselin et prirent les champs. L'obscurité était épaisse. Mais bientôt la lune parut grande et sereine au-dessus des bois, et sa lueur était pareille à l'éclat d'un incendie lointain. Ils arrivèrent au ruisseau. Sur le bord de la côte, la cave recouverte de terre, s'élevait noire au milieu du sable jaune. L'eau dormait dans les échancrures nombreuses. De place en place, un arbre renversé, des branches, des souches entassées, formaient de petites digues qui retenaient l'onde fraîche, ou des ponts capricieux que défaisaient pour les refaire plus loin, les orages de l'été. En avant de ces barrages le ruisseau

paraissait desséché. Du côté sud la berge accore était ombragée par de beaux érables. La lune éparpilla dans les flaques d'eau paisibles ses paillettes étincelantes. Les brigands descendirent dans le ruisseau. Courbés sur leur bêches, ils se mirent à creuser en silence. Les outils rejetaient le sable par un mouvement sinistre et régulier. Le trou béant prit l'aspect d'une fosse. Alors un léger craquement de branches se fit entendre dans l'érablière. Les deux vauriens levèrent les yeux. A travers la sombre colonnade formée par les arbres, ils virent passer une forme légère, blanche, fantastique. Elle s'arrêta vis-à-vis la fosse mystérieuse et se pencha sur la berge.

— L'avez-vous tuée ? demanda-t-elle ? Creusez-vous sa fosse ?

Ah ! rendez-la moi, rendez-la moi ! Sa mère me l'a confiée: il faut que je la sauve !.. Pourquoi l'enterrez-vous ici ? Cette terre n'est pas pas bénite. On y enfouit les chiens et les maudits...

Le vieux bandit eut voulu ne pas ouïr cette parole qui le glaça, malgré lui, d'une crainte vague et superstitieuse.

— C'est Geneviève, dit tout bas le maître d'école.

— Cette misérable folle peut nous trahir, répliqua le chef.

Ils restèrent un moment silencieux. La folle parlait et gesticulait toujours, tantôt suppliant, tantôt menaçant, un instant plaintive et l'instant d'après en courroux.

— Tuons-la, dit Saint-Pierre. Nous en serons quitte pour creuser la fosse un peu plus profonde.

Le maître d'école ne répondit rien. La folle les regardait fixement comme pour les reconnaître.

— Viens, Geneviève, insinua Rossette, la petite Marie-Louise est ici ; je vais te la confier tu l'emmèneras avec toi.

La folle ne bougea point.

— Attends-nous, ajouta Saint-Pierre, nous allons te la porter.

Et ils s'avancèrent vers la malheureuse fille qui les regardait toujours dans sa fantastique posture. Toujours penchée, elle les regardait s'approcher, dans la lumière de la lune, par le lit à moitié desséché du ruisseau.

— Attends-nous, répéta le chef, nous allons te rendre la petite Marie-Louise. Elle est ici, couchée sur le feuillage.

Quand il fut assez près d'elle il tira de sa ceinture un pistolet à fort calibre. Elle recula d'un pas. Le coup retentit. Un cri s'éleva, qui fut suivi d'un rire strident, puis la folle disparut. Les deux misérables la poursuivirent en vain. Ils la virent quelques moments après, fuir comme un fantôme, à la clarté de la lune, dans les champs solitaires, et de temps en temps l'écho leur apportait des sons clairs et entrecoupés qui ressemblaient à un rire sinistre.

Les deux bandits achevèrent leur œuvre diabolique. Ils dissimulèrent la fosse sous un amas de branches, et quand tout fut arrangé à leur gré, ils reprirent le chemin de la maison. Lorsqu'ils entrèrent, trois heures sonnaient à la grande horloge dont le cadran fleuri était surmonté de trois pommes d'or.

Madame Asselin avait levé le loquet afin qu'ils ne fissent aucun bruit. Son mari n'était pas dans le complot et la prudence voulait qu'on ne fît rien pour éveiller ses soupçons.

XXIV

OU LE VIEUX CHEF USE DE SON DROIT DE MAUDIRE

Le lendemain, dans la relevée, le chef toujours mis en bourgeois, la tête couverte d'une perruque noire et la lèvre ornée d'une longue moustache, sortit pour visiter les fermes. Il se dirigea vers l'église. C'était ce jour-là même, et vers la même heure, que l'ex-élève et sa jeune amie se promenaient dans les allées du jardin nouvellement acquis par l'hôtelière de la *Colombe victorieuse;* c'était au moment où le cynique Picounoc retrouvait sa mère et sa sœur. Le vieux fripon cheminait d'un pas rêveur, regardant les champs jaunis que la forêt sombre, comme une ceinture de deuil, bordait au loin. Il passa devant la maison toute bouleversée par l'émoi, et par la porte entr'ouverte il aperçut son ami Picounoc agenouillé. Il fut singulièrement intrigué : la chose était nouvelle et valait la peine d'être vue. Il entra. Picounoc se leva demi-honteux, demi-fâché, et il regarda avec dureté l'intrus qui se permettait de le sur-

prendre à cette heure de solennel regret. Le chef recula de surprise et pâlissant sous son masque, il oublia ce qu'il voulait dire. La maîtresse de la maison lui présenta une chaise ; il la remercia d'une voix mal assurée. Au son de cette voix la femme tressaillit et une rougeur subite couvrit ses joues. L'ex-élève et Emmélie s'étaient mis à causer à voix basse. Le chef reprit son assurance et dit qu'il désirait acheter une propriété à la campagne ; que des amis l'avaient conseillé de visiter la belle paroisse de Lotbinière ; qu'il allait un peu au hasard, ne connaissant personne ; qu'il serait heureux des renseignements que l'on voudrait bien lui donner. A mesure qu'il parlaît, le trouble augmentait dans l'âme de la femme, et la curiosité de Picounoc s'éveillait. L'ex-élève s'aperçut bien du malaise de ses amis.

— Vous faites mieux de chercher ailleurs, dit-il ; les personnes à qui vous vous adressez sont étrangères comme vous.

— Nous sommes ici depuis quelques jours seulement, ajouta Emmélie.

Le brigand saisit avec bonheur cette occasion de sortir. Il s'excusa et gagna la porte.

Picounoc le suivit. Quand ils furent tous deux dehors, ils se regardèrent fixement, curieusement. Le jeune homme lui demanda :

— Venez-vous de l'*Oiseau de proie ?*

— Chut ! silence ! répliqua le vieux à voix basse. Mais dis donc, continua-t-il, tu deviens égoïste : tu travailles seul maintenant, mon farceur : ce n'est pas bien, ça....

Le regard de Picounoc s'assombrit, ses lèvres se serrèrent :

— Vieille canaille, grinça-t-il, vous ne savez pas ce que vous avez fait.

— Il paraît que le ferme propos n'a pas duré, tout de même, reprit le chef d'un air goguenard.

— Sang de pruche ! si je vous avais écouté alors, je vous tuerais maintenant, lui répliqua vivement l'ami de l'autre soir.

— Alors c'est pour le bon motif ; on se range. Mais tu me sembles n'avoir que la deuxième place....quand l'ex-élève est là...

— J'ai la place que doit occuper un frère ; comprenez-vous ? Emmélie est ma sœur.

— Ta sœur ? Emmélie est ta sœur ? balbutia le monstre; tu plaisantes; tu te moques de moi...

— C'est ma sœur, vous dis-je, et la femme

que vous avez tenté d'insulter est ma mère... Je lui demandais pardon à genoux quand vous êtes entré...

— Est-ce que je le savais, moi ? fit le vieillard stupéfait.

Et Picounoc continua :

— Ce n'est que l'autre jour, à Rimouski, que j'ai eu un soupçon de la vérité : ce n'est qu'aujourd'hui, ce n'est que tout à l'heure que j'ai pu m'en convaincre.

Emmélie était revenue près de sa mère. Toutes deux regardaient par la fenêtre ce qui se passait à la porte.

Elles entendaient quelques mots, et cela leur faisait deviner ce qu'elles ne pouvaient entendre.

— A Rimouski ? s'écria Saint-Pierre. Mais qui es-tu donc, toi ?... je ne te connais point. Il est vrai que je suis parti de chez-nous depuis bien des années.

— Qu'est-ce que cela vous fait que je sois le fils de Pierre ou de Jacques ?

— Ton père est-il mort ?

— Le diable doit l'avoir emporté, ou il n'a pas de cœur. C'est sa faute si je suis devenu

un misérable et si ma mère est dans l'infortune. Il nous a abandonnés... Rien de surprenant, car il avait trompé ma mère et s'était fait marier par un ministre protestant.

Le vieux brigand recula d'un pas et resta silencieux. Il était livide. Il reprit avec un tremblement de voix extraordinaire, et la gorge serrée par l'oppression :

— Que dis-tu, Picounoc, ton père est de Rimouski ?...

Il s'est marié devant un ministre protestant ?... aux Etats-Unis ! c'est aux Etats-Unis?

— Oui, répondit Picounoc, tout bouleversé à son tour.

— Et ta mère se nomme Félonise Morin ?

— Oui.

— Ah ! mais non, ce n'est pas possible ! ce n'est pas possible, s'écria le bandit.

— Avez-vous connu mon père ?

— Ton père... ton père... c'est un maudit !.

— Pas plus maudit que vous, fit Picounoc, en fermant le poing.

— Arrête, ne frappe pas !

— Allez-vous en !

— Picounoc, je suis ton père !...

— Vous mentez !

— Je suis ton père, te dis-je !

— Si vous êtes mon père, riposta Picounoc, que l'horreur rendait fou, ôtez donc cela pour que je vous voie mieux.

Et d'une main violente il lui arracha moustache et perruque. Un cri partit de l'intérieur de la maison. Les deux femmes venaient de reconnaître l'impur vaurien de la rue Champlain. Celui-ci, honteux et frémissant de colère, ramassa et fit disparaître au fond de la poche de son habit cheveux faux et fausse barbe.

— Ça ne tenait pas beaucoup, hurla-t-il, et un enfant pouvait faire ce que tu as fait, lâche ! mais approche, maintenant, j'en jure Dieu, je ne te laisserai pas un cheveu sur la tête...

Il était affreux à voir. Il se développait comme le tigre qui se fâche. Ses muscles se gonflaient sur le cou, sur les bras, sur les jambes, comme des couleuvres qui se réveillent. Picounoc eut peur et recula.

— Tu te sauves ! grinça le vieillard en s'avançant ; mais tu ne m'échapperas pas. Si tu te caches ici, je te retrouverai ailleurs.

Picounoc ouvrit la porte et se réfugia dans la maison.

Le brigand lui cria l'écume à la bouche, et le poing fermé :

— Lâche! canaille ! je te maudis !... j'ai le droit de te maudire puisque je suis ton père...

Picounoc fléchit comme sous un coup de foudre. Son père monta sur le seuil, et promena son regard diabolique, dans la salle. Emmélie et sa mère, Picounoc et l'ex-élève, étaient épouvantés. Il semblait jouir de l'horreur qu'il inspirait. Il dit avec une emphase méchante :

— Je suis Pierre-Enoch Saint-Pierre, de Rimouski, le mari de Félonise Morin, qui m'a aimé trop tôt, et le père de deux enfants jumeaux à qui j'ai transmis la malédiction paternelle.

Puis il attendit, impassible, l'effet de son audacieuse parole. Il n'attendit pas longtemps. Un cri sinistre retentit :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! mon mari !...

L'infortunée femme s'évanouit et s'affaissa sur le plancher. Emmélie croyait que ce coup formidable l'avait tuée, et se sentait défaillir elle-même. Picounoc paraissait frappé de ver-

tige; il se retirait devant le vieillard, comme pour se soustraire à sa malédiction. Saint-Pierre entra tout à fait :

— Je suis donc chez moi, fit-il avec cynisme.

Il s'approcha de sa femme et la releva :

— Félonise ! Félonise ! dit-il, allons ! réveille-toi. Il ne faut pas m'en vouloir.... Je vais rester avec toi.... Je serai un brave mari. Il y a une fin à tout.

L'ex-élève, qui s'indignait d'une pareille effronterie, le repoussa d'une main ferme.

— Laissez-la donc, fit-il, il doit y avoir aussi une fin à votre insolence.

— Mêle-toi de tes affaires, toi, jeune homme, je suis chez moi et j'y reste !

— Vous n'êtes pas chez vous, et vous ne resterez pas ici, ou.... je vous dénonce ! Je connais votre histoire. Elle en est au chapitre du pénitencier ; le suivant sera la potence

Devant la fermeté du jeune homme, le bandit perdit son audace. Il flaira le danger, et dissimula. Il voulut attirer Emmélie à lui, elle le repoussa disant qu'il avait fait trop de mal à sa mère.

Madame Saint-Pierre sortit de son évanouis-

sement. Une amère angoisse était peinte dans son regard. Elle avait aimé son mari, elle avait pleuré sur son infidélité. Son cœur sensible était enclin à la miséricorde. Elle n'avait pas vu vieillir son époux à ses côtés, et elle l'évoquait toujours jeune et beau comme au temps jadis. Le charme était rompu. L'apparition subite du monstre avait fait évanouir le rêve.

L'ex-élève, comprenant tout ce qu'avait de pénible la présence de cet homme, menaça de nouveau. Le chef lui lança un regard furieux et s'éloigna. A quelque distance de la maison, s'arrêtant dans une coulée discrète, il rajusta sa moustache et sa chevelure.

XXV

LE RETOUR DES ORPHELINS

Le chef des voleurs s'en retournait, pensif, chez Asselin, lorsqu'il vit venir deux personnes qui causaient et gesticulaient avec animation. L'une disait :

—Il va débarquer à la *Vieille-église*. Sa petite sœur est avec lui. Le bateau de Paton est char

gé de monde et Mathurin est revenu presque seul.

Il interrogea ces personnes, leur demandant si elles parlaient du muet guéri miraculeusement à Sainte-Anne.

—Oui, répondirent-elles. Il va arriver dans une demi-heure au plus. Vous voyez la barge sur la *batture*, vis-à-vis l'*îlet* ?

Elle ne monte pas vite : la brise est faible.. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que sa petite sœur est avec lui.

Le brigand partit d'un pas rapide. Il annonça la nouvelle à madame Eusèbe, qui fit prévenir son mari. Asselin travaillait au champ. Il vint à la maison, se rechangea, mit un cheval à la voiture et partit.

— Ce n'est pas moi qui me dérangerais, affirma la femme sans cœur.

Quand la petite barge amena sa voile, il y avait sur la grève un grand nombre de curieux. Joseph débarqua le premier. Il tenait par la main sa petite sœur, rieuse et ravie. M. Lepage suivait les pupilles et veillait sur son enfant adoptive.

— Rendons-nous à l'église, dit le jeune pèlerin : allons d'abord remercier Dieu.

Et la foule le suivit. Le curé vint au-devant de lui pour le féliciter d'avoir été l'objet d'une si haute faveur de la part de Dieu. Il prit l'orpheline dans ses bras.

— Pauvre petite, fit-il, c'est ton ange gardien qui te ramène.

Quelques bonnes femmes disaient :

— C'est la défunte Jean qui a veillé du haut du ciel sur ses chers enfants.

Asselin arriva au moment où ils descendaient le petit coteau, près de l'église. Il attacha son son cheval et vint au-devant d'eux.

— Eh bien ! mon Eusèbe, lui dit le prêtre, le bon Dieu te rend les orphelins qu'il t'avait confiés déjà : cette fois, il faut que tu les gardes avec soin.

— Je tâcherai, monsieur le curé, balbutia le tuteur, confus.

Puis s'adressant au pèlerin, il dit :

— Je te demande pardon, Joseph.... j'ai été dur à ton égard.

— Le bon Dieu m'a bien pardonné, pourquoi

ne vous pardonnerais-je point ? répondit le pèlerin en lui tendant sa main généreuse.

Eusèbe serra la main de l'orphelin et des pleurs mouillèrent ses yeux rarement humides.

Il ne conduisit pas les orphelins chez lui ce soir-là. Le curé voulut les retenir afin d'apprendre de leurs bouches ce qu'ils étaient devenus après avoir laissé la maison de leur tuteur jusqu'au moment où la protection divine s'était à leur égard si visiblement manifestée.

En apprenant la guérison du muet, Noémi s'était abandonnée aux délices d'une espérance infiniment douce. Tout sourit dans son cœur et autour d'elle. Mais la nuit descendit dans l'âme coupable de la femme Asselin, et les derniers reflets de la grâce s'éteignirent dans les ténèbres de la cupidité.

Le chef des voleurs dit à Asselin qu'il allait partir. Il ne trouvait pas de ferme convenable à acheter. Rossette s'offrit de le conduire en voiture jusqu'à Saint-Jean, si le beau-frère pouvait lui prêter un cheval.

— Tu peux prendre Carillon et mener monsieur où il désire aller, avait répondu Asselin, tout disposé à la bienveillance.

Les gens du village le virent s'éloigner à la nuit tombante. Carillon trottait dru sur la route poudreuse. Ils revinrent la nuit par un autre chemin, sans être reconnus de personne, et le vieux brigand, armé du fusil d'Eusèbe, s'en alla se cacher dans la cave de terre, sur le bord du ruisseau.

XXVII

LES PUPILLES CHEZ LEUR TUTEUR

Le lendemain de l'arrivée des orphelins, à Lotbinière, était un dimanche. Chacun s'achemina vers l'église. Sur les chemins de front, dans les routes, partout, il y avait du monde. Les uns venaient à pied, les autres, en voiture ; et tous causaient. Ils parlaient de la récolte, du beau temps, du prix des denrées, des pupilles d'Asselin, surtout, et du miracle de Sainte-Anne. Et les deux orphelins furent l'objet de la curiosité et de l'admiration du peuple. Après les vêpres, leurs parents et leurs amis se rendirent avec eux chez Asselin. Madame Asselin ne semblait pas à l'aise. Elle embrassa l'orphe-

line cependant, mais du bout des lèvres. Elle n'était pas capable de cacher son dépit. Eusèbe se montrait affable, lui, et sa grosse face rousselée souriait honnêtement. La femme cruelle voulut reprocher à la petite Marie-Louise son imprudence ou son étourderie alors qu'elle s'était égarée dans le bois du domaine, et l'enfant lui répondit avec naïveté :

— Vous m'appeliez et j'accourais; mais vous n'étiez plus là : pourquoi vous sauviez-vous toujours ?

La sœur de Rossette pâlit et balbutia quelque chose comme: " Tais-toi donc, petite folle," puis effleura de nouveau de sa bouche dédaigneuse, le front radieux de l'orpheline. La parole de l'enfant surprit tout le monde, et l'on entendit un chuchotement qui ressemblait au bruissement des feuilles quand la brise s'élève.

Marie-Louise, heureuse de se retrouver dans cette maison où pourtant elle avait souffert, était comme un oiseau né dans une cage. Il sort, ouvre gauchement ses ailes qui n'ont jamais nagé dans la lumière, s'effraie de l'immensité qui l'environne et de la liberté qui l'étourdit, ne comprend pas les appels de ses

compagnons qui l'invitent à monter sur les cimes en fleurs, et revient se poser sur les juchoirs de sa prison. Les enfants ne dissimulent point. Ils n'ont pas de rancune et ne se souviennent pas des chagrins de la veille. Ils sont impressionnables, mais leurs émotions sont passagères. Les petites cousines de l'orpheline s'étaient ennuyées tout un jour de leur compagne de jeu. Elles n'y pensaient plus qu'avec indifférence; mais en la revoyant elles sentirent renaître dans leurs jeunes cœurs l'amitié endormie, et joyeuses, elles lui sautèrent au cou pour l'embrasser.

Le maître d'école entra. Longtemps il avait réfléchi avant de se décider à paraître devant le pèlerin. Mais sachant que les gens étaient bien disposés à son égard, et que Joseph ne pouvait lui reprocher autre chose que l'enlèvement de Marie-Louise, il paya d'audace et brava le ressentiment de son jeune ennemi. Il alla vers lui souriant :

— Tu m'as cru méchant, commença-t-il, tu pensais que je voulais perdre ta sœur, et je voulais la sauver... Je ne te reconnaissais point. Si je t'eusse connu, j'aurais été content de la

laisser sous ta protection... Voilà tout mon crime.

— Pourquoi l'avez-vous enlevée la nuit, et avec l'aide d'une bande de voleurs? riposta le pèlerin d'un ton sévère.

— Je ne les connaissais pas, affirma-t-il.

— Quand on agit dans les ténèbres, c'est que l'on a peur de l'éclat du jour, et quand on craint la lumière, c'est qu'on fait mal.

Le maître d'école ne répliqua rien. A ce moment deux jeunes gens arrivèrent : l'ex-élève et Picounoc. Bien qu'il y eût du froid entre eux, ils étaient venus ensemble voir leur camarade et s'assurer de sa guérison miraculeuse. L'ex-élève portait un visage radieux. Les chagrins ne laissaient pas de trace profonde sur cette nature folâtre et bonne. L'amour, comme un vin généreux, l'enivrait. Picounoc n'avait plus son air gouailleur de coutume, ni son rire sceptique, ni sa voix nasillarde, car il ne parlait plus, pour ainsi dire. A la vue de ses compagnons de chantier, le pèlerin s'écria :

— Paul! Picounoc! et il courut à eux en leur tendant la main.

— C'est donc vrai ! tu parles ! fit l'ex-élève, qui oubliait son latin.

— Oui, Paul, c'est vrai : seulement je ne parle pas latin comme toi.

L'ex-élève sourit. Picounoc paraissait abasourdi. Le pélerin ajouta :

—Si Dieu, dans sa justice, a jugé bon de faire un miracle pour me punir, ne peut-il pas dans sa miséricorde, faire un autre miracle pour m'annoncer le pardon ?

Madame Bélanger passait devant la porte avec sa fille Noémi. Elles revenaient de l'église, à pied toutes deux, Eusèbe les fit entrer.

—Venez voir Joseph, dit-il, venez voir la gentille Marie-Louise.

Noémi tressaillit, un doux serrement de cœur la fit soupirer, ses joues s'empourprèrent. Le pèlerin leur souhaita le bon jour avec le sourire sur les lèvres et des pleurs dans les yeux. Il dit à la jeune fille qu'il était heureux de la revoir, surtout heureux de pouvoir lui parler comme aux jours de leur enfance, alors qu'ils allaient à l'école ensemble.

—Te souviens-tu, dit Noémi, de cette fois où Clodomir Ferron te jeta dans la boue ?

—Je ne l'oublierai jamais, Noémi, car tu me révélas alors la bonté de ton cœur.

Noémi sourit. Elle continua.

—Le maître injuste te punit, au lieu de punir Ferron.

—Et tu pleuras, acheva le pèlerin, en la regardant avec tendresse.

La jolie fille avait encore envie de pleurer.

—Il était bien cruel, ce maître, reprit-elle après un silence.

—Il est ici, observa Joseph à voix basse.

Néomi jeta un coup d'œil autour de la pièce et reconnut Rossette. Elle devint pourpre et pencha la tête comme une coupable.

—Mon Dieu ! murmura-t-elle, qu'ai-je fait là !

Le maître d'école, plus confus que son ancienne élève, dévora cet affront en silence.

— Geneviève ! voici Geneviève ! s'écrièrent plusieurs tout à coup. La folle parut. Elle semblait avoir peur de la foule qui remplissait la maison.

—Pour l'amour de Dieu, fit-elle d'une voix

plaintive, rendez-la moi, et je la porterai au pied de la croix, sur la côte de sable. Si je ne la sauve pas, Rossette et l'autre la jetteront dans la fosse du ruisseau...

Personne ne devinait ce qu'elle voulait dire par cette fosse du ruisseau. Rossette cependant le comprenait bien.

Elle se mit à pleurer. M. Lepage s'approcha d'elle, et lui dit avec douceur que la petite était retrouvée, qu'elle était là, dans la maison. Elle leva les mains aux ciel :

—Dieu soit loué, fit-elle! car si elle était dans la tombe du ruisseau, l'eau qui coule pourrait la noyer.

L'orphelline sortit d'une autre chambre avec ses petites cousines.

—Ah! Marie-Louise, s'écria la pauvre insensée, en se précipitant sur l'enfant, qu'elle enleva dans ses bras et couvrit de baisers, Marie-Louise, ta mère va m'aimer et je suis sauvée!... Elle s'élança vers la porte.

—Arrête, Geneviève, arrête! dit M. Lepage, en la retenant par un bras. Attends-moi : nous nous en irons ensemble.

La folle éclata de rire et serra plus fort la petite qui cherchait à s'échapper.

—Vous ne me l'ôterez plus, hurla-t-elle ; personne ne l'aura !... Je ne dormirai plus, afin de veiller sur son sommeil...

Tous les yeux se fixèrent sur le maître d'école. Elle regarda par instinct où regardaient les autres et vit son ancien ami :

—Sauvez l'enfant ! sauvez-moi !... reprit-elle. Il va me la ravir encore !... Il va la jeter dans la tombe du ruisseau !....

Il passa un frémissement dans toute la maison. Noémi, se serra contre le pèlerin.

—Ne crains rien, lui dit-il, cette fille a aussi une vengeance à tirer du maître d'école.

Chacun à son tour, par des paroles affectueuses, s'efforçait de faire entendre raison à l'infortunée. Elle restait sourde à tout. Il fallut la saisir et lui arracher l'enfant épouvantée qui pleurait.

Le maître d'école se glissa dehors furtivement. Il regrettait le complot tramé contre le pèlerin, et commençait à s'apercevoir que ses camarades s'étaient hâtés de le compromettre, pour se l'attacher mieux, sans doute. Un moment il

fut tenté de faire des aveux et d'empêcher aux dépens de sa réputation et au risque de sa vie, un crime épouvantable. La honte le retint.

XXVII

UNE QUESTION OISEUSE

Le soir approchait, L'ex-élève retourna vers sa fidèle Emmélie et Picounoc revint s'asseoir près de sa mère malade. Les parents, les amis, les voisins se retirèrent tour à tour. Pendant la nuit, Rossette, portant des aliments dans un sac de toile, se rendit à la cave où dormait sur une botte de paille fraîche, le chef des voleurs. Les deux vauriens eurent un long entretien que ne révéla pas le caveau discret

M. Lepage soupçonnant le crime de la femme d'Asselin, dit à l'orpheline qu'elle retournerait avec lui au Château-Richer, dès le lendemain, si ses parents voulaient bien le permettre. Il promettait de l'entourer plus que jamais de tous les soins que demandait son jeune âge. Elle irait au couvent, serait bien instruite, ferait une femme vertueuse, et deviendrait son héritière.

Tout un rêve d'honnête homme intelligent. Personne ne voulut s'opposer au bonheur de l'intéressante enfant. Imposant silence à son ressentiment, ornant sa bouche hypocrite d'un franc sourire, la femme d'Eusèbe adressa quelques paroles bienveillantes au pèlerin, le lendemain, alors qu'il semblait tout attristé du départ de sa sœur bien-aimée. Elle en vint adroitement à lui parler de la magnifique érablière qui bordait le ruisseau, du bois sarclé comme un bocage, des dîners champêtres des jeunes gens sous les ombrages. Cela valait la peine d'être vu.

—La cave est bien conservée, disait-elle... tu te souviens de la cave sur le bord du ruisseau ? tout s'y conserve à merveille. Il faudra voir cependant si elle est en bon état, et tu pourras t'assurer de cela toi-même, cela te distraira de tes ennuis.

— Je m'y rendrai ce soir même, répondit le pèlerin sans défiance ; il me tarde de voir cette terre que mon pauvre père a tant de fois arrosée de ses sueurs.

Il sortit tout à fait charmé de la bonne humeur de sa tante. A quelques pas il rencontra

Noémi qui s'en allait voir sa jeune amie, Antoinette Delorme, pauvre malade que le médecin venait de condamner, mais qui, pour cela peut-être, ne devait pas mourrir de longtemps encore. Les deux amoureux cheminèrent ensemble sur le bord du chemin sec et miroitant comme aux jours de la chaleur. Ils passèrent devant la maison fermée de Jean Letellier, et les souvenirs revinrent en foule à leur esprit.

Ils s'arrêtèrent pour se recueillir. Leurs regards plongèrent par les fenêtres dans les pièces vides. C'est là que naguère, tous deux muets, silencieux, ils étaient venus entraînés, lui par l'invincible besoin de revoir ces lieux encore tout empreints des traces bénies de sa mère et de son père, elle, par l'ascendant merveilleux du jeune homme en pleurs.

—Tu avais pitié de moi, peut-être, dit à la fin lepèlerin, mais tu ne m'aimais pas.. tu ne pouvais pas m'aimer !... Maintenant que tu sais que je ne suis ni un voleur, ni un malhonnête homme, maintenant que tu reconnais ton compagnon d'enfance, ton ancien ami ; maintenant que tu vois comme je t'aime, Noémi, m'aimes-tu ?...

—Tu le sais bien murmura la jeune fille.

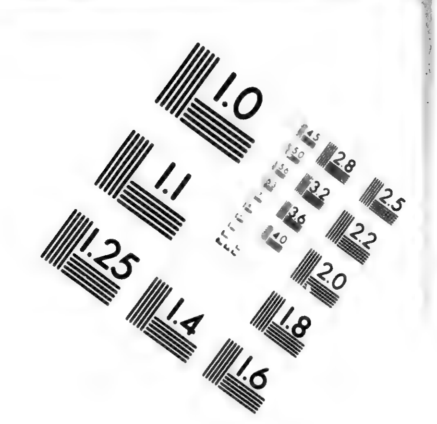
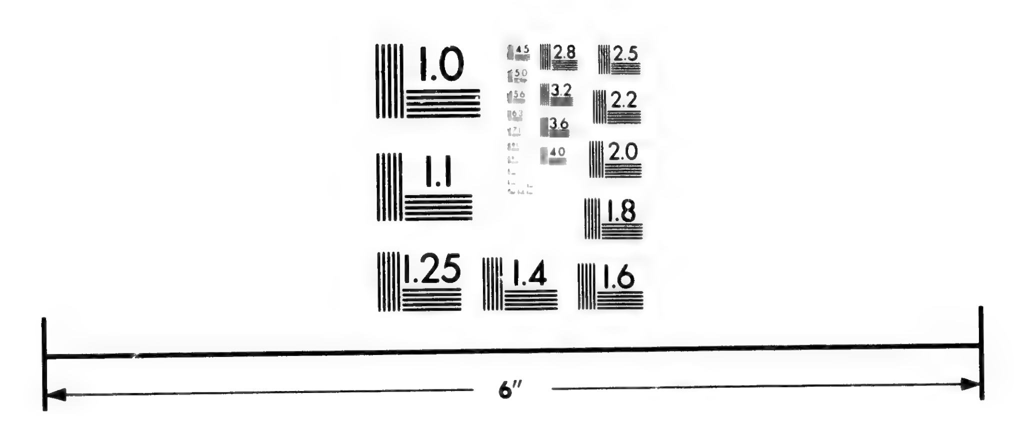
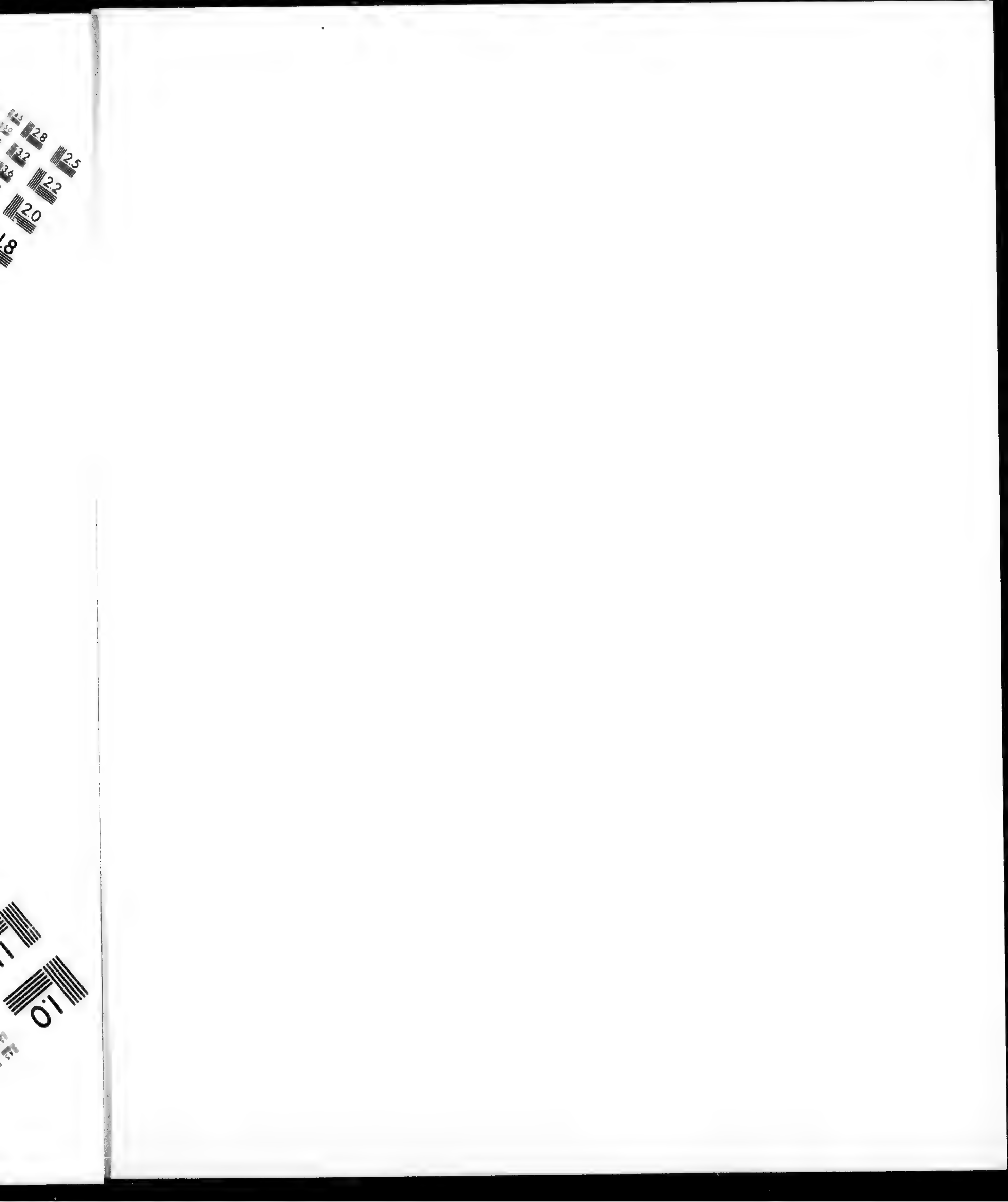


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.0

XXVIII

LE SECRET DU CAVEAU

Le soleil couchant brillait comme une lampe d'or au sommet des montagnes bleues ; un souffle frais séchait le front des laboureurs. Par intervalles on entendait, au milieu des gras pâturages, le beuglement des génisses, le hennissement des chevaux et le bêlement chevrotant des agneaux. Le pèlerin, ivre de bonheur, s'en revenait en songeant à sa bien-aimée. Rêveur, il franchit la clôture de cèdre qui bordait le chemin, devant la maison de son père, et il s'en alla par la prairie vers l'érablière.

Le chef et son complice étaient tous deux enfermés dans le caveau. Rossette dissimulait mal sa terreur et ses regrets. Le vieux bandit avait pratiqué, dans un des côtés de la cave, vis-à-vis le sentier qui descendait au ruisseau, une étroite ouverture en forme de meurtrière. Le soleil du midi avait laissé tomber quelques chauds rayons dans le gîte sombre, le soleil couchant n'y entra point. Tout à coup, le chef

qui venait d'élever au-dessus de la porte sa tête de monstre, s'écria :

—Le voici !

Rossette regarda à son tour. C'était bien lui, l'orphelin, qui venait, tout à son amour, tout à son bonheur, vers l'endroit dangereux. Ils s'enfoncèrent sous la voûte épaisse, fermèrent la trappe et se donnèrent la main, dans une anxiété terrible. Le maître d'école tremblait. Il s'assit dans un coin, s'adossant aux pièces. Le chef prit le fusil, en fourra le canon dans la meurtrière improvisée, et le doigt sur la gâchette, l'œil fixé sur le sentier, il attendit.

Le pèlerin regardait la forêt d'érables qui déroulait son voile gris de l'autre côté du ruisseau. Il vit glisser une forme blanche à travers les troncs noircis. C'était la folle qui revenait à la fosse mystérieuse. L'arme mortelle tournait lentement à mesure qu'il avançait. Le brigand attendait qu'il fût sur la berge, tout près de sa tombe humide.

Autour des meurtriers, les ténèbres étaient profondes. Seul, par l'ouverture nouvelle, un rayon de lumière entrait comme un dard menaçant, ou comme l'œil de Dieu, dans cette ombre

épaisse, et traversait d'outre en outre la cave profonde.

Joseph, souriant à la solitude qui l'environnait, s'arrêta sur le bord sablonneux du cours d'eau. La reconnaissance envers Dieu s'unit à l'amour dans son âme repentante, et il tomba à genoux. A l'instant même, une sourde détonation gronda.

La folle, sur l'autre berge, s'écria :

—La tombe est encore vide !.... Pour qui ce sépulcre étrange ?.... Les corbeaux se rassemblent au-dessus du cadavre que la terre bénite ne recouvre pas !.... Malheur à ceux qui traînent dans la fange la robe blanche des vierges !....

Et glissant à travers les arbres grisâtres, comme un flocon de neige dans un ciel nuageux, elle s'enfonça dans la forêt.

Trompé par le mouvement imprévu du pèlerin qui s'agenouillait, l'assassin tira trop haut et la balle sifflante se perdit dans le lointain. Au bruit de la détonation, le jeune homme tourna la tête. Il vit la cave noire et pesante trembler comme les épaules d'un vieillard. Une légère fumée s'échappa par les fissures et se dissipa dans

l'air. Le bruit sourd se prolongea ; il fut suivi d'un craquement sinistre. Le caveau s'écroulait.

Un amer soupçon traversa l'esprit du pupille ; mais il fut repoussé comme une pensée mauvaise. Il était heureux, le pupille, de n'être pas descendu dans cette cave, comme l'avait conseillé sa tante ; il frémissait comme si le danger l'eut encore menacé. Il se leva, s'approcha des décombres, écouta, mais n'entendit rien. Un accident, rien qu'un accident : c'est ce qu'il pensait. Il revint au ruisseau et vit la fosse creusée dans le lit vaseux. Les paroles étranges de la folle lui revinrent à la mémoire et ses rêves gracieux s'envolèrent comme un essaim timide. Ce caveau qui s'affaisse à l'heure où il devait y entrer, cette tombe béante qui attend une victime, les menaces solennelles de l'insensée, le silence des bois, les ombres du soir, tout le portait à la mélancolie et jetait le trouble dans son âme.

Il revint à la maison de son tuteur et raconta ce qu'il avait vu. Madame Eusèbe jeta un cri de terreur. Plusieurs voisins qui fumaient leur pipe avec Asselin se regardèrent étonnés.

Eusèbe avoua que cela ne le surprenait aucunement, vu que la charpente de cette cave était toute pourrie, et que le poteau qui la soutenait au milieu, pliait depuis longtemps sous le poids de la terre. On n'y descendait plus. Le pèlerin regarda sa tante, qui devint pâle comme la chaux des murs. Il sentit une angoisse extrême, car il devina la trahison.

Ni Saint-Pierre, l'œil fixé sur sa victime et plein de la soif du meurtre, ni le maître d'école, accroupi sous la voûte humide et basse, et tremblant comme un poltron, n'avaient vu la toiture de la cave se courber lentement, comme une vague que le vent creuse. Un instant l'affaissement s'arrêta : les étais parurent résister, et la vengeance de Dieu fut suspendue. Mais l'explosion de la poudre dans l'arme meurtrière, le choc imprimé à la masse hésitante par le déplacement violent de l'air, firent ployer, comme des genoux d'esclaves, les supports trop vieux, et la voûte de terre reprit en grondant, sa chute lente mais implacable. Les deux bandits poussèrent une clameur qui retomba sur eux. Ils s'élancèrent vers la trappe fermée, au-dessus de leurs têtes, mais la trappe

ne s'ouvrit pas. Ils levèrent instinctivement leurs bras coupables vers le toit qui s'affaissait, comme pour le retenir et se préserver de son poids énorme : le toit pesant ne fut pas arrêté par leurs efforts désespérés, mais il s'abaissait toujours lentement, lentement, et les pièces se cassaient et se broyaient les unes contre les autres.

— Malédiction ! vociféra le chef.

— Seigneur, mon Dieu ! ayez pitié de moi ! gémit le maître d'école.

Prière sans amour, cri de peur d'une âme coupable.

La masse pesait maintenant sur leurs têtes et ils se courbaient malgré eux. La chute s'accéléra. Une sueur froide mouilla leurs corps repliés. Rossette, désespéré, se laissa tomber sur le sol, le long des pièces ébranlées. Le chef lutta, jetant à Dieu qui le damnait un blasphème épouvantable.

Ramassé sur lui-même, les bras tendus, il sentait sur ses épaules un insupportable fardeau. La masse alourdie qui descendait toujours l'écrasait de plus en plus. Il espérait tomber plus bas, s'enfoncer davantage : il la sentirait

moins peut-être. Il ne bougea plus, une fatigue inexprimable se glissa dans tous ses membres.

—Il n'est pas possible que je meure ici, pensa-t-il.... On va venir... On va m'ôter cette terre de dessus le dos... Etre enseveli vivant... Oh ! ce serait affreux !... Comme on souffre dans la terre !

Et, ramassant toutes ses forces, il voulut essayer encore de soulever le poids qui l'accablait. Le sable lourd, entassé dans le trou béant, demeura immobile.

—Si j'avais un peu d'air ! pensa-t-il.

Et sa poitrine râla serrée comme dans les mâchoires d'un étau. Un horrible bourdonnement lui remplissait la tête : quelque chose lui battait les tempes comme des marteaux. Le sang lui sortait des yeux.

—Est-ce que je brûle ? se dit-il.

Seuls, ses doigts crispés pouvaient mordre la terre qui les enveloppait. Le sommeil le gagna.

—Il ne faut pas que je m'endorme... si j'allais ne plus me réveiller!...

Ses dents saisirent un morceau de terre et le broyèrent avec rage. Le poids qui l'écra-

sait pesait de plus en plus... C'était le poids de la colère du Seigneur qui pesait sur sa tête. Il râla, il râla... Un engourdissement extraordinaire paralysait ses membres, et il s'imagina n'avoir plus de pieds, plus de mains, plus de corps. Il n'était plus qu'une tête horrible. Et il essaya de voir dans la nuit implacable qui l'entourait. Il vit rouge : c'était le sang. Il essaya de rire. Il grimaça et ses dents grincèrent une dernière fois : c'était la mort.

XXIX

UN SERREMENT DE MAIN QUI.... N'EST PAS DOUX

Le travail commande d'être matineux et la fatigue invite au repos. Asselin entra dans sa chambre. Sa femme dormait : du moins, il la crut endormie. Le visage caché dans le duvet de son oreiller, elle songeait. Elle avait raison de songer. L'assassinat de son neveu qui tout à l'heure lui semblait chose facile, n'avait pas réussi : plus que cela, les meurtriers expiraient probablement, victimes de leur propre malice. Ce coup imprévu du Destin la jetait

dans un abattement profond. Il lui semblait maintenant que les soupçons les plus odieux allaient planer sur sa tête. Elle voyait bien que ses complices étaient ensevelis sous les décombres, car son frère ne revenait point. Elle cherchait à s'étourdir par la pensée que, vivants encore, ils pouvaient être sauvés à la faveur de la nuit.

Asselin s'endormit. Elle se leva, doucement, se vêtit à la hâte, prit une bêche, une houe, et se dirigea vers le caveau. Elle avait peur de voir se lever, dans les ombres de la nuit, les spectres des deux morts. Une plainte sourde sortit des décombres.

—Est-ce toi, Zidore ? demanda-t-elle épouvantée.

—Oui, tire-moi d'ici ; hâte-toi... répondit une voix souterraine.

Couché le long des pièces qui formaient le côté de la cave, Rossette avait échappé à la mort. Quelques meurtrissures peu graves seulement... Mais il pouvait mourir asphyxié, mourir de faim aussi, dans ce tombeau d'un nouveau genre. Il avait, lui aussi, des terreurs indicibles et des emportements de damné. Il invoquait le

ciel et l'enfer, priait et blasphémait sans pouvoir rompre l'enveloppe de plomb qui le ceinturait. Quand il entendit la voix de sa sœur et les coups de la bêche dans la terre, il ressentit une joie immense. L'insensé, il ne songeait pas à la honte, au déshonneur, au châtiment qui suivraient sa délivrance. L'horreur de la mort est tellement naturelle que, pour vivre un jour de plus, on échangerait la mort calme d'aujourd'hui pour le martyre de demain. Une lambourde dérangée par la bêche lui broya un pied. Il poussa un cri, fit un effort suprême pour se dégager ; mais ne réussit qu'à faire descendre la terre autour de lui. Sa main droite seule, demeurée libre, s'agitait comme un tronçon de serpent. La femme s'introduisit le bras dans l'ouverture que l'instrument de fer venait de pratiquer en dérangeant la pièce. La main de son frère saisit la sienne.

— Lâche-moi, cria-t-elle, je vais te sauver.

La main qui la tenait ne se desserra point.

— Laisse-moi donc ! Il faut que je me hâte... Tu vas être perdu.

Et elle s'efforçait de se débarrasser de l'étreinte horrible. Les doigts du meurtrier,

fermés comme des tenailles, s'enfonçaient de plus en plus dans sa main potelée.

— Je ne pourrai pas enlever la terre qui te couvre... Laisse-moi donc !... Eusèbe dort. Il faut que je rentre avant qu'il se réveille.

La main crispée serrait toujours.

— Tu ne m'aimes donc pas ? Moi je sacrifie tout pour toi... Desserre les doigts un peu... Pourquoi me fais-tu mal ?... Ah ! que tu as le cœur dur !... Veux-tu me faire mourir ? Sauvons-nous tous deux plutôt...

Le maître d'école avait peur d'être tout à fait écrasé par quelqu'autre pièce de bois. Ses esprits n'étaient plus lucides. Il râlait, et sa main ne s'ouvrait pas. Elle s'irrita :

— Laisse-moi, ou je dirai tout ! Je te trahirai... Entends-tu ? Je révélerai tes projets infâmes... Tu monteras sur l'échafaud... Ah ! si j'avais su !... Canaille ! voleur ! assassin !...

Elle s'adoucit encore :

— Pour l'amour de Dieu, Zidore, laisse-moi donc aller ! Tiens, je t'en conjure à genoux... Pardonne-moi ce moment de colère... Vite, laisse !... je vais te sauver. Il en est temps encore...

La main implacable ne s'ouvrit pas.

Asselin se réveilla vers l'heure accoutumée. L'horloge sonna quatre coups et le timbre argentin résonna gaîment dans toute la demeure encore silencieuse. Il fut surpris de ne pas trouver sa femme à ses côtés. Il le fut bien plus de ne pas la voir dans la maison. Il réveilla le pèlerin et lui fit part de son étonnement. Le pèlerin réfléchit une minute, puis il dit qu'elle était peut-être... Il n'acheva pas.

— Où ? questionna l'oncle en peine.

— Au caveau, finit-il.

— Au caveau !... la nuit !... pourquoi ? balbutia Asselin, qui pressentait un malheur.

Le pèlerin garda le silence. Il éprouvait un douloureux serrement de cœur. Durant la nuit, il avait songé aux paroles menteuses de sa tante, à la présence inexplicable de l'infâme Rossette et d'un étranger, dans cette maison de tuteurs infidèles ; et l'intrigue infernale que ses ennemis avaient élaborée pour le perdre, apparaissait dans toute sa nudité.

— Allons au ruisseau, dit-il après un moment.

Quelques voisins se joignirent à eux. Ils

étaient curieux de voir cette tombe du ruisseau dont la folle avait parlé... Eusèbe était muet : il tremblait d'une crainte vague. Ils virent quelque chose s'agiter près des décombres. A mesure qu'ils approchaient, cela se dessinait mieux.

— C'est ma tante, dit le pèlerin.

— C'est ta femme, dirent les voisins à Eusèbe.

— Est-elle folle ? remarqua Eusèbe... que fait-elle là ?

Ils arrivèrent. La femme était affreuse à voir. La terreur était peinte sur ses traits. Elle était échevelée et regardait autour d'elle d'un œil hébété. Ils l'entendirent murmurer d'une voix sourde :

— Laisse-moi !... voici quelqu'un.

— Que fais-tu ici, Caroline ? lui demanda son mari ?

Elle ne répondit pas et le regarda vaguement.

— Viens, reprit-il.

Il voulut la tirer à lui, mais il s'aperçut que son bras était pris dans les décombres. Le pèlerin ramassa la bêche qu'elle avait laissé

tomber près d'elle, et se mit à enlever la terre. Elle poussa un cri. Les doigts impitoyables du bandit s'enfonçaient plus avant dans ses chairs.

— Il me serre de plus en plus, gémit-elle.

— Qui ?

— Mon frère.

— Le maître d'école ! s'écrièrent les voisins stupéfaits.

Caroline pencha la tête.

Plusieurs avaient commencé leurs guérets, et des bêches étaient là, pas loin, plantées dans la tourbe. Ils coururent les chercher et le déblaiement commença. Cela ne fut pas long. Les bras vigoureux se penchaient et se relevaient comme des machines. Les pièces de bois cassées furent retirées par éclats. L'une des bêches toucha un corps mou, qu'elle n'entama point. La terre fut enlevée avec précaution et la forme d'un homme se dessina.

— Rossette n'était donc pas seul ici, observa quelqu'un.

Le cadavre fut tiré des décombres et couché sur la prairie.

— C'est un vieillard, disait l'un.

— Il est chauve, ajoutait l'autre.

— C'est un étranger.

— Que faisait-il ici ?

Le pèlerin le regardait avec attention.

— Je le connais, fit-il d'une voix triste, c'est un chef de brigands ; c'est le chef des voleurs qui sont venus chez mon oncle, cet été, le maître des bandits qui ont enlevé Marie-Louise.

— Il venait pour nous dépouiller, observa l'un des habitants.

Le pèlerin secoua la tête comme quelqu'un qui savait le contraire.

Les hommes se remirent à la besogne. Dès les premières pelletées ils tirèrent un sac où se trouvaient du pain et du lard.

— Il ne s'attendait pas de mourir sitôt, fit l'un d'eux.

— Il voulait prendre une bouchée avant de partir...

— Il a oublié sa perruque,s'écria un troisième en secouant, pour la débarrasser de la terre, une calotte richement garnie de cheveux châtains.

— Et sa barbe ! dit un autre en montrant une longue moustache noire émergeant du sable jaune.

— C'est l'étranger qui est venu avec le maître d'école pour acheter une ferme !

— Mais il était parti. Rossette lui-même l'a conduit à Saint-Jean avec la voiture d'Eusèbe. Pas vrai, Eusèbe ?

— Oui, répondit Asselin qui n'en revenait pas de sa surprise... mais c'est bien sa moustache... ce sont bien ses cheveux.

— Il va arriver démasqué ; il ne pourra pas tromper Saint-Pierre, dit le pèlerin.

On se mit à rire. Les restes d'un brigand n'inspirent aucun respect. L'un des instruments toucha un objet métallique.

— Mon fusil ! clama Asselin, de plus en plus étonné.

— Je comprends tout, maintenant, s'écria le pèlerin, et je sais pour qui la tombe du ruisseau a été creusée.

Et de la main il montrait dans le lit desséché de la petite rivière, la fosse béante. On le regardait avec stupeur.

— Je comprends, continua-t-il avec amertume, pourquoi cette femme inhumaine — il montrait sa tante — me disait hier, de venir visiter l'érablière, de descendre dans le caveau

pour voir comme il était en bon ordre et solide.. Mon Dieu ! vous avez tourné contre les méchants eux-mêmes, leurs iniques projets !

La femme Asselin, à demi-couchée sur le sol froid, folle de honte, de rage et de peur, regardait d'une étrange façon les débris qui l'entouraient. Enfin le maître d'école fut retiré de sa douloureuse position. Il vivait encore. On lui desserra les doigts. La femme coupable, libre tout à coup, s'enfuit à sa maison.

Rossette fut transporté chez son beau-frère. Il ne mourut pas.

Toute la paroisse se rendit sur le lieu de l'accident. Les hommes, les femmes, les jeunes gens formaient comme une procession qui montait et redescendait sans cesse sur la terre des pupilles. Le curé refusa d'enterrer le chef des voleurs dans le cimetière bénit.

— Sa tombe est toute prête, dit-il, c'est lui-même qui l'a creusée.

Et la foule, enveloppant le cadavre dans un drap blanc, le porta dans la fosse du ruisseau. Pendant qu'on le recouvrait de terre, une forme légère, sortant du fond des bois, s'avança silencieuse sur la berge. Inclinée, elle regar-

dait l'œuvre sinistre avec curiosité. Tout à coup elle s'écria :

— Marie-Louise ! Marie-Louise ! viens ! la fosse du ruisseau n'a pas été creusée pour toi... La tombe se ferme !.... Le ruisseau va couler sur la face d'un maudit !.... Mais l'eau ne lavera pas les souillures de son âme. Marie-Louise, viens !.... Foulez la terre avec vos pieds pour qu'il ne se lève plus !.... Ils étaient deux. Creusez un trou pour l'autre.... un trou jusqu'aux enfers !.... Marie-Louise, Marie-Louise, ne viens pas !.... L'autre n'est pas enterré !

Elle disparut sous les rameaux ombreux.

XXX

IN SECULA SECULORUM

Neuf mois environ se sont écoulés. L'hiver est venu et s'est enfui avec ses tourbillons de neige et ses vents de nord-est ; avec ses cieux saturés de lumière et ses clairs de lune incomparables, avec ses fêtes joyeuses et ses labeurs nouveaux. L'été chante et rayonne. Les por-

tes et les fenêtres de la maison du pupille, longtemps solitaire, s'ouvrent au soleil et à la brise. Les contrevents ont été repeints en rouge, et le toit semble se relever plus fier au milieu des grands peupliers. La fenaison est terminée. Les granges sont remplies jusqu'au faîte, car les prairies ont bien rendu. Les cultivateurs se reposent en attendant la récolte. Le grain n'est pas assez mûr encore pour être coupé !

C'est le temps des mariages. On écoute avec curiosité le dimanche, les bans nouveaux. On vient d'entendre les promesses de mariage entre Joseph Letellier et Noémi Bélanger.

On savait que le pèlerin et la jeune fille s'aimaient depuis longtemps : quelques-uns affirmaient que leur attachement datait de l'enfance, alors qu'ils allaient à l'école ensemble.

Voici le jour du mariage ! Le soleil se lève radieux comme les épousés. Les chevaux s'attellent ; les voitures arrivent. Les convives sont nombreux.

En route ! en route ! vive la noce ! Les chevaux hennissent, la poussière vole, les convives rient, les oiseaux chantent.

— *Procedamus in pace !* crie l'ex-élève.

— Qu'est-ce que cela signifie ? lui demande Emmélie, en riant.

— Cela veut dire que je t'aime.

Et les voitures s'éloignent d'un train rapide.

— Nous n'avons pas de temps à perdre, dit l'une des femmes, restées à la maison pour préparer les tables.

— Ils ne reviendront pas avant midi, répond une autre ; vous savez ? il faut danser un cotillon chez les voisins.

— Ils n'en danseront toujours pas chez Asselin.

— Pauvre Asselin ! s'il n'avait pas eu une femme aussi méchante, il serait encore sur sa terre, et il fêterait avec nous.

C'était madame Bélanger, qui se permettait cette remarque.

— Savez-vous où il est maintenant ? demanda la Chénard.

— Il a gagné *les hauts.*

— La femme a une grande influence sur le mari, dit la mère Lozet, quand elle est bonne, le mari ne reste pas mauvais, mais quand elle est méchante, il ne peut guère demeurer bon.

— Il ne pouvait plus habiter ici : le mépris de ses concitoyens l'accablait.

— Sa malheureuse femme doit beaucoup à la générosité du pèlerin. S'il avait voulu !...

– Ses projets criminels ont tourné contre elle-même.

— Elle s'est prise dans les pièges qu'elle tendait aux autres.

— La main de Dieu se voit dans tout cela.

Et les heures s'écoulent pendant que l'on babille et que l'on travaille.

Voici le cortège qui revient. On entend des cris joyeux, des reparties drôles, des chants allègres. Les nouveaux époux sont éblouis par l'éclat de leur félicité, et nulle parole ne peut dire l'ivresse de leur âme.

Bélanger avait enlevé les cloisons de sa demeure pour agrandir la pièce où tout ce monde remuant, gai, tapageur allait boire et manger, jouer et danser.... Il fallait faire les choses convenablement. On en parlerait longtemps de cette noce. Ce serait une lutte entre les danseurs et les violonneux, entre les chanteurs, entre les gourmands, entre les buveurs. Ils fu-

rent infatigables : ils furent bons aux plaisirs comme ils l'étaient au travail.

Or, au milieu de la fête bruyante, Picounoc entra. Il arrivait de la ville.

— *Tarde venientibus ossa....* lui cria l'ex-élève. Tu as la peau sur les os.

— Eh bien ! traite-moi comme il faut, répondit le nasillard garçon, en lui serrant la main.

— Donne un baiser à ma femme, dit Joseph, je te le permets. Je ne suis pas jaloux.

Un éclair passa dans la prunelle de Picounoc; une angoisse serra son âme. Personne ne s'aperçut de cela. Il déposa sur les lèvres de Noémi un baiser qu'il eut voulu rendre éternel.

— Quelles sont les nouvelles à Québec ? demanda Bélanger.

— Le maître d'école s'est fait amputer le pied, se hâta de dire le jeune homme.

— Eh bien ! il ne s'en ira que sur une jambe, observa l'un des convives.

— *In unâ jambâ,* traduisit l'ex-élève.

— Il est en prison avec le charlatan, continua Picounoc.

— Le charlatan est-il guéri maintenant ? questionna une femme.

— A peu près, oui : mais il est difforme.... Il n'est pas beau à voir.

— Leur procès est-il fait ?

— Oui, ils sont condamnés à cinq années de pénitencier.

— C'est la peine qu'ils avaient fait porter contre toi, dit Noémi à Joseph.

— Et les autres brigands? Robert ? Charlot ?

— Ils sont disparus.

— Et la mère Labourique ?

— La mère Labourique ?... pas gaie, pas riche, pas belle, pas propre, pas...

— Et Louisonne ?

— *Dito.*

Parmi les convives se trouvait uue charmante enfant : Marie-Louise. Elle était assise auprès de sa mère adoptive, madame Lepage. Elle n'avait passé qu'une année environ au pensionnat, et déjà l'on voyait dans son maintien, son langage, ses manières, les fruits d'une haute éducation, et d'une sagesse toute chrétienne.

— Cette pauvre Geneviève, reviendra-t-elle jamais à la raison ? demanda la mère Lozet.

— Elle est bien mieux, affirma madame Le-

page, et vous la reverrez peut-être avant longtemps avec toute l'intelligence que mérite son martyre.

Cependant plusieurs s'étaient dispersés dans le vaste jardin. Des couples amoureux se promenaient dans les allées pleines d'ombres, des mains blanches cueillaient des fleurs blanches, des bouches roses mordaient dans les fruits roses... Les nouveaux mariés, assis sur un banc de gazon, gazouillaient avec amour, les mains jointes comme leurs âmes. Picounoc, seul à l'écart, les dévorait des yeux. Il était jaloux du bonheur de son ami. L'ex-élève et Emmélie vinrent s'arrêter près d'eux, en arrière, sous un pommier séduisant comme celui de l'Eden. Joseph et Noémi ne les voyaient pas.

— Nous sommes donc l'un à l'autre pour jamais, disait Joseph...

Noémi sourit. Un soupir de bonheur souleva sa chaste poitrine.

— Es-tu heureuse ? continua-t-il.

— Je voudrais vivre longtemps, longtemps !..

Joseph sourit à son tour.

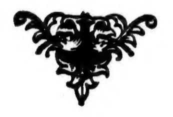
— Tu m'aimes donc bien ? dit-il.

— Si je t'aime !

M'aimeras-tu toujours ?

— Toujours ! toujours ! toujours !

— *In secula seculorum. Amen,* dit l'ex-élève, en se montrant tout à coup.



TABLE

DEUXIÈME PARTIE. — LE PARDON.